

FONDAMENTAUX BIBLIQUES

VOLUME 1

CHARLES H. MACKINTOSH

1820-1896



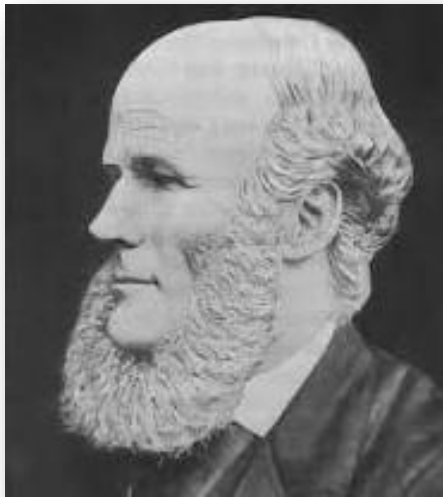
Éditions Bible et Foi
Collection “les Anciens sentiers”

Fondamentaux Bibliques

Volume 1

Par Charles H. Mackintosh

Évangéliste Irlandais (1820-1896)
Écrivain, rédacteur en chef de magazine



« Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi ! »
Dwight L. Moody



Éditions Bible et Foi
www.bible-foi.com
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que tous ces messages soient reçus de manière appropriée et portent les meilleurs fruits, nous vous encourageons à les lire et les relire, dans un esprit de prière. **Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées** (Ésaïe 55 v. 8). Il vous sera donc très profitable de prier-lire tous les versets cités au cours de chaque article et de prier tout en progressant dans votre lecture ; insistez auprès du Seigneur pour qu'il vous révèle ce dont vous avez besoin spirituellement.

Nous devons comprendre que le Seigneur Jésus veut nous expliquer sa Parole dans tous les détails, mais à condition que nous soyons vraiment ses disciples, avec un cœur de disciple. Pour connaître les mystères du royaume de Dieu, les disciples ont simplement interrogé Jésus. Il en est de même pour nous. Disons-lui : *« Seigneur, je ne veux pas me limiter à une compréhension intellectuelle de la croix et de la marche victorieuse. Je veux vraiment que le Saint-Esprit fasse son œuvre dans mon cœur, pour que je puisse entrer par la foi dans toutes tes révélations ! »*

Ce livre est écrit dans un style linguistique propre au XIXe siècle. Vous y découvrirez des expressions, des tournures de phrase et des vocabulaires qui étaient courants à cette époque, mais qui peuvent sembler archaïques de nos jours.

Conserver le style original peut également ajouter une authenticité précieuse à l'œuvre, ce choix stylistique peut immerger le lecteur dans l'atmosphère et le contexte historique de cette période.

Bonne lecture - Bible et Foi

© Nous espérons que beaucoup bénéficieront de ces richesses spirituelles. Nous vous invitons donc à télécharger ces documents et à les partager largement, gratuitement, et dans leur intégralité. Pour toute reproduction sur votre site/blog, un lien vers bible-foi.com serait bien apprécié. Merci beaucoup.

- Photo couverture : Pixabay
- Collection Bible et Foi – Les « Anciens Sentiers »
- Édition numérique – Association Bible et Foi – (2024)

TABLE DES MATIÈRES

Biographie de l'auteur : Par le Dr Smith.....	6
Chapitre 1 : Le pardon des péchés : qu'est-ce que c'est ?.....	9
Chapitre 2 : La nouvelle naissance : qu'est-ce que c'est ?.....	25
Chapitre 3 : La conversion : qu'est-ce que c'est ?.....	45
Chapitre 4 : La sanctification : qu'est-ce que c'est ?.....	97
Chapitre 5 : Le christianisme : qu'est-ce que c'est ?.....	113
Chapitre 6 : La perfection chrétienne : qu'est-ce que c'est ?.....	122
Chapitre 7 : Persévérance finale : qu'est-ce que c'est ?.....	138
Chapitre 8 : Notre norme et notre espoir : qu'est-ce que c'est ?.....	155

BIOGRAPHIE

Charles Henry Mackintosh était le fils du capitaine Duncan Mackintosh, officier dans un régiment des Highlands. Il a eu une expérience spirituelle à l'âge de 18 ans grâce aux lettres de sa sœur et à la lecture des « Opérations de l'Esprit » de John Nelson Darby. En 1838, il est allé travailler dans une maison de commerce à Limerick, en Irlande. L'année suivante, il se rend à Dublin et s'identifie aux « Frères de Plymouth ».

Mackintosh était un prédicateur chrétien du XIXe siècle, dispensationaliste, auteur de commentaires bibliques, éditeur de magazines. Il s'est beaucoup intéressé et a participé activement au grand réveil évangélique irlandais de 1859 et 1860.

Il s'adressait beaucoup aux préoccupations pastorales et théologiques des gens ordinaires, reliant la richesse des Écritures aux événements de la vie quotidienne, tout en maintenant une rigueur académique. Son approche a non seulement favorisé l'expansion précoce du mouvement des Frères de Plymouth et a déclenché un réveil en Irlande, mais elle a également établi un précédent pour la prédication et l'enseignement dans les décennies suivantes.

John Darby a dit un jour à Mackintosh : « *Vous écrivez pour être compris !* » Aujourd'hui, les écrits et les commentaires de CH Mackintosh sont plus faciles à comprendre que jamais.

La renommée littéraire de Mackintosh repose principalement sur son ouvrage « Notes on the Pentateuch », qui commence par un volume de 334 pages sur la Genèse et se termine par un ouvrage en deux volumes sur le Deutéronome, qui compte plus de 800 pages.

Ces ouvrages sont toujours imprimés et ont été traduits dans une douzaine de langues.

Arno C. Gaebelien dit de Mackintosh, ainsi que d'autres écrivains des Frères : « *J'ai trouvé dans ces écrits... la nourriture de l'âme dont j'avais*

besoin. J'estime ces hommes à côté des Apôtres pour leurs enseignements sains et spirituels ».

Charles Spurgeon, qui a croisé le fer avec les premiers « Frères de Plymouth », sur leurs idées du ministère, offre le commentaire suivant sur les « Notes on Leviticus » de C.H. Mackintosh :

« Nous n'approuvons pas le Plymouthisme qui imprègne ces notes, mais elles sont fréquemment suggestives, et doivent être lues avec prudence ». Sur ses « Notes sur la Genèse », cependant, Spurgeon a complimenté leurs **« réflexions précieuses et édifiantes »**.

Dwight L. Moody a offert un point de vue qui, dans l'ensemble, était beaucoup plus positif que celui de Spurgeon, en écrivant :

« J'ai eu mon attention attirée par les notes de C.H.M., et j'ai été tellement satisfait ; et en même temps, j'ai profité de la façon dont elles ouvraient la vérité de l'Écriture, que je me suis procuré immédiatement tous les écrits du même auteur, et s'ils ne pouvaient être remplacés, je préférerais me séparer de toute ma bibliothèque, à l'exception de ma Bible, plutôt que de ces écrits ». Il a résumé la valeur des écrits de Mackintosh en déclarant que **« Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi »**.

Mackintosh mourut le 2 novembre 1896, peu après avoir entamé sa 76^e année, à la suite d'une faiblesse croissante qui ne lui laissait plus l'énergie de prêcher, bien qu'il ait continué à écrire jusqu'à ce que cela devienne impossible. Il a fini par cesser d'écrire, mais sa littérature a continué à être publiée. La 6^e édition des Notes sur le livre de la Genèse est publiée avant la fin de l'année.

Un auteur américain a fait remarquer qu'il ne permettrait pas à ses *« pensées de se livrer à un éloge complet (des hommes) – mais plutôt de reconnaître la grâce de Dieu accordée à son serviteur »*.

Un magazine australien, « The Message », a publié ceci dans ses pages :

« Nous allons maintenant annoncer le départ de notre frère bien-aimé et honoré, M. Mackintosh, pour rejoindre le Christ. Sa santé était défaillante depuis douze mois, mais il a continué à recevoir les poignées de pâturage mensuellement comme avant – un enseignement très doux et profitable.

*La respiration de M. Mackintosh l'a beaucoup gêné et, pendant un certain temps, il n'a pas été capable d'aller aux réunions, ni même de quitter la maison, mais il ne s'est pas couché. J'allais le voir aussi souvent que possible. Quand je lui demandais comment il allait, il me répondait toujours : « Comme je dois être ». **La voie de Dieu était toujours la meilleure pour lui.***

Six mois seulement avant son propre départ pour rejoindre le Christ, J.B. Stoney, dont la santé déclinait à Scarborough, a dit de CHM :

« Il est maintenant là où l'amour est satisfait ! »

Dr Smith

Chapitre un

Le pardon des péchés : qu'est-ce que c'est ?

Oh ! quelle béatitude ! La transgression pardonnée, le péché couvert. Avoir la pleine assurance que tous mes péchés sont pardonnés est le seul fondement du vrai bonheur. Être heureux sans cela, c'est être heureux au bord d'un gouffre béant, dans lequel je peux à tout moment, être précipité pour toujours.

Il est absolument impossible à quiconque de jouir d'un bonheur solide avant d'avoir l'assurance divine que toute sa culpabilité a été effacée par le sang de la croix.

L'incertitude à ce sujet est une source féconde d'angoisse spirituelle pour toute âme qui a été amenée à ressentir le fardeau du péché. Se demander si ma culpabilité a été entièrement portée par Jésus, c'est mal comprendre son sacrifice.

Avant de passer au sujet du pardon, je voudrais poser à mon lecteur une question très claire, très précise et très personnelle : « *Crois-tu que tu peux avoir l'assurance claire et certaine que tes péchés sont pardonnés ?* »

Je pose cette question dès le début, car de nos jours, nombreux sont ceux qui prétendent prêcher l'Évangile du Christ, et qui nient pourtant qu'un chrétien puisse être sûr que ses péchés sont pardonnés. Ils soutiennent que croire au pardon de ses péchés est présomptueux ; et, d'un autre côté, ils considèrent comme une preuve d'humilité le fait d'être toujours dans le doute sur ce point capital ; c'est une erreur.

En d'autres termes, croire ce que Dieu dit est présomptueux, et en douter est une preuve d'humilité. Cela semble étrange au vu de passages tels que celui-ci : « **Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait des morts le troisième jour, et que la repentance et le pardon des péchés seraient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem** » (Luc 24 v. 46 et 47).

« En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce » (Éphésiens 1 v. 7 ; Colossiens 1 v. 14).

Nous avons ici la rémission, ou le pardon des péchés (le mot est le même dans les trois passages), prêché au nom de Jésus, et possédé par ceux qui croyaient à cette prédication. Une proclamation fut envoyée aux Éphésiens et aux Colossiens, leur annonçant le pardon des péchés, au nom de Jésus.

Ils crurent à cette prédication et entrèrent en possession du pardon des péchés par la foi. Était-ce de la présomption de leur part ? Ou bien aurait-ce été de la piété et de l'humilité de douter du pardon des péchés ? Il est vrai qu'ils avaient été de grands pécheurs, dans leurs offenses et leurs péchés ; enfants de colère, étrangers et ennemis par leurs mauvaises œuvres. Certains d'entre eux avaient sans doute fléchi le genou devant Diane (déesse latine, ayant pouvoir sur la procréation, la naissance des enfants, la chasse et la souveraineté). Ils avaient vécu dans une grossière idolâtrie et dans toutes sortes de méchancetés.

Mais alors, le « pardon des péchés » leur avait été prêché au nom de Jésus. Cette prédication était-elle vraie ou non ? Était-ce pour eux ou non ? Était-ce un rêve, une ombre, un mythe ? Cela ne signifiait-il rien ? N'y avait-il rien de sûr, rien de certain, rien de solide là-dedans ?

Ce sont des questions simples, qui exigent une réponse simple de la part de ceux qui affirment que personne ne peut savoir avec certitude que ses péchés sont pardonnés. Si personne ne peut le savoir aujourd'hui, alors comment aurait-on pu le savoir à l'époque des apôtres ? Avec une telle certitude ?

Si on pouvait le savoir au premier siècle, alors pourquoi pas au dix-neuvième (NDLR – ou au vingt-et-unième siècle) ?

« De même David exprime le bonheur de l'homme à qui Dieu impute la justice sans les œuvres : Heureux ceux dont les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts ! Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute pas son péché ! » (Romains 4 v. 6 à 8). Ézéchias pouvait dire : « Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos... » (Ésaïe 38 v. 17).

Le Seigneur Jésus a dit à quelqu'un de son époque : « **Mon enfant, prends courage, tes péchés te sont pardonnés** » (Matthieu 9 v. 2).

Ainsi, en tout temps, le pardon des péchés était connu avec toute la certitude que la Parole de Dieu pouvait donner. N'importe lequel des cas cités ci-dessus, suffit à renverser l'enseignement de ceux qui affirment que personne ne peut savoir que tous ses péchés sont pardonnés.

Maintenant, lorsque j'ouvre ma Bible, je trouve des personnes qui ont été coupables de toutes sortes de péchés, puis amenées à la connaissance du pardon. Je soutiens donc qu'il est possible pour tout pécheur, de savoir maintenant avec une certitude divine, que ses péchés sont pardonnés. Était-ce de la présomption chez Abraham, chez David, chez Ézéchias, chez le paralytique et chez beaucoup d'autres, de croire au pardon des péchés ? Aurait-ce été un signe d'humilité et de vraie piété de leur part de douter ?

On dira peut-être que ce sont tous des cas spéciaux et extraordinaires. En ce qui concerne notre question actuelle, il importe peu de savoir s'ils étaient ordinaires ou extraordinaires. Une chose est claire : **ils contredisent complètement l'affirmation selon laquelle, personne ne peut savoir que ses péchés sont pardonnés.**

La Parole de Dieu m'enseigne que nombre de personnes, sujettes aux mêmes passions, aux mêmes infirmités, aux mêmes échecs et aux mêmes péchés que l'écrivain et le lecteur, ont été amenées à connaître et à se réjouir du pardon complet de ses péchés. Par conséquent, ceux qui soutiennent que personne ne peut être sûr sur cette question capitale, n'ont aucun fondement scripturaire concernant leur opinion.

Mais est-il vrai que les cas rapportés dans les Saintes Écritures sont si particuliers et extraordinaires, qu'ils ne nous fournissent aucun précédent ? Absolument pas. Abraham « **crut au Seigneur, et il le lui imputa à justice** » (Genèse 15 v. 6). Et le Saint-Esprit déclare que la justice nous sera aussi imputée si nous croyons en Christ : « **Sachez donc, hommes frères, que c'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui de toutes les choses dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse** » (Actes 13 v. 38 et 39).

« Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés » (Actes 10 v. 43).

La question est de savoir ce que les apôtres Pierre et Paul voulaient dire, lorsqu'ils prêchaient sans réserve le pardon des péchés à ceux qui les écoutaient. Voulaient-ils vraiment transmettre à leurs auditeurs l'idée que personne ne pouvait être sûr de posséder ce pardon des péchés ?

Lorsque Paul dit à son auditoire dans la synagogue d'Antioche : « **Nous vous annonçons la bonne nouvelle...** » (Actes 13 v. 32). Est-ce qu'il a pensé que personne ne pouvait être sûr que ses péchés étaient pardonnés ? Comment l'Évangile pourrait-il être appelé une « **bonne nouvelle** », si son seul effet était de laisser l'âme dans le doute et l'anxiété ?

S'il est vrai que personne ne peut jouir de l'assurance du pardon, alors tout le style de la prédication apostolique devrait être remise en question. Nous pourrions alors nous attendre à voir Paul dire à ses auditeurs : « *Sachez donc, hommes et frères, que personne ne peut jamais savoir, dans cette vie, si ses péchés sont pardonnés ou non !* »

Est-ce qu'il doit y avoir quelque chose de semblable dans toute la nature de la prédication et de l'enseignement apostoliques ? Les apôtres n'exposent-ils pas partout, de la manière la plus complète et la plus claire, la rémission des péchés comme le résultat nécessaire de la foi en un Sauveur crucifié et ressuscité ?

Y a-t-il la moindre allusion à ce sur quoi insistent certains enseignants modernes, à savoir que c'est une présomption dangereuse de croire au pardon complet de tous nos péchés ? Et cette pseudo-humilité de l'âme, doit-elle nous faire vivre dans un doute perpétuel ? N'y a-t-il aucune possibilité de jouir un jour, dans ce monde, de la confortable certitude de notre sécurité éternelle en Christ ? **Ne pouvons-nous pas nous fier à la Parole de Dieu, en confiant notre âme au sacrifice du Christ ?** Est-il possible que le seul effet de la bonne nouvelle de Dieu, soit de laisser l'âme dans une perplexité sans espoir ?

« *Le Christ a ôté le péché, mais je ne peux pas le savoir ! Dieu a parlé, mais je ne peux pas en être sûr ! Le Saint-Esprit est descendu, mais je ne peux pas me fier à son témoignage !* » C'est vraiment faire preuve de piété

et d'humilité que de douter de la Parole de Dieu, de déshonorer l'expiation du Christ, et de refuser la foi du cœur au témoignage du Saint-Esprit ?

Hélas ! Hélas ! Si c'est cela l'Évangile, alors adieu la paix et la joie de la foi. Si c'est vraiment cela le christianisme, alors c'est en vain que la lumière d'en haut nous a visités pour « nous donner la connaissance du salut par la rémission des péchés » (Luc 1 v. 77). Si personne ne peut avoir cette « connaissance du salut », alors pour quelle raison a-t-elle été donnée ?

Que mon lecteur se souvienne que la question qui se pose n'est pas de savoir si une personne ne peut pas se tromper elle-même et les autres. Cela serait admis d'emblée. Hélas ! Des milliers de personnes se sont trompées elles-mêmes, et des milliers d'autres ont trompé les autres.

Mais est-ce une raison pour que je ne puisse pas avoir la certitude absolue que ce que Dieu a dit est vrai, et que l'œuvre de Christ a pu effacer tous mes péchés ? « *Les hommes se sont trompés eux-mêmes, et c'est pourquoi je crains de faire confiance à Christ. Les hommes ont trompé les autres, et c'est pourquoi je crains que la Parole de Dieu ne me trompe !* »

N'est-il pas nécessaire d'éprouver les enseignements à la lumière de la Parole, afin que nous puissions voir ce qui s'y cache vraiment ? N'est-il pas plus judicieux, lorsque des hommes se présentent à nous comme des représentants d'un christianisme, sain et éclairé, de vérifier ce qu'ils disent à l'aune de la norme infaillible des Saintes Écritures ? Assurément, oui : « ils examinaient chaque jour les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était exact » (Actes 17 v. 11).

S'ils nous disent que nous ne pouvons jamais être sûrs de notre salut, et que c'est présomptueux de penser une telle chose : et de plus, que le plus grand espoir que nous puissions avoir dans cette vie, est un faible espoir que nous puissions aller au ciel après notre mort ; **nous devons rejeter complètement un tel enseignement**, comme étant en opposition directe avec la Parole de Dieu.

La fausse théologie me dit que je ne peux jamais en être sûr ; la Parole de Dieu me dit que je le peux. Que dois-je croire ? La première me remplit de doutes et de craintes sombres ; la seconde me donne une certitude divine. La fausse théologie me pousse à m'appuyer sur mes propres efforts, et la Parole sur une œuvre achevée.

À quoi dois-je prêter attention ? Y a-t-il une ombre de fondement à l'idée que personne ne peut être sûr de son salut éternel ? **J'affirme sans crainte qu'il n'y en a pas.** Jusqu'ici, la Parole de Dieu, dans chacune de ses sections, nous présente de la manière la plus claire, le privilège du croyant de jouir de la certitude la plus claire, quant à son pardon et à son acceptation en Jésus-Christ.

Permettez-moi de vous demander : « *n'est-ce pas grâce à la Parole fidèle de Dieu et à l'œuvre achevée de Christ, que l'âme qui se confie en Dieu peut jouir d'une pleine assurance ?* » Il est vrai que c'est par la foi que chacun peut se confier ainsi, et **cette foi est produite dans le cœur par le Saint-Esprit.**

Mais tout cela n'a aucune incidence sur notre question actuelle. Ce que je désire, c'est que mon lecteur se lève de l'étude de cet article avec une conviction pleine et ferme, qu'il lui est possible de posséder une grande assurance de son salut et d'une pleine sécurité éternelle en croyant en Jésus-Christ.

L'œuvre de Christ est-elle achevée ? La Parole de Dieu est-elle vraie ? Oui, en vérité. Alors, si je me confie simplement en elle, je suis pardonné, justifié et accepté par Dieu, le reste n'est que mensonge de l'ennemi. Tous mes péchés ont été déposés sur Jésus lorsqu'il a été cloué au bois maudit. Dieu les a tous réunis sur lui.

Il les a portés et les a ôtés ; et maintenant, il est au ciel sans eux. Cela me suffit. Si celui qui a porté la responsabilité de toutes mes fautes est maintenant à la droite de la Majesté dans les cieux, alors, de toute évidence, il n'a plus rien contre moi. Tout ce que la justice divine avait contre moi a été reporté sur le porteur de péchés. **Christ a enduré pour nous la colère d'un Dieu qui hait le péché,** afin que je puisse être librement et pour toujours, pardonné et accepté dans un Sauveur ressuscité et glorifié.

Ce sont de bonnes nouvelles, les croyez-vous ? Dis-moi, bien-aimé, crois-tu de tout ton cœur en un Christ mort et ressuscité ? Es-tu venu à lui comme un pécheur perdu, et lui fais-tu pleinement confiance ? Crois-tu qu'il est mort pour tes péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli et ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ?

Si c'est le cas, tu es sauvé, justifié, accepté, introduit complètement en Christ. Il est vrai que tu es en toi-même une pauvre créature faible, ayant une mauvaise nature à combattre à chaque instant ; mais Christ est ta vie, il est ta sagesse, ta justice, ta sanctification, ta rédemption, ton tout. Il vit toujours pour toi dans le ciel. Il est mort pour te purifier. Il vit pour te garder pur et fidèle.

Tu es rendu aussi pur que sa mort puisse te rendre, et tu es gardé aussi pur que sa vie puisse te garder. Il s'est rendu responsable de toi. Dieu te voit tel que le Christ t'a créé. Il te voit en Christ, et donc, étant devenu comme Christ. C'est pourquoi, je t'en prie, n'empreinte pas les sombres couloirs du légalisme, du piétisme, et de la fausse théologie qui résonnent depuis des siècles.

Voyant la plénitude et la perfection de ta position dans un Christ ressuscité et glorieux, réjouis-toi en lui tous tes jours sur terre. Tu peux vivre dans l'espérance d'être avec lui pour toujours dans ses propres demeures de gloire céleste.

Ayant ainsi cherché à établir le fait qu'il est possible à quelqu'un de savoir, par l'autorité divine, que ses péchés sont pardonnés, nous allons maintenant, en nous appuyant sur l'enseignement de l'Esprit de Dieu, examiner le sujet du pardon des péchés tel qu'il est exposé dans la Parole.

Ce faisant, nous le présenterons sous les trois rubriques suivantes :

- Premièrement, la raison pour laquelle Dieu pardonne les péchés.
- Deuxièmement, la mesure dans laquelle il pardonne les péchés.
- Troisièmement, le style avec lequel il pardonne les péchés.

Cette triple présentation est précieuse, car elle donne clarté, plénitude et précision à notre compréhension de l'objet dans son ensemble. Plus nous comprendrons clairement la raison du pardon divin, plus nous en apprécierons l'étendue et en admirerons le style.

« Que le Saint-Esprit soit maintenant notre guide pendant que nous réfléchissons un peu ! »

Le fondement du pardon divin.

Il est de la plus haute importance que le lecteur anxieux comprenne ce point capital. Il est tout à fait impossible qu'une conscience divinement convaincue puisse jouir d'un véritable repos, tant qu'elle n'a pas clairement vu le fondement du pardon.

On peut avoir certaines pensées vagues concernant la miséricorde et la bonté de Dieu ; concernant sa volonté de recevoir les pécheurs et de leur pardonner leurs péchés ; concernant aussi sa réticence à exercer son jugement ; et sa volonté à user plutôt de sa miséricorde.

Tant qu'une personne n'est pas amenée à voir clairement comment Dieu est celui qui justifie ; comment il peut être, à la fois un Dieu juste et un Dieu Sauveur ; cette personne est étrangère à la paix de Dieu qui dépasse vraiment toute la compréhension des hommes : « **Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ** » (Philippiens 4 v. 7).

Une conscience sur laquelle la lumière de la vérité divine s'est déversée avec une puissance convaincante, reconnaît parfaitement que le péché ne peut jamais entrer dans la présence de Dieu. Le péché, où qu'il se trouve, ne peut être combattu et vaincu, que par le juste jugement d'un Dieu qui hait le péché. Par conséquent, tant que la méthode divine de traitement du péché n'est pas comprise ou que l'on n'y croit pas, **il faut vraiment s'inquiéter pour son propre salut éternel.**

Le péché est une réalité, la sainteté de Dieu en est une autre ; la conscience est une réalité, le jugement à venir en est également une autre. Toutes ces choses doivent être sincèrement examinées et prises en considération. La justice de Dieu doit être satisfaite, la conscience de l'homme purifiée, Satan doit être réduit au silence. Comment tout cela peut-il être accompli ? **Uniquement par la révélation de la croix du sacrifice de Jésus-Christ.**

Nous avons donc ici le véritable fondement du pardon divin. Le précieux sacrifice du Christ constitue la base de cette œuvre ; base sur laquelle un Dieu juste et un pécheur justifié se rencontrent dans une douce communion. Dans cette expiation à la croix, je vois le péché condamné, la justice de Dieu satisfaite, le pécheur sauvé, l'adversaire vaincu.

La création n'a jamais rien montré de tel. Dans le jardin d'Éden, la créature jouissait de la manifestation de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu ; mais les plus beaux champs de l'ancienne création ne présentaient rien de tel que la grâce régnant par la justice : « **comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur** » (Romains 5 v. 21).

Rien de tel pour le cœur de l'homme, qu'une combinaison glorieuse de justice et de paix, de miséricorde et de vérité. La croix du calvaire avait été réservée pour montrer tout cela.

Là, une grande et très importante question se pose : « *Comment Dieu peut-il être juste et justifier en même temps le pécheur ?* » **La mort du Christ fournit la réponse.** Un Dieu juste a traité le péché à la croix, afin que ce même Dieu, puisse justifier le pécheur sur le terrain nouveau et éternel de la résurrection. Dieu ne peut tolérer ou ignorer un seul trait de lettre du péché, mais il peut l'effacer. Il a condamné le péché en Jésus-Christ. Il a déversé sa juste colère sur lui, afin de pouvoir déverser les rayons éternels de sa faveur sur le pécheur qui croit en son sacrifice.

« Sur la croix de Jésus, ce chant est gravé : que le péché soit jugé et les pécheurs sauvés ! »

Précieux témoignage ! Que tout pécheur anxieux le lise avec les yeux de la foi. **Qu'il demande sincèrement à l'Esprit de l'en convaincre, et il le fera.** C'est un témoignage qui doit lui donner une paix solide dans son cœur. Dieu a été satisfait de la condamnation du péché, cela est amplement suffisant.

« Ici ma conscience coupable et troublée trouve un doux et profond repos. J'ai vu mes péchés s'élever comme une montagne sombre devant moi, me menaçant d'une colère éternelle ; mais le sang de Jésus les a tous effacés de la vue de Dieu. Ils ont disparu, et disparu pour toujours, engloutis comme du plomb dans les eaux puissantes de l'oubli divin. Je suis libre, aussi libre que Christ, qui a été cloué sur la croix pour mes péchés, et qui est maintenant sur le trône sans eux ! »

Tel est donc le fondement du pardon divin. Quel fondement solide ! Si notre conscience est troublée, nous pouvons nous y reposer. Satan ne

peut que le reconnaître et doit nous laisser aller. Dieu s'est révélé comme celui qui justifie, et nous marchons par la foi dans la lumière et la puissance de cette révélation.

Rien ne peut être plus simple, plus clair, plus satisfaisant. Si Dieu se révèle comme celui qui justifie, alors je suis justifié par la foi en sa révélation. Lorsque les gloires vertueuses de la croix brillent sur le pécheur, **il voit et sait, croit et reconnaît, que celui qui a jugé ses péchés par la mort, l'a aussi justifié par la résurrection.**

« Lecteur tourmenté et dans le doute, je t'en conjure, saisis le véritable fondement du pardon des péchés. Il est inutile de poursuivre dans cette voie et de continuer ainsi. Il t'est possible maintenant, d'être amené à te reposer sur le fondement impérissable du pardon ! »

Laisse-moi raisonner avec toi ! Qu'est-ce qui t'empêche, dès maintenant, de te reposer sur le fondement de l'expiation accomplie ? Dis-moi, ta conscience a-t-elle besoin de quelque chose de plus pour la satisfaire, que ce qui a satisfait la justice inflexible de Dieu ? Le fondement sur lequel Dieu se révèle comme un juste disculpant, n'est-ce pas suffisamment solide pour que tu puisses t'y tenir comme un pécheur justifié ?

Que dis-tu, ami ? Es-tu satisfait ? Le Christ te suffit-il ? Cherches-tu encore quelque chose en toi-même, dans tes voies, tes œuvres, tes pensées, tes sentiments ? Si c'est le cas, abandonne cette recherche, car elle est totalement vaine.

Tu ne trouveras jamais rien en toi-même, tout ce que tu cherches est en Christ. Et même si tu pouvais trouver quelque chose, ce ne serait qu'un encombrement, une perte, un obstacle. **Le Christ a pleinement et éternellement satisfait Dieu, qu'il te satisfasse également.** Tu seras vraiment heureux lorsque tu découvriras cette lumière.

Que Dieu le Saint-Esprit te fasse reposer, en cet instant, sur un sacrifice tout-suffisant. Un sacrifice comme seul fondement du pardon divin ; afin que tu puisses entrer dans l'examen du deuxième point de notre sujet, à savoir :

L'étendue du pardon divin.

Beaucoup sont perplexes à ce sujet. Ils ne voient pas la plénitude du pardon des péchés, à travers la mort de Jésus-Christ par la crucifixion. Ils ne saisissent pas que le fait libérateur de tous leurs péchés, **concerne bien toute leur vie.**

Ils semblent avoir l'impression que Christ n'a porté qu'une partie de leurs péchés, c'est-à-dire leurs péchés jusqu'au moment de leur conversion. Après leur rencontre avec Jésus-Christ, ils sont troublés dans leur conscience par la question de leurs péchés quotidiens. Beaucoup de chrétiens s'imaginent que leurs péchés d'aujourd'hui, sont vus différemment par le Seigneur, que leurs péchés passés. **C'est pour cette raison que ses chrétiens sont parfois très abattus, et cruellement assiégés par toute sorte de doute.**

Malheureusement, il ne peut en être autrement pour eux, jusqu'à ce qu'ils voient, par la lumière de Dieu, que dans la mort de Christ, ils ont bien un pardon complet de **tous leurs péchés**. Il est vrai que l'enfant de Dieu qui commet un péché doit aller à son Père et confesser ce péché. Mais que dit l'apôtre, pour quelqu'un qui confesse ainsi ses péchés ? « **Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et pour nous purifier de toute injustice** » (1 Jean 1 v. 9), même après notre conversion.

Maintenant, pourquoi dit-il : « **fidèle et juste ?** » Pourquoi ne dit-il pas : « *Gracieux et miséricordieux ?* » Parce qu'il parle en partant du principe que toute la question du péché a été sérieusement examinée et réglée par la mort de Christ ; qui est maintenant au ciel comme le juste avocat : « **si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste** » (1 Jean 2 v. 1).

En ce qui concerne le pardon des péchés, Dieu ne peut être fidèle et juste que sur cette base-ci. **Les péchés du croyant ont tous été expiés sur la croix.** Si un seul péché avait été laissé de côté, il serait éternellement perdu ; dans la mesure où il est impossible qu'un seul péché, si insignifiant soit-il, ne puisse entrer dans l'enceinte du sanctuaire de Dieu.

De plus, permettez-moi d'ajouter que, si tous les péchés du croyant n'étaient pas expiés dans la mort de Christ ; alors ni par la confession, ni

par la prière, ni par le jeûne, ni par aucun autre moyen, ils ne pourraient jamais être pardonnés.

La mort de Christ est le seul motif sur lequel Dieu pouvait, dans la fidélité et la justice, pardonner le péché ; et nous savons qu'il doit le faire dans la fidélité et la justice, ou pas du tout. C'est à sa louange et pour notre plus grand réconfort.

Mais je peux imaginer mon lecteur s'écrier : « *Quoi ! Voulez-vous dire que mes péchés futurs ont tous été pardonnés ?* » Je réponds que **tous nos péchés étaient futurs lorsque Christ les a portés sur le bois maudit. Non ?** Les péchés de tous les croyants, au cours des dix-huit derniers siècles, étaient futurs lorsque Christ est mort pour eux.

En vérité, toute cette hésitation au sujet des péchés futurs, provient en grande partie, de l'habitude de regarder la croix selon nos propres raisonnements. Il nous faut absolument les raisonnements de Dieu, il nous faut regarder la croix du ciel, au lieu de la regarder de la terre. L'Écriture ne parle jamais de péchés futurs.

Le passé, le présent et l'avenir, ne sont que des évidences humaines et terrestres. Maintenant, tout est éternel avec Dieu, nous ne sommes plus limités par le temps.

Tous nos péchés étaient devant les yeux de la justice infinie du Créateur. À la croix, tous nos péchés passés, présents et futurs, furent déposés sur la personne de Jésus. Lui, le porteur du péché, qui, par sa mort, posa le fondement éternel du pardon des péchés : « ... lui qui a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois, afin que morts aux péchés nous vivions pour la justice » (1 Pierre 2 v. 24).

Seigneur Jésus-Christ : « *Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos !* »

Dire cela n'est que la réponse de la foi à la déclaration de Dieu lui-même, quand il dit : « *Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités* » (Hébreux 10 v. 17) : « *L'Éternel a fait retomber sur lui les iniquités de nous tous* » (Ésaïe 53 v. 6).

Prenons, à titre d'exemple, le cas du malfaiteur sur la croix (Luc 23 v. 33 à 42). Lorsque, en tant que pécheur convaincu, il jeta les yeux de la foi sur Christ qui était pendu à ses côtés, il fut alors rendu apte à entrer dans le

paradis de Dieu « il dit à Jésus : Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne. Jésus lui répondit : Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ».

La Parole de Christ le fit passer de la croix d'un malfaiteur, à la présence de Dieu.

Avait-il besoin de quelque chose de plus pour lui, en lui ou avec lui, afin d'être apte à entrer au ciel ? Absolument pas. Eh bien, supposons qu'au lieu d'entrer au ciel, il lui ait été permis de descendre de la croix. Supposons que les clous lui aient été retirés et qu'il ait pu partir en liberté.

Il aurait eu le péché dans sa nature, et ayant le péché dans sa nature, il aurait été susceptible de commettre le péché en pensée, en parole et en action. Aurait-il alors perdu son titre, son aptitude à être pardonné ? Certainement pas. Son titre était divin et éternel, approuvé par le sacrifice de Christ. Tous ses péchés ont été portés par Jésus.

Il est vrai que si le pécheur pardonné commet un péché, sa communion est interrompue, il doit alors confesser sincèrement son péché avant que sa communion puisse être rétablie : « Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean 1 v. 6).

« Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1 v. 9).

Il s'agit là, de toute évidence, d'un tout autre point. **Ma communion peut être interrompue, mais mon titre ne peut jamais être perdu.** Tout a été accompli sur la croix. Chaque trace de péché et de culpabilité a été expiée par ce sacrifice sans égal et sans prix. Par ce sacrifice, le croyant est transféré d'une position de coupable et de condamnation, à une position parfaite de justifié.

Il est transféré d'une condition dans laquelle il n'avait pas la moindre trace de justice, à une condition dans laquelle il n'a pas la moindre trace de culpabilité, et ne pourra plus jamais en avoir.

Il se tient dans la grâce, il est sous la grâce, il respire l'atmosphère même de la grâce, et il ne peut jamais en être autrement, selon le point de vue de Dieu. S'il commet un péché – et qui ne le fait pas ?

« **Nous bronchons tous de plusieurs manières...** » (Jacques 3 v. 2) – il doit alors y avoir une confession.

Le pardon et la purification reposent sur la fidélité et la justice de Dieu, qui ont eu leur réponse divine sur la croix. Tout est fondé sur la croix. La fidélité et la justice de Dieu, Christ comme avocat, notre confession, notre pardon total, notre purification parfaite, le rétablissement de notre communion, **tout cela repose sur la base solide du précieux sang du Christ.**

Mon lecteur se souviendra que nous nous occupons actuellement d'un seul point, à savoir l'étendue du pardon divin. Il y a d'autres points de grande importance qui pourraient être examinés en même temps, tels que l'unité du croyant avec le Christ, son adoption dans la famille de Dieu, la présence du Saint-Esprit en nous ; qui impliquent tous nécessairement le pardon complet des péchés.

Mais nous devons nous limiter à notre thème immédiat, et après avoir essayé d'exposer le fondement et l'étendue du pardon divin, nous terminerons par quelques mots surs :

Le style du pardon divin.

Nous savons tous combien le style d'une action est important. En effet, le style a souvent plus de pouvoir que le fond. Combien de fois avons-nous entendu des paroles comme celles-ci : « *Oui, je reconnais qu'un tel m'a fait une faveur, mais sa manière de faire m'a plus déçu qu'autre chose !* »

Or, le Seigneur a sa propre manière de faire les choses, béni soit son nom. Non seulement il accomplit de grandes choses, mais il les fait dans tout son amour. Non seulement le fond de ses actes est généreux, mais leur style est imprégné de son amour.

Prenons un ou deux exemples. Regardez par exemple dans Luc 7, la parole touchante du Christ à Simon le pharisien : « **Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette** » (v. 42). Or, en ce qui concerne la simple question de cette dette, le résultat aurait été le même, quelle que soit la manière choisie pour la lui remettre.

Qui supporterait de voir la substance dépouillée de son style ? Le créancier pourrait pardonner en murmurant sur le montant. Ce murmure, à la vue d'un cœur sensible, priverait l'acte de tous ses charmes. D'un autre côté, la franchise du style rehausse, au-delà de toute expression, la valeur de la substance.

Penchons-nous maintenant sur Luc 15. Chacune des paraboles illustre la puissance et la beauté du style. Lorsque l'homme retrouve sa brebis, que fait-il ? Se plaint-il de tous les ennuis qu'elle lui a causés ? Murmure-t-il contre le ciel, tout en faisant grâce ? Ah non, cela ne marcherait pas. Que faire alors ? « ... il la met avec joie sur ses épaules... » (v. 5).

Comment ? Se plaint-il du poids ou des ennuis occasionnés ? Non, mais il « se réjouit » (v. 7). Nous avons ici le style charmant et royal de Dieu. Il a montré qu'il était sincèrement heureux de retrouver sa brebis. La brebis aurait été de toute manière en sécurité sur son épaule, quelle que soit la façon dont elle avait été placée ; mais elle aurait été séparée de l'expression : « se réjouir ». Qui pourrait supporter de voir la substance de l'action, dépouillée de son style charmant ?

Il en est de même pour la femme qui avait perdu sa pièce d'argent : « Elle allume une lampe, balaie la maison et cherche... » (v. 8). Comment ? Avec lenteur, lassitude, indifférence ? Pas du tout, mais « avec soin », comme quelqu'un qui met tout son cœur à son travail. Il est tout à fait évident qu'elle veut vraiment retrouver la pièce d'argent perdue. Son style le prouve.

Enfin, notez la manière dont le père reçoit le pauvre fils prodigue qui revient dans sa maison : « Comme il était encore loin, son père le vit et fut pris de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa » (v. 20). Il n'envoie pas un serviteur pour dire à l'égaré de se retirer dans un des bureaux extérieurs, ou de se rendre à la cuisine, ou même de se laver et de se confiner dans sa propre chambre.

Non, le père court lui-même à sa rencontre. Il met en quelque sorte de côté sa dignité paternelle, pour exprimer son affection paternelle. Il ne se contente pas de recevoir l'égaré en lui rappelant ses fautes.

Il prouve que tout son cœur est dans un esprit d'accueil, et il le fait, non seulement par la substance de son acte, mais aussi par la manière dont il l'accomplit.

On pourrait citer d'autres passages pour illustrer le style royal du pardon divin, mais celui qui précède, suffit à prouver combien Dieu reconnaît avec grâce, le pouvoir que le style a d'agir sur le cœur humain. C'est pourquoi, en terminant cet article, je ferai un appel sérieux à mon lecteur, pour qu'il me dise ce qu'il pense maintenant du fondement de l'étendue et du style du pardon divin.

« Cher lecteur, tu vois que le terrain du pardon est aussi stable que le trône de Dieu lui-même ; que son étendue est infinie, et que le style est tout ce qu'un cœur blessé peut désirer ! »

Donc, es-tu satisfait de la grande question du pardon des péchés ? Peux-tu encore douter de la volonté de Dieu de te pardonner tous tes péchés, constamment. Alors contemple et admire ce qu'il a placé devant toi pour cela ; de quelle manière il le fait, le terrain sur lequel il pardonne ton péché, et le style selon lequel il te pardonne. **Peux-tu encore hésiter à t'abandonner à son amour ?**

Il se tient devant toi les bras ouverts pour te recevoir sincèrement. Il te montre la croix, où sa propre main a posé le fondement du pardon, et il t'assure que tout est fait correctement, et avec une grande joie. Il te propose de te reposer, maintenant et pour toujours, dans ce qu'il a accompli pour toi à la croix.

Que l'Esprit béni te conduise à voir ces choses avec les yeux de ton cœur, dans toute leur clarté et leur plénitude, afin que tu puisses, non seulement croire au pardon de tes péchés, mais croire aussi que tes péchés sont franchement et pour toujours, pardonnés : ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Chapitre deux

La nouvelle naissance : qu'est-ce que c'est ?

Il y a peu de sujets qui ont donné lieu à autant de difficultés et d'incertitudes que celui de la régénération ou de la nouvelle naissance. Beaucoup de celles et ceux qui ont eux-mêmes expérimenté cette nouvelle naissance, ne savent pas ce que c'est exactement. Ils sont remplis de doutes quant à savoir s'ils ont réellement expérimenté cette vérité biblique.

Nombreux sont ceux qui, s'ils devaient exprimer leur désir par des mots, diraient : *« Oh ! si seulement je savais avec certitude que je suis passé de la mort à la vie. Si seulement j'étais sûr d'être né de nouveau, je serais vraiment heureux ! »*

Ainsi, ils sont harcelés par des doutes et des craintes, jour après jour et année après année. Parfois, ils sont pleins d'espoir d'avoir expérimenté ce grand changement ; mais bientôt, quelque chose surgit en eux qui les conduit à penser que leurs anciens espoirs n'étaient qu'une illusion.

Jugeant leur vie par leurs sentiments, leurs émotions et certaines expériences, plutôt que par l'enseignement clair de la Parole de Dieu, ils sont nécessairement plongés dans l'incertitude et la confusion quant à cette question importante.

Je voudrais maintenant aborder avec mon lecteur un examen profond, à la lumière des Écritures, sur ce sujet des plus intéressants. Il est à craindre qu'une grande partie des malentendus qui concernent ce sujet, proviennent de l'habitude de prêcher la régénération et ses fruits, au lieu de prêcher le Christ.

L'effet est placé avant la cause, et cela ne peut qu'entraîner un dérangement de la pensée.

Considérons donc cette question : qu'est-ce que la régénération ? Comment se produit-elle ? Quels en sont les résultats ?

Qu'est-ce que la nouvelle naissance ?

Beaucoup la considèrent comme un changement de la vieille nature, produit par l'influence de l'Esprit de Dieu. Ils pensent que ce changement s'opère graduellement, et se poursuit par étapes successives jusqu'à ce que la vieille nature soit complètement soumise.

Cette conception du sujet comporte deux erreurs : premièrement, une erreur sur l'état réel de notre vieille nature ; deuxièmement, sur la personnalité distincte du Saint-Esprit. Cette conception ne comprend pas la corruption totale de notre vieille nature, avec son besoin de mourir ; et deuxièmement, elle se représente le Saint-Esprit, plus comme une influence que comme une personne vivant vraiment en nous.

Quant à notre véritable état par nature, la parole de Dieu le présente comme un état de ruine totale et irréparable. Apportons-en les preuves : « L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal » (Genèse 6 v. 5).

Cette parole écarte toute idée d'une œuvre de rédemption de la vieille nature de l'homme devant Dieu. Et puis encore : « L'Éternel, du haut des cieux, regarde les fils de l'homme, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, qui cherche Dieu. Tous sont égarés, tous sont pervertis ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul » (Psaume 14 v. 2 et 3).

« ... aucun... » et « ... pas même un seul... », excluent l'idée d'une seule qualité rédemptrice dans la condition de la nature de l'homme, telle qu'elle est jugée en présence de Dieu. Ayant ainsi tiré une preuve de Moïse et une autre des Psaumes, prenons une ou deux preuves des prophètes.

« Quels nouveaux châtiments vous infliger, quand vous multipliez vos révoltes ? La tête entière est malade, et tout le cœur est souffrant. De la plante du pied jusqu'à la tête, rien n'est en bon état » (Ésaïe 1 v. 5 et 6).

« Une voix dit : Crie ! Et il répond : Que crierai-je ? Toute chair est comme l'herbe, et tout son éclat comme la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur tombe, quand le vent de l'Éternel souffle dessus. Certainement le peuple est comme l'herbe... » (Ésaïe 40 v. 6 et 7).

« Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est méchant : Qui peut le connaître ? » (Jérémie 17 v. 9).

Ce qui précède suffira pour l'Ancien Testament. Passons maintenant au Nouveau.

« Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait lui-même ce qui était dans l'homme » (Jean 2 v. 24 et 25).

« Ce qui est né de la chair est chair (vieille nature) ... » (Jean 3 v. 6). Lisez aussi Romains 8 v. 7 : « ... parce que la pensée de la chair (vieille nature)... est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car elle ne le peut même pas ».

« ... sans espérance et sans Dieu dans le monde » (Éphésiens 2 v. 12)

Ces citations pourraient être multipliées, mais ce n'est pas nécessaire. Des preuves suffisantes vous ont été apportées pour montrer, aux yeux de Dieu, la véritable condition de notre nature humaine : « *Elle est perdue, coupable, aliénée, sans force, seulement mauvaise et continuellement mauvaise !* »

Comment pouvons-nous donc, légitimement, nous demander si ce dont on parle de cette manière, ne peut jamais être changé ou amélioré ? « *L'Éthiopien peut-il changer sa peau ou le léopard ses taches ?* » (Jérémie 13 v. 23) : « *Ce qui est tortueux ne peut pas être redressé* » (Ecclésiaste 1 v. 15).

En fait, plus nous examinons de près la Parole de Dieu, plus nous voyons que la méthode divine n'est pas d'améliorer une chose déchue et ruinée, mais de la remplacer par quelque chose d'entièrement nouveau. Il en est précisément ainsi de la condition naturelle de l'homme, de sa chair. Dieu ne cherche pas à l'améliorer, mais à la faire mourir.

L'Évangile ne se propose pas comme objectif d'améliorer la nature de l'homme, mais de lui en donner une nouvelle. Il ne cherche pas à mettre une nouvelle pièce sur un vieux vêtement, mais à lui donner un vêtement entièrement nouveau. La loi cherchait quelque chose de bon dans l'homme, mais ne l'a jamais obtenu. Des ordonnances ont été données, mais l'homme s'en est servi pour exclure Dieu.

L'Évangile, au contraire, nous montre le Christ magnifiant la loi et la rendant honorable ; elle le montre mourant sur la croix et y clouant des ordonnances ; elle le montre se levant du tombeau et prenant place

comme un conquérant à la droite de la majesté dans les cieux ; et, finalement, elle déclare que tous ceux qui croient en son nom participent à sa vie de résurrection et sont un avec lui.

Voir attentivement les passages suivants : Jean 20 v. 31 ; Actes 13 v. 39 ; Romains 6 v. 4 à 11 ; Éphésiens 2 v. 1 à 6 ; Éphésiens 3 v. 13 à 18 ; Colossiens 2 v. 10 à 15.

Il est de la plus haute importance d'être clair et juste à ce sujet. Si je suis amené à croire que la nouvelle naissance est un certain changement ou une amélioration de ma vieille nature, et que ce changement est graduel dans son fonctionnement ; alors, comme conséquence, je serai rempli d'anxiété et d'appréhension continuelles, de doute et de peur, de dépression et de tristesse.

Aucune influence ou opération du Saint-Esprit ne peut jamais rendre la chair spirituelle : « **Ce qui est né de la chair est chair** » (Jean 3 v. 6), et ne peut jamais être autre chose que « chair » ; et « **toute chair est comme l'herbe** » (1 Pierre 1 v. 24) – comme l'herbe desséchée. La chair est présentée dans les Écritures, non pas comme une chose à améliorer, mais comme une chose que Dieu considère comme « morte », et que nous sommes appelés à « faire mourir » ; à soumettre et à renier dans toutes ses pensées et ses désirs de vie indépendamment de Dieu.

« **Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive** » (Matthieu 16 v. 24).

Dans la croix du Seigneur Jésus-Christ, nous voyons la fin de tout ce qui appartient à notre vieille nature : « **Ceux qui sont à Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises** » (Galates 5 v. 24). Il ne dit pas : « *Ceux qui sont à Christ doivent améliorer ou essayer d'améliorer leur chair, leur vieille nature !* »

Non, parce qu'elle est déjà crucifiée en Christ, elle est déjà morte. Elle est absolument impossible à améliorer. Comment pourrions-nous faire cela ? Par l'énergie du Saint-Esprit ? Non ! ce n'est pas ce que les Écritures démontrent. La chair ne doit pas être autorisée à s'imposer devant Dieu. Elle n'a aucune existence devant lui. Il est vrai qu'elle est en nous, mais Dieu nous donne le précieux privilège de la considérer et de la traiter comme étant morte en Christ.

Sa Parole pour nous est : « **Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ** » (Romains 6 v. 11). Dieu n'attend rien de notre chair ; nous non plus. Il la considère comme morte ; nous devrions faire de même. Il l'a mise hors de vue, et nous devrions la garder assujettie par l'Esprit de Christ.

Ceci est un immense soulagement pour le cœur qui lutte depuis des années pour essayer d'améliorer sa propre nature. Elle restera sujette au péché jusqu'à notre mort. C'est aussi un immense soulagement pour la conscience qui cherche à trouver le fondement de sa paix, dans l'amélioration progressive d'une chose totalement impossible à améliorer.

Enfin, c'est un immense soulagement pour toute âme, qui, pendant des années, a ardemment aspiré à la sainteté, mais qui a considéré la sainteté comme consistant à améliorer sa vieille nature ; une vieille nature qui déteste la sainteté et aime le péché.

Pour chacun d'entre eux, il est infiniment précieux et important de comprendre la véritable nature de la nouvelle naissance. Personne ne peut concevoir l'intensité de l'angoisse, et l'amertume de la déception qu'éprouve une âme, qui, s'attendant vainement à une amélioration de sa nature, découvre, après des années de lutte, que sa nature est toujours bien vivante.

Juste en proportion de l'angoisse et de la déception, il y aura la joie de découvrir que **Dieu ne cherche aucune amélioration de notre nature**, qu'il la voit comme morte et nous comme vivants par la nature de Christ, nous sommes un avec lui et acceptés par Dieu, en lui pour toujours. L'Esprit-Saint veut vraiment nous amener à une compréhension spirituelle, claire et complète, de cette immense vérité.

Voyons donc clairement ce qu'est la régénération.

C'est une nouvelle naissance de notre esprit, et non pas de notre chair. C'est l'importation d'une vie nouvelle qui est celle de Christ ; l'implantation d'une nouvelle nature qui est celle de Christ ; la formation d'un nouvel homme. La vieille nature demeure dans ce qu'elle est, et la nouvelle nature est introduite en nous dans toute sa distinction céleste.

Cette nouvelle nature a ses propres habitudes, ses propres désirs, ses propres tendances, ses propres affections : elle est Christ par son Esprit.

Tout cela est spirituel, céleste, divin. Ses aspirations sont toutes orientées vers les choses d'en haut. Cette vie nouvelle aspire toujours auprès de la source céleste d'où elle est venue. Comme dans la nature, l'eau trouve toujours son propre niveau ; ainsi dans la grâce, la nouvelle nature, divine, aspire toujours à retourner vers sa propre source.

Ainsi, la régénération est à l'âme ce que la naissance d'Isaac fut à la maison d'Abraham (Genèse 21). Ismaël resta le même Ismaël, mais Isaac (Christ en tant que l'Esprit) fut introduit. Ainsi la vieille nature reste la même, mais la nouvelle est introduite : « **Ce qui est né de l'Esprit est esprit** » (Jean 3 v. 6). Il participe à la nature de sa source.

Un enfant est participant de la nature de ses parents ; et le croyant devient « **participant de la nature divine** » (2 Pierre 1 v. 4) ; « **de sa propre volonté... Il nous a engendrés** » (Jacques 1 v. 18).

En un mot, la régénération est l'œuvre de Dieu, elle est Dieu, du début à la fin. Dieu est le seul opérateur, l'homme qui a la foi est le sujet heureux et privilégié. Sa coopération n'est pas recherchée dans l'œuvre de Dieu, à part celle de croire. L'œuvre du seigneur doit toujours porter l'empreinte de sa propre main. Dieu était seul dans la création lorsque tout a pris vie. Il était seul encore dans la rédemption, lorsque celle-ci devint accessible aux hommes ; il veut être le seul acteur, dans l'œuvre mystérieuse et glorieuse de la régénération de notre vie.

Comment se produit la nouvelle naissance.

Après avoir essayé de démontrer, à partir de divers passages de l'Écriture, que la régénération ou la nouvelle naissance, n'est pas un changement de la nature déchue de l'homme, mais l'attribution d'une nouvelle nature, d'une nature divine ; nous allons maintenant, en nous appuyant sur l'enseignement du Saint-Esprit, examiner comment se produit la nouvelle naissance, comment se communique la nouvelle nature divine.

C'est un point d'une immense importance, dans la mesure où il place la Parole vivante de Dieu devant nous, comme le grand instrument dont se sert le Saint-Esprit pour vivifier les âmes mortes : « **Les cieux ont été faits par la parole du Seigneur** » (Psaume 33 v. 6) ; et c'est par la parole du Seigneur que les âmes mortes sont appelées à une vie nouvelle.

La parole du Seigneur est vivante, créatrice et régénératrice. Elle a appelé les mondes à l'existence ; elle appelle les pécheurs de la mort à la vie. La même voix qui a dit autrefois : « **Que la lumière soit** » (Genèse 1 v. 3), doit toujours continuer de retentir pour dire aux hommes : « *Que la vie soit !* » Pour nous transformer, Dieu veut parler sur nos vies. Cette notion est très importante et souvent mal comprise par les gens.

Si mon lecteur veut se reporter au troisième chapitre de l'Évangile de Jean, il trouvera dans l'entrevue de notre Seigneur avec Nicodème, de précieuses instructions sur la manière dont se produit la régénération.

Nicodème occupait une place très élevée dans ce que l'on appellerait le monde religieux. Il était « **un homme d'entre les pharisiens** », « **un chef des Juifs** » (Jean 3 v. 1), « **un docteur d'Israël** » (v. 10).

Il aurait difficilement pu occuper une position plus élevée ou plus influente. Pourtant, il est évident que cet homme, hautement privilégié, était mal à l'aise. Malgré tous ses avantages religieux, son cœur ressentait un désir ardent de quelque chose que, ni son pharisaïsme, ni même le système du judaïsme tout entier, ne pouvaient lui fournir. Il est tout à fait possible qu'il n'ait pas été capable de définir ce qu'il voulait vraiment ; mais il voulait quelque chose d'essentiel, sinon il ne serait jamais venu à Jésus, de nuit.

Il était évident que le Père l'attirait, par une main irrésistible, mais très douce, vers le Fils. La façon dont il l'attirait était de susciter chez lui un sentiment de besoin que rien autour de lui ne pouvait satisfaire.

C'est un cas très courant. Certains sont attirés vers Jésus par un profond sentiment de culpabilité, d'autres par un profond sentiment de besoin spirituel. Nicodème appartient évidemment à cette dernière catégorie. Sa position était telle qu'elle excluait toute idée d'immoralité grossière. Par conséquent, dans son cas, il n'y aurait pas tant de culpabilité sur sa conscience que de vide dans son cœur.

Mais cela revient au même en fin de compte. Je pense également, ici, à tous les enfants de chrétiens qui ont besoin de véritables certitudes.

La conscience coupable et le cœur avide doivent tous deux être amenés à Jésus, car lui seul peut parfaitement satisfaire à la fois l'un et l'autre ; non pas par la doctrine seulement, mais par la vie de Christ. **Il peut effacer, par son précieux sang, toute tache de la conscience ; et il peut combler, par sa personne incomparable, tout vide du cœur.** La conscience qui a été purgée par le sang de Jésus est parfaitement pure ; et le cœur qui est rempli de la personne de Jésus est parfaitement satisfait.

Cependant, Nicodème, comme beaucoup d'autres, a dû désapprendre beaucoup de choses avant de pouvoir réellement saisir la connaissance de Jésus. Il a dû abandonner une masse encombrante de mécanismes religieux, avant de pouvoir saisir la simplicité divine du plan de salut de Dieu. Il a dû descendre des hauteurs élevées de l'enseignement rabbinique et de la religion traditionnelle, et **apprendre l'alphabet de l'Évangile à l'école du Christ.** C'est la condition pour que Christ puisse entrer pleinement dans notre vie : « **Zachée, hâte-toi de descendre ; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison** » (Luc 19 v. 5).

C'était très humiliant pour un « **homme des pharisiens** », « **un chef des Juifs** », « **un docteur d'Israël** ». Il n'y a rien dans lequel l'homme soit aussi tenace que sa religion et son savoir ; et, dans le cas de Nicodème, cela a dû paraître étrange à son oreille lorsqu'un « **docteur venu de Dieu** » (v. 2) lui a déclaré : « **En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu** » (v. 5).

Étant Juif de naissance et ayant droit à tous les privilèges d'un fils d'Abraham, il a dû être dans une étrange perplexité lorsqu'on lui a dit qu'il devait naître de nouveau ; qu'il devait être le sujet d'une nouvelle naissance pour voir le royaume de Dieu. C'était une mise de côté totale de tous ses privilèges et de toutes ses distinctions religieuses. Cela le faisait descendre du plus haut au plus bas échelon de l'échelle.

Un pharisien, un chef, un docteur, n'était pas plus près de ce royaume céleste, ni plus apte à y accéder, que le plus détestable des enfants des hommes. C'était profondément humiliant. S'il pouvait emporter avec lui tous ses avantages et toutes ses distinctions, de manière à les voir placés à son crédit dans ce nouveau royaume, ce serait quelque chose.

Cela lui assurerait une position dans le royaume de Dieu bien supérieure à celle d'une prostituée ou d'un publicain. Mais alors, s'entendre dire qu'il devait naître de nouveau ne lui laissait aucune raison de se glorifier. Ceci, je le répète, était profondément humiliant pour un homme instruit, religieux et influent.

Mais c'était aussi déconcertant qu'humiliant : « Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer une seconde fois dans le ventre de sa mère et naître ? » (v. 4). Certainement pas. Il n'y aurait pas plus d'avantages à une seconde naissance naturelle qu'à une première. Si un homme naturel pouvait rentrer dix mille fois dans le ventre de sa mère et naître, il ne serait après tout qu'un homme naturel ; car « ce qui est né de la chair est chair ». Faites ce que vous voulez de la chair – de la nature charnelle – vous ne pouvez ni la modifier ni l'améliorer. Rien ne pourrait changer la chair en esprit.

Vous pouvez l'élever au rang de pharisien, de chef des Juifs, de docteur d'Israël, cela restera la chair. Si cela était compris de manière plus générale et plus claire dans le christianisme, cela apporterait tellement plus de lumière au cœur des chrétiens assoiffés de vie. La chair et ses œuvres religieuses n'ont aucune valeur. Chercher et servir Dieu par la chair ne conduit pas dans les profondeurs de Christ.

En elle-même, elle n'est que de l'herbe desséchée ; et quant à ses efforts les plus religieux, ses avantages et ses réalisations religieuses, ses œuvres de justice : la Parole de Dieu les qualifie de vêtements souillés : « Nous sommes tous comme des impurs, et toute notre justice est comme un vêtement souillé ; nous sommes tous flétris comme une feuille, et nos crimes nous emportent comme le vent » (Ésaïe 64 v. 6).

Mais voyons comment notre Seigneur répond au « comment ? » de Nicodème. C'est particulièrement intéressant. Jésus répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas que je t'aie dit qu'il faut naître de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit » (Jean 3 v. 5 à 8).

On nous enseigne ici clairement que la régénération, ou la nouvelle naissance, est produite par « l'eau et l'Esprit ». Un homme doit naître d'eau et d'Esprit avant de pouvoir voir le royaume de Dieu, ou entrer dans ses mystères profonds et célestes.

La vision humaine la plus perçante ne peut voir le royaume de Dieu ; ni l'intellect humain le plus gigantesque, « entrer » dans ses secrets profonds : « Mais l'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge » (1 Corinthiens 2 v. 14) ; « si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ».

Il se peut cependant que beaucoup de gens ne sachent pas ce que signifie « naître d'eau ». Cette expression a certainement donné lieu à de nombreuses discussions et controverses. Ce n'est qu'en comparant les Écritures les unes avec les autres que nous pouvons déterminer le sens véritable d'un passage particulier.

Que signifie donc être « né d'eau » ? Nous devons répondre à cette question en citant deux ou trois passages de la Bible. Au début de l'Évangile de Jean, nous lisons : « Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue. Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean 1 v. 11 à 13).

De ce passage, nous apprenons que quiconque croit au nom du Seigneur Jésus-Christ est né de nouveau – né de Dieu par sa seule puissance. C'est le sens clair du passage. Tous ceux, qui, par la puissance du Saint-Esprit, croient en Dieu le Fils, sont nés de Dieu le Père. La source du témoignage est divine ; l'objet du témoignage est divin ; la puissance de recevoir le témoignage est divine ; toute l'œuvre de la régénération est divine et miraculeuse.

Par conséquent, au lieu d'être occupé de moi-même et de me demander, comme Nicodème, comment je peux naître de nouveau, je dois simplement me « jeter » par la foi sur Jésus ; et ainsi, je suis né de nouveau en croyant. **Tous ceux qui mettent vraiment leur confiance en Christ obtiennent une nouvelle vie, ils sont régénérés par Dieu. C'est son œuvre !**

Encore une fois : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5 v. 24).

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jean 6 v. 47) ; « Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jean 20 v. 31).

Tous ces passages prouvent que la seule façon d'obtenir cette vie nouvelle et éternelle est de simplement recevoir le témoignage concernant Christ. Tous ceux qui croient ce témoignage ont cette nouvelle vie, cette vie éternelle, c'est une promesse catégorique. Remarquez quand même que ce ne sont pas ceux qui disent simplement qu'ils croient d'une manière légère, mais ceux qui croient réellement, selon le sens du mot dans les passages précédents.

Il y a une puissance vivifiante dans le Christ que la Parole révèle, et dans la Parole qui le révèle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendu vivront » (Jean 5 v. 25).

Et puis, de peur que l'ignorant ne s'étonne, ou que le sceptique ne se moque, à l'idée que des âmes mortes entendent, il est ajouté : « Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et en sortiront : ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, et ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement » (Jean 5 v. 28 et 29).

Le Seigneur Christ peut faire entendre sa voix vivifiante aux âmes mortes, aussi bien qu'aux corps morts. C'est par sa voix puissante (la Parole révélée et proclamée) que la vie peut être communiquée au corps ou à l'âme. Si l'infidèle ou le sceptique raisonne et conteste, c'est simplement parce qu'il fait de son propre esprit vain la norme de ce qui devrait être, et exclut complètement Dieu. C'est le comble de la folie.

Mais le lecteur peut se demander : « *Quel rapport tout cela a-t-il avec la signification du mot « eau » dans Jean 3 v. 5 ?* » Cela a un rapport avec la signification du mot « eau » dans Jean 3 v. 5.

Cela nous montre clairement que la nouvelle naissance est produite et communiquée par la voix du Christ – qui est en réalité la Parole de Dieu, comme nous le lisons dans le premier chapitre de Jacques : « ... vous avez été régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu » (1 Pierre 1 v. 23).

Dans ces deux passages, **la Parole est expressément présentée comme l'instrument par lequel la nouvelle naissance est produite.** Jacques déclare que nous sommes engendrés « par la parole de vérité » (Jacques 1 v. 18).

Pierre déclare que nous sommes « nés de nouveau par la parole de Dieu » (1 Pierre 23 v. 25). Si donc notre Seigneur parle de « naître d'eau », il est évident qu'il représente la parole sous la figure significative de « l'eau » – une figure qu'un « docteur d'Israël » aurait pu comprendre s'il avait seulement étudié correctement Ézéchiel 36 v. 25 à 27 : « Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous, et je ferai en sorte que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois ».

Il y a un beau passage dans l'épître aux Éphésiens, où la Parole est présentée sous la figure de l'eau : « Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier et de la purifier par le baptême d'eau de la parole » (Éphésiens 5 v. 25 et 26).

De même dans l'épître à Tite : « ... il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions, en espérance, héritiers de la vie éternelle » (Tite 3 v. 5 à 7).

De toutes ces citations, nous apprenons que la Parole de Dieu est le grand instrument dont se sert le Saint-Esprit pour appeler les âmes mortes à la vie. Cette vérité est confirmée d'une manière particulièrement intéressante par la conversation de notre Seigneur avec Nicodème.

Au lieu de répondre à la question répétée : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? », il demande à ce « **docteur d'Israël** » d'apprendre la simple leçon enseignée par « le serpent d'airain ».

L'Israélite mordu d'autrefois, devait être guéri simplement en regardant le serpent d'airain sur le poteau de Moïse. Le pécheur mort obtient maintenant la vie, simplement en regardant Jésus sur la croix et Jésus sur le trône. L'Israélite n'a pas été invité à regarder sa blessure, bien que ce soit la sensation de sa blessure qui l'ait fait regarder.

Le pécheur mort n'a pas été invité à regarder ses péchés, bien que ce soit la sensation de ses péchés qui le fasse regarder. Un regard au serpent guérit l'Israélite ; un regard de foi à Jésus vivifie et guérit le pécheur mort. Le premier n'avait pas besoin de regarder une seconde fois pour être guéri ; ce dernier n'a pas besoin de regarder une seconde fois pour obtenir le pardon et la vie.

Ce n'est pas la manière dont il regarde, mais l'objet qu'il regarde, qui a guéri l'Israélite. Ce n'est pas la manière dont il regarde, mais l'objet qu'il regarde, qui sauve le pécheur et le fait « naître de nouveau » : « **Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous toutes les extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre** » (Ésaïe 45 v. 22).

Telle était la précieuse leçon que Nicodème était appelé à apprendre, telle était la réponse à son « comment ? » Si un homme commence à raisonner sur la nouvelle naissance, il sera vite frustré ; mais s'il croit en Jésus, il est né de nouveau : « *C'est Dieu qui opère cela !* »

La raison de l'homme, sa vieille nature, ne peut jamais comprendre la nouvelle naissance ; c'est la Parole de Dieu qui la produit, c'est un miracle. Beaucoup s'égarent à ce sujet. **Ils sont occupés par le processus de la régénération en eux-mêmes, au lieu de se concentrer sur la Parole qui régénère miraculeusement.** Ainsi sont-ils perplexes et confus. Ils regardent à eux-mêmes, au lieu de regarder à Christ.

Comme il y a un lien inséparable qui se produit entre l'objet que nous regardons, et l'effet qui se produit en nous lorsque nous le regardons ; nous pouvons facilement comprendre qu'il ne faut pas se regarder soi-même.

Qu'aurait gagné un Israélite en regardant sa blessure et en pleurant toutes les larmes de son corps ? Rien. Qu'a-t-il gagné en regardant le serpent ? La santé. Que gagne un pécheur en se regardant lui-même et en se lamentant ? Rien. Que gagne-t-il en regardant Jésus ? « La vie éternelle ».

Les résultats de la régénération.

Nous en venons maintenant à considérer en troisième et dernier lieu, les résultats de la régénération. C'est un point de très grande importance, qui peut évaluer correctement les résultats glorieux d'être enfant de Dieu ?

Qui peut dévoiler les réalités spirituelles appartenant à cette relation élevée et sacrée, dans laquelle l'âme est placée en naissant de nouveau ? Qui peut expliquer pleinement cette précieuse communion dont l'enfant de Dieu a le privilège de jouir avec son Père céleste ?

« Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! Et nous le sommes. Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur » (1 Jean 3 v. 1 à 3).

« ... car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Et vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte ; mais vous avez reçu un Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba ! Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui » (Romains 8 v. 14 à 17).

Il est très important de comprendre la distinction entre la vie et la paix. La première est le résultat de notre lien avec la personne du Christ ; la seconde est le résultat de son œuvre : « Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5 v. 12).

« Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu... » (Romains 5 v. 1). « Ayant fait la paix par le sang de sa croix » (Colossiens 1 v. 20).

Au moment même où un homme reçoit dans son cœur la simple vérité de l'Évangile, il devient un enfant de Dieu. La vérité qu'il reçoit est la « semence incorruptible » de « la nature divine » (1 Pierre 1 v. 23 ; 2 Pierre 1 v. 4).

Beaucoup ne sont pas conscients de tout ce qu'implique le simple fait de recevoir la vérité de l'Évangile par la foi. Comme dans le monde, l'enfant d'un noble peut ne pas connaître les diverses conséquences de sa filiation, il en est de même dans la grâce de Dieu. Je peux ignorer à la fois la relation et ses résultats ; mais j'y suis néanmoins par filiation.

Étant en elle, je possède toutes les vertus qui lui appartiennent. Je me dois alors de les cultiver et de leur permettre de s'enrouler sans artifice autour de leur objet propre, à savoir Christ, celui qui m'a engendré par la parole de vérité : « Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité, afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures » (Jacques 1 v. 18).

J'ai le privilège de jouir pleinement de l'affection parentale émanant du sein de Dieu, et de lui rendre cette affection par la puissance de l'Esprit qui habite en moi : « Or, nous sommes enfants de Dieu » (Romains 8 v. 17). Il nous a faits comme tels. Il a attaché ce privilège rare et merveilleux à la simple croyance de la vérité : « ... à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jean 1 v. 12).

Nous n'atteignons pas cette position « à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions, en espérance, héritiers de la vie éternelle » (Tite 3 v. 5 à 7).

Nous sommes « justifiés, héritiers et appelés fils » ; et tout cela, simplement par la foi en la vérité de l'Évangile, qui est la « semence incorruptible » de Dieu.

Prenons le cas du plus vil pécheur, qui, jusqu'à présent, a vécu une vie de méchanceté grossière. Que cette personne reçoive dans son cœur le pur Évangile de Dieu ; qu'elle croie de tout son cœur « **que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures** » (1 Corinthiens 15 v. 3 et 4) ; elle reçoit une nouvelle nature et devient alors un enfant de Dieu, une personne entièrement sauvée, parfaitement justifiée et divinement acceptée.

En recevant dans son cœur le simple témoignage concernant Christ, elle a reçu une vie nouvelle. Christ est la vérité et la vie, et lorsque nous recevons la vérité, nous recevons la personne de Christ ; et, lorsque nous recevons Christ, nous recevons la vie : « **Celui qui croit au Fils a la vie éternelle** » (Jean 3 v. 36).

Quand obtient-il cette vie ? Au moment même où il croît : « **Vous pouvez avoir la vie par son nom** » (Jean 20 v. 31). La vérité concernant Christ est la semence de la vie éternelle, et lorsque cette vérité est crue, la vie est communiquée par la puissance de Dieu.

Remarquez que c'est bien ce que déclare la Parole de Dieu. Il s'agit d'un témoignage divin, et non pas simplement d'un sentiment humain. Nous n'obtenons pas la vie en ressentant quelque chose en nous-mêmes, mais en croyant à une vérité concernant Jésus-Christ. Nous possédons ce quelque chose par l'autorité de la Parole éternelle de Dieu : « les Saintes Écritures ».

Il est bon de comprendre cela. Beaucoup cherchent en eux-mêmes des preuves de la vie nouvelle, au lieu de regarder à l'extérieur et de croire au Fils de Dieu. Ils ont besoin de la lumière de Dieu. Plus je m'occupe pleinement de Christ, plus son « témoignage » en moi grandira, et deviendra puissant et satisfaisant.

Si je fais du témoignage ma recherche, je suis plongé dans le doute et l'incertitude ; mais si je fais de Christ mon seul objet, j'ai le témoignage dans toute son intégrité et sa puissance divine.

Il est particulièrement nécessaire de clarifier ce point, car notre cœur a tendance à construire quelque chose sur le fondement de notre paix et de notre contentement ; au lieu de construire, absolument et exclusivement, sur Christ.

Plus nous nous accrochons simplement à Christ, en dehors de tout ce qui nous entoure, plus nous serons en paix et heureux ; mais dès que nous détournons notre regard de lui, nous devenons déséquilibrés et malheureux.

En un mot, mon lecteur devrait chercher à comprendre, avec la précision scripturale, la distinction entre la vie et la paix. **La première est le résultat de la connexion avec la personne du Christ ; la seconde est le résultat de la foi en son œuvre achevée.**

Nous rencontrons très fréquemment des chrétiens qui sont troublés et dans l'inquiétude, quant à leur entière acceptation par Dieu. Elles croient réellement au nom du Fils de Dieu, et, en croyant, elles ont la vie ; mais, ne voyant pas la plénitude de l'œuvre du Christ, quant à leurs péchés et l'agitation de leur âme, elles sont troublées dans leur conscience, elles ne sont pas dans le repos de Dieu. Ce n'est pas l'enseignement qui manque, mais la lumière de Dieu, la vie de Dieu, sur cet enseignement.

Nous devons « voir » avec les yeux de notre cœur tout ce qu'implique la croyance au nom du Fils unique de Dieu. Nous devons « voir » que Christ est à la fois notre justice et notre vie. Il nous faut une vision simple de l'expiation achevée de Christ, par laquelle tous nos péchés ont été plongés dans les eaux de l'oubli éternel ; et nous-même, introduit dans la pleine faveur de Dieu.

C'est cela, et cela seul, qui peut soulager notre cœur de tout fardeau, et nous donner ce profond repos mental, que rien ne peut jamais troubler.

Si je considère Dieu comme un juge et moi-même comme un pécheur, j'ai besoin du sang de la croix pour me mettre en sa présence, sur le chemin de la justice. Je dois comprendre pleinement que toutes les exigences que Dieu, le juste Juge, avait sur moi, pécheur coupable, ont été divinement réglées par « le précieux sang de Christ ».

Cela donne la paix à mon âme. Je vois que, par ce sang, Dieu peut être juste et justifier celui qui croit en Jésus.

J'apprends que, sur la croix, Dieu a été glorifié à propos de mes péchés ; oui, que toute la question du péché a été pleinement examinée et parfaitement réglée entre Dieu et Christ, au milieu des solitudes profondes et terribles du calvaire.

Ainsi, mon fardeau est enlevé, mon poids enlevé, ma culpabilité annulée ; je peux respirer librement ; j'ai une paix parfaite ; il n'y a littéralement rien contre moi ; je suis aussi libre que le sang de Christ peut me rendre. Le Juge s'est déclaré satisfait quant au péché, en ressuscitant le garant du pécheur d'entre les morts et en le plaçant à la droite de la Majesté dans les cieux.

Mais il y a aussi une autre chose d'une immense valeur. Je ne me vois pas seulement comme un pécheur coupable, avec un chemin libre d'accès auprès de Dieu. Je vois aussi, Dieu, m'engendrer par la Parole de vérité ; faire de moi son enfant, m'adopter dans sa famille et me placer devant lui de telle manière à ce que je puisse jouir d'une profonde communion avec lui, comme mon Père.

C'est là, évidemment, une autre phase de la position et du caractère du croyant. Il ne s'agit plus de venir à Dieu avec la pleine conscience que toutes les justes revendications ont été satisfaites, mais de se confier à lui. Cela, en soi, est d'une valeur ineffable pour tout cœur accablé de péchés.

Mais il y a bien plus que cela. **Dieu est mon Père et je suis son enfant.** Il a un cœur de Père et je peux compter sur les tendres affections de ce cœur au milieu de toute ma faiblesse et de tout mon besoin. Il m'aime, non pas à cause de ce que je suis capable de faire, mais parce que je suis son enfant en Christ.

Regardez ce petit enfant chancelant, objet de soins et de sollicitude incessants, totalement incapable de promouvoir les intérêts de son père d'une manière ou d'une autre ; et pourtant, tellement aimé par ce dernier qu'il ne l'échangerait pas contre dix mille mondes. Et s'il en est ainsi d'un père terrestre, qu'en sera-t-il de notre Père céleste ?

Il nous aime, non pas à cause de ce que nous pouvons faire, mais parce que nous sommes ses enfants en Christ : « **Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité...** » (Jacques 1 v. 18).

Nous ne pourrions pas plus mériter une place dans le cœur du Père, que nous ne pourrions satisfaire aux exigences du juste Juge. Tout vient de la grâce gratuite. Le Père nous a engendrés, et le Juge a trouvé une rançon (Job 33 v. 24). Nous sommes débiteurs de la grâce pour l'un et pour l'autre.

Mais, rappelons-nous que, bien que nous soyons totalement incapables de gagner, par nos œuvres, une place dans le cœur du Père, ou de satisfaire aux exigences du juste Juge, nous sommes néanmoins responsables de « croire le témoignage que Dieu a rendu de son Fils » (1 Jean 5 v. 9 à 11).

Je dis cela afin d'éviter que mon lecteur ne soit de ceux qui se retranchent derrière les doctrines d'une théologie arbitraire, tout en refusant de croire le témoignage clair et limpide de Dieu. Nombreux sont ceux, même intelligents, qui, lorsqu'on leur demande d'accepter l'Évangile de la grâce de Dieu, sont prêts à répondre : « *Je ne puis croire si Dieu ne me donne pas le pouvoir de le faire ; et je ne serai jamais doté de ce pouvoir si je ne suis pas l'un des élus !* »

C'est là une théologie tout à fait injuste, et qui plus est, tournée dans le mauvais sens, au point de prendre la forme d'un fatalisme absurde, et des plus dangereux.

Cette conception des choses détruit complètement la responsabilité de l'homme et jette le déshonneur sur l'administration morale de Dieu. Elle précipite l'homme dans une folie insensée, et fait de Dieu l'auteur de l'incrédulité du pécheur.

C'est, en vérité, ajouter l'insulte à l'injure. C'est d'abord faire de Dieu un menteur, puis l'accuser d'en être la cause. C'est rejeter l'amour qu'il nous a offert et le blâmer pour ce rejet. C'est là, en vérité, la plus audacieuse des méchancetés, bien que fondée, comme je l'ai dit, sur une théologie arbitraire.

Y a-t-il une âme dans les régions sombres des perdus, qui ne puisse jamais penser à accuser Dieu d'être l'auteur de sa perdition éternelle ? Ah non ! Il y a sur terre des gens qui raisonnent ainsi. De tels arguments ne sont jamais prononcés en enfer. Quand les hommes vont en enfer, ils se blâment eux-mêmes. Au ciel, ils louent l'Agneau.

Tous ceux qui sont perdus ne le devront qu'à eux-mêmes ; tous ceux qui sont sauvés devront remercier Dieu. C'est lorsqu'une personne entêtée aura traversé l'étroit passage du temps, pour entrer dans l'océan sans limites de l'éternité, qu'elle entrera dans toute la profondeur et la puissance de ces paroles solennelles de Dieu : « *Je le voulais, mais vous, vous ne le vouliez pas !* »

Il en est souvent de même pour nos pauvres cœurs, en ce qui concerne les actions divines envers nous-mêmes et envers les autres. Nous raisonnons alors que nous devrions nous confier en Dieu. La confiance dans l'amour de notre Père est le véritable remède en toutes choses.

Nous devons toujours garder fermement l'assurance de cet amour immuable, infini et éternel, qui nous a accueillis malgré notre condition de pécheur. L'amour de Dieu nous a fait « fils de Dieu », et ne nous abandonnera jamais, ne nous laissera jamais tomber, jusqu'à ce que nous entrions dans la communion ininterrompue et éternelle dans sa maison céleste.

Puisse cet amour habiter plus abondamment dans nos cœurs, afin que nous puissions entrer plus pleinement dans le sens profond de la régénération, de la nouvelle naissance – ce qu'elle est, comment elle se produit – et quels en sont ses résultats.

« *Que Dieu nous l'accorde, pour l'amour du Christ !* »

Chapitre trois

La conversion : qu'est-ce que c'est ?

La nécessité de la conversion.

1 Thessaloniens 1 présente une image très frappante et très belle de ce que nous pouvons vraiment appeler la conversion authentique. Nous nous proposons d'étudier ce tableau en compagnie du lecteur. Si nous ne nous trompons pas trop, nous trouverons cette étude à la fois intéressante et avantageuse. Elle fournira une réponse claire et nette à la question qui se trouve au début de cet article, à savoir : **qu'est-ce que la conversion ?**

Ce n'est pas là une mince affaire. Il est bon, en ces temps-ci, d'avoir une réponse divine à une telle question. Nous entendons beaucoup parler de nos jours de cas de conversion, et nous bénissons Dieu de tout cœur pour chaque âme véritablement convertie à Christ.

Il n'est pas besoin de dire que nous croyons à la nécessité absolue, indispensable et universelle de la conversion divine. Quel que soit l'homme, qu'il soit Juif ou Grec, barbare, Scythe, esclave ou libre, protestant ou catholique romain, bref ; quelle que soit sa nationalité, sa position ecclésiastique ou sa foi théologique, il doit se convertir, sinon il est sur la voie large et directe de l'enfer éternel.

Personne ne naît chrétien, au sens véritable du terme. Personne ne peut non plus être éduqué au christianisme. C'est une erreur fatale, une illusion mortelle, une tromperie de l'ennemi juré de nos âmes, que de croire que l'on peut être chrétien par naissance, par éducation ou par adhésion ; ou que l'on peut devenir chrétien par le baptême d'eau ou par une quelconque cérémonie religieuse. **On ne devient chrétien qu'en étant converti par Dieu.** Nous voulons insister auprès de tous celles et ceux qui sont concernés par la nécessité urgente et absolue, dans tous les cas, d'une véritable conversion à Dieu.

Il ne faut pas négliger ce point. C'est le comble de la folie que de vouloir l'ignorer ou de le prendre à la légère. Pour un être immortel qui a devant lui une éternité sans limites, négliger la question solennelle de sa conversion est la plus folle des folies. En comparaison de ce sujet très important, toutes les autres choses sont complètement insignifiantes.

Les divers objets qui occupent les pensées et absorbent les énergies des hommes et des femmes, dans ce monde qui nous entoure, ne sont que poussière dans la balance ; en comparaison de cette grande et importante question de la conversion de notre âme à Dieu.

Toutes les spéculations de la vie commerciale, tous les projets pour faire de l'argent, la question absorbante des investissements rentables, toutes les activités du chasseur de plaisirs – le théâtre, le concert, la salle de billard, la table de jeu, l'hippodrome, le terrain de chasse, le cabaret, le sport à outrance (NDLR : les réseaux sociaux, le sport, le cinéma, la télévision, les divertissements, les jeux vidéo, etc.), toutes les choses innombrables et sans nom que le pauvre cœur insatisfait désire, et auxquelles il s'accroche – tout cela n'est que la vapeur du matin, l'écume sur l'eau, la fumée du haut de la cheminée, la feuille fanée de l'automne, tout cela s'évanouit et laisse derrière lui un vide douloureux. Le cœur reste insatisfait, l'âme non sauvée, parce que non convertie à Jésus-Christ.

Et alors ? Question formidable !

Que reste-t-il à la fin de toute cette scène d'excitation commerciale, de luttes politiques et d'ambition, de gain d'argent et de chasse au plaisir ? Eh bien, l'homme doit alors affronter la mort : « ... **il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement** » (Hébreux 9 v. 27). Il n'y a pas de remède. Il n'y a pas de délivrance dans cette guerre. Toutes les richesses de l'univers ne pourraient pas acheter un moment de répit, aux mains de l'impitoyable ennemi, Satan.

Toutes les compétences médicales que la terre offre, toute la tendre sollicitude des parents et des amis affectueux, toutes leurs larmes, tous leurs soupirs, toutes leurs supplications, ne peuvent pas repousser le moment redouté de la mort, ni amener le roi des terreurs à rengainer son terrible épée.

Aucun artiste humain ne peut se débarrasser de la mort, même en essayant de la ridiculiser. Le moment doit venir où le lien qui relie le cœur à toutes les belles et fascinantes scènes de la vie humaine doit être rompu.

La mort doit être regardée en face. C'est un mystère terrible, un fait formidable, une réalité austère. Il se dresse devant chaque homme, femme, jeunes femmes et jeunes hommes, non convertis sous la voûte céleste ; et ce n'est qu'une question de temps – heures, jours, mois ou années – pour franchir la ligne de démarcation qui sépare le temps, avec toutes ses vanités obscures.

Et alors ? Laissons l'Écriture répondre.

Rien d'autre ne le peut. Les hommes voudraient répondre selon leurs propres et vaines conceptions de la vie. Ils voudraient nous faire croire qu'après la mort vient l'annihilation : « **Mangeons et buvons, car demain nous mourons** » (1 Corinthiens 15 v. 32). Vaine illusion ! Rêve insensé de l'imagination humaine, aveuglée par le dieu de ce monde. **Comment une âme immortelle pourrait-elle être anéantie ?**

L'homme, dans le jardin d'Éden, est devenu le possesseur d'un esprit qui ne meurt jamais : « **Le Seigneur Dieu souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante** » (Genèse 2 v. 7), et non une âme mourante. L'âme doit vivre éternellement. Convertie ou non, elle a l'éternité devant elle. Oh, le poids accablant de cette considération pour tout esprit réfléchi. Aucun esprit humain ne peut saisir son immensité. Elle dépasse notre compréhension, mais pas notre croyance.

Écoutons la voix de Dieu, que nous enseigne l'Écriture ? Une seule ligne de l'Écriture sainte suffit à balayer dix mille arguments et théories de l'esprit humain. La mort anéantit-elle toute forme de vie ? Non ! « **Il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement** » (Hébreux 9 v. 27).

Remarquons ces mots : « **Après quoi viendra le jugement** ». Et cela ne s'applique qu'à ceux qui meurent dans leurs péchés, qu'aux incroyants. Pour le chrétien, le jugement est prononcé pour toujours, comme l'enseigne les Écritures à plusieurs endroits.

Il est important de noter cela, car les hommes nous disent que, dans la mesure où il n'y a de vie éternelle qu'en Christ, tous ceux qui sont hors de Christ seront anéantis et disparaîtront : « *C'est faux !* »

Ce n'est pas ce que dit la Parole de Dieu. Il y a un jugement après la mort. Et quelle sera l'issue de ce jugement ? L'Écriture nous répond encore dans un langage aussi clair que solennel : « *Puis je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus. La terre et le ciel s'enfuirent devant sa face, et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est le livre de vie.* »

Et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. La mer rendit les morts qui étaient en elle, la mort et le séjour des morts rendirent les morts qui étaient en eux ; et chacun fut jugé selon ses œuvres. Et la mort et le séjour des morts furent jetés dans l'étang de feu. C'est la seconde mort, l'étang de feu... » (Apocalypse 20 v. 11 à 14).

Tout cela est aussi clair que les mots peuvent le faire. Il n'y a pas le moindre motif d'objection ou de difficulté. Pour tous ceux dont les noms sont dans le livre de vie, il n'y a aucun jugement du tout. Ceux dont les noms ne sont pas dans ce livre seront jugés selon leurs œuvres. Et alors ? L'anéantissement ? Non, mais « *l'étang de feu* » ; et cela pour toujours et à jamais.

Quelle pensée accablante ! Une personne inconvertie, quelle qu'elle soit, a devant elle la mort éternelle en ligne de mire, le jugement et l'étang de feu ; et chaque battement de son pouls la rapproche de plus en plus de ces terribles réalités. Comme il est certain que le soleil se lèvera demain matin, le lecteur devra passer dans l'éternité un jour ou l'autre : « *Qu'il soit d'accord ou pas !* »

Si son nom n'est pas dans le livre de vie, s'il n'est pas converti, s'il n'est pas en Christ, il sera assurément jugé selon ses œuvres, et l'issue certaine de ce jugement sera l'étang qui brûle de feu et de soufre ; cela pendant les siècles sans fin d'une éternité sombre et lugubre. **Oh ! la terrible monotonie de l'enfer.**

Le lecteur s'étonnera peut-être que nous nous arrêtons si longuement sur ce thème terrible. Il se demandera peut-être : « *Est-ce par ce sujet que les gens se convertiront ?* » Si cela ne les convertit pas, cela leur fera peut-être prendre conscience de leur besoin de conversion. Cela leur fera peut-être prendre conscience du danger imminent qui les menace. **Cela les incitera peut-être à fuir la colère à venir.**

Pourquoi le bienheureux apôtre raisonna-t-il avec Félix sur le sujet du « **jugement à venir** » (Actes 24 v. 25) ? Certainement pour le persuader de se détourner de ses mauvaises voies et de choisir la vie pendant qu'il était encore temps. Pourquoi notre bienheureux Seigneur lui-même, insista-t-il si inlassablement auprès de ses auditeurs, sur la solennelle réalité de l'éternité ? Pourquoi parla-t-il si souvent du ver immortel et du feu dévorant ?

C'était certainement pour les réveiller et **leur faire prendre conscience du danger qu'ils couraient**, afin qu'ils puissent chercher refuge et saisir l'espérance qui leur était proposée.

Sommes-nous plus sages que lui ? Sommes-nous plus tendres ? Avons-nous découvert un meilleur moyen de convertir les gens ? Devons-nous craindre d'insister auprès de nos lecteurs sur le même thème solennel que notre Seigneur a si souvent insisté auprès des hommes de son temps ?

Devons-nous éviter d'offenser les oreilles polies en déclarant sans détours, que tous ceux qui meurent inconvertis doivent inévitablement se tenir devant le grand trône blanc et passer dans l'étang de feu ?

Dieu nous en préserve ! Il ne doit pas en être ainsi. Nous invitons solennellement le lecteur inconverti à accorder toute son attention à la question si importante du salut de son âme. Que rien ne l'incite à la négliger. Que, ni les soucis, ni les plaisirs, ni les devoirs, ne l'occupent au point de lui cacher l'ampleur et la gravité profonde de cette question : « **Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ? Ou que donnerait un homme en échange de son âme ?** » (Matthieu 16 v. 26).

Oh lecteur ! Si tu n'es pas sauvé, si tu n'es pas converti, nous te prions instamment de méditer sur ces choses, et de considérer l'urgence de te convertir à Dieu pour ton salut. C'est la seule façon d'entrer dans son royaume.

C'est ce que notre Seigneur Christ nous dit clairement ; et nous espérons que tu sais au moins ceci : pas un iota ou un trait de lettre de ses saintes paroles ne peut jamais s'effacer. Le ciel et la terre passeront, mais sa Parole ne peut jamais passer. Toute la puissance de la terre et de l'enfer, des hommes et des démons, ne peut annuler les paroles de notre Seigneur Jésus-Christ. **De deux choses l'une : la conversion ici-bas, ou la damnation éternelle dans l'au-delà.**

Il en est ainsi, si nous devons être guidés par la Parole de Dieu. Compte tenu de cela, est-il encore possible que nous soyons trop sérieux, trop fougueux, trop importuns. Mille fois non ! J'exhorte vraiment chaque âme non convertie, avec laquelle nous pouvons entrer en contact par ces quelques lignes, à la nécessité indispensable, en ce moment même, de fuir la colère à venir, et de se convertir à Jésus-Christ.

Tournez-vous de tout votre cœur vers ce Sauveur béni qui est mort sur la croix pour notre salut ; qui se tient les bras ouverts pour recevoir tous celles et ceux qui viennent à lui ; et qui déclare dans sa propre grâce, douce et précieuse : « **Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi** » (Jean 6 v. 37).

Ce que n'est pas la conversion.

Dans les lignes précédentes, nous avons essayé d'établir la nécessité absolue de la conversion. L'Écriture établit ce point de telle manière qu'elle ne laisse aucun doute possible à quiconque se soumet à sa sainte autorité : « **Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux** » (Matthieu 18 v. 3).

Ceci s'applique, dans toute sa force morale et sa profonde solennité, à chaque fils et à chaque fille d'Adam déchu, à toutes les personnes du monde entier. Il n'y a pas une seule exception parmi les milliards d'êtres humains qui peuplent ce globe. **Sans conversion, il ne peut y avoir aucune entrée dans le royaume de Dieu.** Toute âme non convertie est en dehors du royaume de Dieu. Peu importe, dans une moindre mesure, qui je suis ou ce que je suis ; si je ne suis pas converti, je suis dans « le royaume des ténèbres », sous le pouvoir de Satan, dans mes péchés et sur le chemin de l'enfer.

Je peux être une personne d'une honnêteté irréprochable, de réputation impeccable ; un professeur de religion de haut rang, un ouvrier dans la vigne, un professeur d'école du dimanche, un fonctionnaire dans une branche du christianisme, un ministre ordonné, un diacre, un ancien, un pasteur ou un évêque, un individu des plus charitables, un généreux donateur aux institutions religieuses et charitables, admiré, recherché et vénéré de tous en raison de ma valeur personnelle et de mon influence morale.

Je peux être tout cela et plus encore, avoir tout ce qu'il est possible à un être humain d'être ou d'avoir, et pourtant être inconverti. Donc hors du royaume de Dieu, et dans le royaume de Satan, dans ma culpabilité, et sur la grande route qui mène tout droit à l'étang de feu et de soufre qui brûle.

Telle est la signification claire et évidente des paroles de notre Seigneur dans Matthieu 18 v. 3. Il n'y a aucune possibilité d'y échapper : « **Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux** ».

Ces paroles sont aussi claires qu'un rayon de soleil. Nous ne pouvons pas les ignorer. Elles pèsent, avec ce que nous pouvons vraiment appeler une immense solennité, sur chaque âme non convertie sur la face de la terre.

Cela s'applique, avec la même force, à l'ivrogne dégradé qui se promène dans la rue, au comportement pire qu'un animal, et au bon religieux non converti ou abstinent, qui se vante de sa sobriété et se vante perpétuellement du nombre de jours, de semaines, de mois ou d'années pendant lesquels il s'est abstenu de toute mondanité.

Ils sont tous deux également hors du royaume de Dieu ; tous deux dans leurs péchés ; tous deux sur le chemin de la destruction éternelle.

Il est vrai que l'ivrogne s'est converti à la sobriété – une grande bénédiction, en effet, du point de vue moral et social – mais la conversion de l'ivrognerie à une société d'abstinence n'est pas une conversion à Dieu. Ce n'est pas passer des ténèbres à la lumière, ce n'est pas entrer dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu.

Il y a justement cette différence entre les deux : l'abstinant peut s'appuyer sur sa tempérance, se vanter de sa moralité, et se tromper en pensant qu'il est en règle, alors qu'en réalité, il n'est pas en règle du tout.

L'ivrogne a manifestement tort. Tout le monde sait qu'aucun ivrogne ne peut hériter du royaume de Dieu ; mais un abstinant non converti non plus. Les deux sont en dehors. La conversion à Dieu est absolument indispensable pour l'un comme pour l'autre ; et on peut en dire autant de toutes les classes, de tous les grades, de toutes les nuances, de toutes les castes et de toutes les conditions humaines sous le soleil.

Il n'y a aucune différence sur cette grande question. Cela s'applique à tous, quel que soit leur caractère extérieur ou leur statut social : « **Si vous ne vous convertissez, vous ne pouvez entrer dans le royaume des cieux** ».

Quelle importance pour chacun de se demander : « *Suis-je vraiment converti ?* » Le langage humain ne saurait exprimer l'ampleur et la solennité de cette question. Penser à vivre jour après jour, année après année, sans avoir résolu clairement et complètement cette question si importante ; c'est là la plus grande folie dont un être humain puisse se rendre coupable.

Si un homme laissait ses affaires terrestres dans un état incertain et instable, il s'exposerait à l'accusation de négligence et d'insouciance la plus grossière et la plus coupable. Mais quelles sont les affaires temporelles les plus urgentes et les plus importantes comparées au salut de l'âme ? Toutes les préoccupations du temps présent ne sont que la paille emportée par le vent, comparées aux véritables intérêts de l'âme immortelle, et aux grandes réalités de l'éternité.

Il est donc tout à fait irrationnel pour quiconque, de se reposer une seule heure sans avoir la certitude, claire et certaine, qu'il est vraiment converti à Christ. Une âme convertie a franchi la ligne de démarcation qui sépare les sauvés des non sauvés, les enfants de lumière des enfants des ténèbres, l'Église de Dieu de ce présent monde mauvais.

L'âme convertie, a la mort et le jugement derrière elle, et la gloire devant elle. Elle peut être aussi sûre du ciel que si elle y était déjà ; en effet, en tant qu'homme en Christ, elle y appartient déjà. Elle a un titre sans tache et une perspective sans nuage.

Elle connaît le Christ comme son Sauveur et Seigneur, Dieu comme son Père et son ami, le Saint-Esprit comme son consolateur, son guide et son enseignant béni ; le ciel comme sa demeure lumineuse et heureuse.

Oh ! la bénédiction indescriptible d'être converti. Qui peut l'exprimer ? « Mais, comme il est écrit, ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. Dieu nous les a révélées par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu » (1 Corinthiens 2 v. 9 et 10).

Maintenant, cherchons quelle est cette conversion dont nous parlons. Il nous appartient en effet d'être instruits divinement à ce sujet. Une erreur ici serait désastreuse en proportion des intérêts en jeu.

Il y a beaucoup d'idées fausses sur la conversion. En effet, nous pourrions conclure, du fait même de l'importance considérable de ce sujet, que le grand ennemi de nos âmes et du Christ de Dieu, cherche par tous les moyens à nous plonger dans l'erreur à ce sujet. Si Satan ne parvient pas à maintenir les gens dans une totale insouciance au sujet de la conversion, il s'efforcera de les aveugler quant à sa véritable nature.

Si, par exemple, une personne a été amenée par un moyen ou un autre, à sentir la vanité et l'insatisfaction des divertissements mondains, et la nécessité urgente d'un changement de vie ; le grand trompeur cherchera à persuader cette personne de devenir religieuse, de s'occuper d'ordonnances, de rites et de cérémonies ; d'abandonner les bals (NDLR-boite de nuit) et les fêtes, les théâtres et les concerts, la boisson, le jeu, la chasse et les courses de chevaux, et il ne pourra pas la persuader de se convertir.

En un mot, renoncer à toute sorte de divertissements, s'engager dans ce que l'on appelle une vie religieuse, être assidu aux réunions d'Église, lire la Bible, dire des prières et faire l'aumône pour contribuer au soutien des grandes institutions religieuses et bienveillantes du pays.

Or, ce n'est pas là une vraie conversion Biblique. Une personne peut faire tout cela et pourtant être totalement inconvertie. Un religieux qui passe toute sa vie en veillées, jeûnes, prières, mortifications et aumônes, peut être aussi complètement inconverti, aussi éloigné du royaume de Dieu que le chasseur de plaisirs insouciant.

Les deux caractères diffèrent grandement, mais ils sont tous deux inconvertis, tous deux en dehors du cercle béni du salut de Dieu, tous deux dans leurs péchés. Il est vrai que l'un est engagé dans des « œuvres mauvaises » et l'autre dans des « œuvres mortes » ; ils sont tous deux hors de Christ.

Ils ne sont pas sauvés, ils sont sur le chemin d'une misère sans espoir et sans fin. L'un, tout aussi sûrement que l'autre, s'il n'est pas converti de manière salvatrice, trouvera sa part dans l'étang ardent de feu et de soufre.

Encore une fois, la conversion n'est pas le passage d'un système religieux à un autre. Un homme peut se détourner du judaïsme, du paganisme, de l'islamisme ou de la papauté, pour se tourner vers le christianisme, et pourtant ne pas être du tout converti. Sans aucun doute, d'un point de vue social, moral ou intellectuel, il est bien mieux d'être protestant que musulman ; mais en ce qui concerne notre thèse actuelle, ils sont tous deux non convertis.

De l'un comme de l'autre, nous pouvons dire avec vérité que, s'il n'est pas converti, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. La conversion n'est pas l'adhésion à un système religieux, aussi pur, aussi sain, aussi orthodoxe soit-il. Un homme peut être membre de l'organisme religieux le plus respectable de la chrétienté, et pourtant être un homme non converti, non sauvé, en route vers la perdition éternelle.

Il en est de même pour les credo théologiques. Un homme peut souscrire à l'un des grands principes de croyance religieuse, aux trente-neuf articles, à la confession de Westminster, aux sermons de John Wesley, à Fox et Barclay, ou à tout autre credo, et pourtant être totalement inconverti. Il est mort dans ses offenses et ses péchés, et en route vers cet endroit où pas un seul rayon d'espoir ne pourra jamais percer l'effroyable obscurité de l'éternité.

Les systèmes et les prescriptions religieuses ne peuvent pas vivifier, ne peuvent pas sauver, ne peuvent pas donner la vie éternelle. Un homme peut travailler dans une machine religieuse comme un cheval dans un moulin, tournant en rond, d'une fin d'année à l'autre, s'arrêtant exactement là où il a commencé, dans une monotonie lugubre d'œuvres mortes.

Que vaut vraiment tout cela ? À quoi tout cela aboutit-il ? Où tout cela finit-il ? La mort ! Oui ; et après ? Ah ! telle est la question. Que Dieu veuille que le poids et le sérieux de cette question soient plus pleinement compris.

Mais en outre, le christianisme lui-même, dans toute sa lumière éclatante, peut être adopté comme un système de croyance religieuse. Une personne peut être intellectuellement ravie, presque fascinée par les glorieuses doctrines de la grâce d'un Évangile complet et gratuit, du salut sans œuvres, de la justification par la foi ; bref, par tout ce qui constitue notre glorieux christianisme du Nouveau Testament.

Une personne peut déclarer croire et se réjouir en cela, il peut même devenir un écrivain puissant pour la défense de la doctrine chrétienne, un prédicateur fervent et éloquent de l'Évangile. Tout cela peut être vrai, et pourtant l'homme peut être totalement inconverti, mort dans ses offenses et ses péchés, endurci, trompé et détruit par sa familiarité même avec les précieuses vérités de l'Évangile – vérités qui n'ont jamais dépassé le domaine de sa compréhension – qui n'ont jamais atteint sa conscience, n'ont jamais touché son cœur, qui n'ont jamais converti son âme.

Il s'agit là du cas le plus effroyable de tous. Rien ne peut être plus affreux, plus terrible que le cas d'un homme qui prétend croire et se réjouir de prêcher l'Évangile de Dieu, d'enseigner toutes les grandes vérités caractéristiques du christianisme, et qui pourtant n'est ni converti ni sauvé, et qui est en route vers une éternité de misère ineffable.

Ô lecteur, qui que tu sois, nous t'en prions, accorde une attention soutenue à ces choses. Ne te repose pas une seule heure avant d'être assuré de ta conversion authentique et infaillible à Dieu.

Ce qu'est une conversion.

Ayant vu jusqu'ici la nécessité absolue de la conversion dans tous les cas, et ayant, dans une certaine mesure, essayé de montrer ce que n'est pas la conversion, il nous faut maintenant rechercher ce qu'elle est. Et ici, il nous faut nous en tenir au véritable enseignement de la Bible. Nous ne pouvons accepter rien de moins, rien de différent, rien de plus.

Il est fort à craindre que ce qui est considéré aujourd'hui pour une conversion, ne soit pas du tout une conversion. On publie et on parle de nombreux cas de soi-disant conversions qui ne résistent pas à l'épreuve de la Parole de Dieu. Beaucoup de gens se disent convertis et sont reconnus comme tels, mais ils ne sont que des auditeurs sur un terrain pierreux.

« Celui qui a reçu la semence dans les endroits pierreux, c'est celui qui entend la parole et la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racines en lui-même, il manque de persistance, et, dès que survient une tribulation ou une persécution à cause de la parole, il y trouve une occasion de chute » (Matthieu 13 v. 20 et 21).

Il n'y a pas de profondeur de travail spirituel dans son cœur, pas d'action réelle de la vérité de Dieu sur la conscience, pas de rupture complète avec le monde, pas de véritable renoncement à lui-même.

Il se peut que les sentiments soient façonnés par l'influence humaine, et que certains sentiments évangéliques prennent possession de l'esprit ; **mais le « moi » n'est pas jugé ni abandonné.** Il y a un attachement au monde et à la vieille nature ; il manque ce sérieux profond et cette réalité authentique qui caractérisent si remarquablement les conversions rapportées dans le Nouveau Testament.

Nous n'avons pas l'intention de rendre compte ici de tous ces cas superficiels ; nous les mentionnons simplement afin que tous ceux qui s'occupent de l'œuvre bénie de l'évangélisation, soient amenés à considérer la question à la lumière des Écritures, et à voir jusqu'à quel point leur propre façon de travailler peut exiger une sainte correction.

Il se peut que notre travail soit trop axé sur l'aspect purement humain. **Nous ne laissons pas l'Esprit de Dieu agir.** Nous manquons de foi, de puissance et d'efficacité de l'œuvre simple du Christ lui-même. Il se peut que nous fassions trop d'efforts pour agir sur les sentiments, trop d'émotion et de sensation en apportant à la Parole trop d'artifices humains inutiles.

Peut-être aussi, dans notre désir d'obtenir des résultats – un désir qui peut être assez juste en soi – sommes-nous trop prompts à reconnaître et à annoncer comme des cas de conversion, beaucoup de cas qui : hélas ! ne sont qu'éphémères.

Tout cela exige notre attention, du discernement. Il est de la plus haute importance que nous laissions l'Esprit de Dieu travailler et montrer – comme il le fera sûrement – le fruit de son travail. Tout ce qu'il fait est bien fait et cela parlera de lui-même en temps voulu.

Il n'est pas nécessaire que nous nous vantions de nos cas de conversion. Tout ce qui est divinement réel brillera à la louange de celui à qui toute louange est due ; et alors l'ouvrier éprouvera sa propre joie profonde et sainte. Il verra les résultats de son travail et y pensera en rendant un hommage adorateur à Christ.

Cela diminuera-t-il notre ardeur ? Au contraire, cela intensifiera considérablement notre ferveur. Nous serons plus ardents à plaider auprès de Dieu en secret, et à plaider auprès de nos semblables en public.

Nous ressentirons plus profondément le sérieux divin de l'œuvre et notre propre insuffisance totale. Nous chérirons toujours la conviction salutaire que **l'œuvre doit être de Dieu du début à la fin**. Cela nous maintiendra à notre juste place, celle de la dépendance désintéressée de Dieu, qui est l'auteur de toutes les véritables œuvres qui sont faites sur la terre.

Nous serons plus souvent sur nos visages devant le « propitiatoire (*le propitiatoire est lieu de manifestation de Dieu. Il symbolise le siège de la présence et du pardon de Dieu*) », aussi bien chez nous que dans l'assemblée, en référence à l'œuvre glorieuse de la conversion.

Alors, lorsque les gerbes d'or et les grappes moelleuses apparaîtront, lorsque des cas authentiques de conversion surviendront – des cas qui parlent d'eux-mêmes et portent leurs propres lettres de créance avec eux à tous ceux qui sont capables de juger – alors, en vérité, nos cœurs seront remplis de louanges au Dieu de toute grâce, qui a magnifié le nom de son Fils Jésus-Christ dans le salut des âmes précieuses.

Combien cela vaut-il mieux que d'avoir nos pauvres cœurs gonflés d'orgueil et de suffisance en comptant nos cas de conversion. Combien il est plus agréable et plus sûr de se prosterner devant le trône que de voir nos noms proclamés jusqu'aux extrémités de la terre comme de grands prédicateurs et de merveilleux évangélistes. Aucune comparaison, selon le jugement d'une personne vraiment spirituelle.

La dignité, la réalité et le sérieux de l'œuvre seront réalisés ; le bonheur, la sécurité morale et l'utilité réelle de l'ouvrier seront favorisés ; et la gloire de Dieu sera assurée et maintenue.

Voyons comment tout cela est illustré dans 1 Thessaloniens 1. « Paul, et Silvain, et Timothée, à l'Eglise des Thessaloniens, qui est en Dieu le Père et en Jésus-Christ le Seigneur : que la grâce et la paix vous soient données ! Nous rendons continuellement grâces à Dieu pour vous tous, faisant mention de vous dans nos prières, nous rappelant sans cesse l'œuvre de votre foi, le travail de votre charité, et la fermeté de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ, devant Dieu notre Père. Nous savons, frères bien-aimés de Dieu, que vous avez été élus » (v. 1 à 4).

Comment le savait-il ? Par la preuve claire et incontestable que leur donne leur vie pratique, la seule façon de connaître l'élection de quelqu'un : « notre Évangile ne vous ayant pas été prêché en paroles seulement, mais avec puissance, avec l'Esprit Saint, et avec une pleine persuasion ; car vous n'ignorez pas que nous nous sommes montrés ainsi parmi vous, à cause de vous » (v. 5).

L'apôtre était, dans sa vie quotidienne, l'interprète fidèle de l'Évangile qu'il prêchait. Il vivait l'Évangile, il respirait l'Évangile. Il ne leur demandait rien, n'exigeait rien. Il ne leur était pas à charge. Il leur prêchait librement le précieux Évangile de Dieu ; et pour ce faire, il travaillait avec peine et labeur, nuit et jour.

Il était comme une nourrice aimante et tendre, allant et venant parmi eux. Il n'y avait pas chez lui de paroles ronflantes sur lui-même, ni sur sa fonction, ni sur son autorité, ni sur ses dons, ni sur sa prédication, ni sur ses actions merveilleuses en d'autres lieux. Il était l'ouvrier aimant, humble, sans prétention, sérieux et dévoué, dont le travail parlait de lui-même. Toute sa vie, son esprit, son style, son comportement et ses habitudes, étaient en harmonie parfaite avec sa prédication.

Combien il est nécessaire que tous les ouvriers méditent sur ces choses. Nous pouvons être sûrs que la superficialité de notre travail est en grande partie le fruit de la superficialité de l'ouvrier. Où est la puissance ? Où est la démonstration de l'Esprit ? Où est la « grande assurance » ? **N'y a-t-il pas un terrible manque de ces choses dans notre prédication ?**

Il peut y avoir une grande quantité de paroles fluides, beaucoup d'habileté verbale ; beaucoup de choses qui peuvent chatouiller l'oreille, agir sur l'imagination, éveiller un intérêt temporaire et servir la simple curiosité. Mais oh ! où est la sainte onction, le sérieux vivant, le sérieux profond ? Que vit le prédicateur dans sa vie quotidienne, et dans ses habitudes cachées aux yeux de tous ? Que le Seigneur ravive son œuvre dans le cœur de ses ouvriers, alors nous pourrions nous attendre à davantage de résultats dans l'œuvre.

Avons-nous l'intention d'enseigner que l'œuvre de conversion dépend de l'ouvrier ? Loin de nous cette idée monstrueuse. L'œuvre dépend entièrement et absolument de la puissance du Saint-Esprit, comme le prouve sans l'ombre d'un doute, le chapitre qui se trouve maintenant ouvert devant nous. Il doit toujours être vrai, dans chaque domaine et à chaque étape de l'œuvre, que « **ce n'est ni par la force ni par la puissance, mais par mon Esprit, dit le Seigneur** » (Zacharie 4 v. 6).

Mais quel genre d'instrument l'Esprit utilise-t-il habituellement ? N'est-ce pas là une question importante pour nous, ouvriers ? Quel genre de vases sont « **propres à l'usage du Maître** » (2 Timothée 2 v. 21) ? Des vases vides, des vases propres. Sommes-nous comme cela ? **Sommes-nous vidés de nous-mêmes** ? Sommes-nous guéris de nos déplorables occupations égoïstes et charnelles ? Sommes-nous « purs » ? Avons-nous les mains propres ?

Nos relations, nos voies, nos circonstances sont-elles pures ? Sinon, comment Christ peut-il nous utiliser dans son saint service ? Pussions-nous tous avoir la grâce de peser ces questions en sa présence. Puisse le Seigneur nous réveiller tous, et faire de nous des vases qu'il puisse utiliser pour sa gloire.

Nous allons maintenant passer à notre citation. Le passage tout entier est plein de force. Le caractère de l'ouvrier d'une part, et celui de l'ouvrage d'autre part, exigent notre plus sérieuse attention.

« **Et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole au milieu de beaucoup de tribulations, avec la joie du Saint-Esprit, en sorte que vous avez été des modèles pour tous les croyants de la Macédoine et de l'Achaïe.** »

Car la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais aussi en tout lieu, votre foi en Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire, car ils nous montrent eux-mêmes de quelle manière nous avons pu entrer chez vous » (1 Thessaloniens 1).

C'était une œuvre réelle. Elle avait ses propres lettres de noblesse. Elle n'avait rien de vague ou d'insatisfaisant, elle ne nécessitait aucune réserve pour former ou exprimer un jugement à son sujet. Elle était claire, distincte et sans équivoque. Elle portait l'empreinte de la main du Maître.

L'œuvre de conversion était accomplie et les fruits de la conversion suivirent avec une profusion délicieuse. Le témoignage se répandit de tous côtés, de sorte que l'ouvrier n'eut pas besoin de parler de son œuvre. Il n'eut pas besoin de compter et de publier le nombre des conversions à Thessalonique. Tout était divinement réel. C'était une œuvre complète de l'Esprit de Dieu sur laquelle il ne pouvait y avoir d'erreur possible et dont il était superflu de parler.

L'apôtre avait simplement prêché la Parole dans la puissance du Saint-Esprit, avec beaucoup d'assurance. Son témoignage n'était ni vague ni douteux. Aucun besoin de psychologie humaine, d'accompagnement technique profane. Il prêchait comme quelqu'un qui croyait pleinement et qui entraînait pleinement dans ce qu'il prêchait. Il ne s'agissait pas d'une simple énonciation fluide de certaines vérités connues et reconnues, ni d'une déclaration tranchée de certaines doctrines stériles. Non ; **c'était l'effusion vivante, par le Saint-Esprit, du glorieux Évangile de Dieu**, venant d'un cœur qui ressentait profondément chaque parole, et tombant dans des cœurs préparés par l'Esprit de Dieu à le recevoir.

Tel fut le travail à Thessalonique – un travail divin béni tout à fait réel – le fruit authentique de l'Esprit de Dieu. Il ne s'agissait pas d'une simple excitation religieuse, rien de sensationnel, aucune pression excessive, aucune tentative de « susciter un réveil » par des moyens humains. Tout était merveilleusement calme.

L'ouvrier, comme nous le dit Actes 17 : « arriva à Thessalonique, où se trouvait une synagogue des Juifs ; et, selon sa coutume, il entra chez eux, et pendant trois sabbats il discuta avec eux, d'après les Écritures », un raisonnement précieux et puissant.

Dieu veuille que nous en ayons davantage parmi nous : « **expliquant et affirmant que le Christ devait nécessairement souffrir et ressusciter des morts, et que ce Jésus que je vous annonce est le Christ** ».

Quelle simplicité ! Prêcher Jésus à partir des Écritures. Oui, c'est là que réside le grand secret de la prédication de Paul. Il prêchait une personne vivante, avec une puissance vivante, sur l'autorité d'une Parole vivante ; cette prédication était reçue avec une foi vivante, et produisait des fruits vivants dans la vie des convertis.

C'est la prédication que Dieu a ordonnée pour tous, et qu'il utilise. Ce n'est pas un sermon, ni un discours religieux, mais la prédication du Christ par le Saint-Esprit, parlant à travers des hommes qui sont eux-mêmes sous la puissance de ce qu'ils prêchent : « *Que Dieu nous accorde davantage de cela !* »

La nature de la conversion.

Les deux derniers versets de notre chapitre (1 Thessaloniens 1) demandent une attention toute particulière. Ils nous fournissent une déclaration remarquable sur la nature réelle de la conversion. Ils montrent très clairement la profondeur, la clarté, la plénitude et la réalité de l'œuvre de l'Esprit de Dieu dans ces convertis de Thessalonique.

Il n'y avait pas d'erreur possible. Elle portait ses propres lettres de créance. Ce n'était pas une œuvre fortuite. Elle n'exigeait aucun examen attentif avant de pouvoir être accréditée. C'était une œuvre de Dieu manifeste et indubitable, dont les fruits étaient évidents pour tous : « **Car on raconte, à notre sujet, quel accès nous avons eu auprès de vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu, en abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils, qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir** » (v. 9 et 10).

Nous avons donc ici une définition divine de la conversion, brève mais complète. **C'est un détournement de, et un retour vers.** Ils se détournèrent des idoles.

Il y a eu une rupture complète avec le passé une fois pour toutes, à leur ancienne vie et à leurs anciennes habitudes ; un abandon total de toutes

ces anciennes habitudes, qui régnaient sur leur cœur et commandaient leurs énergies.

Ces chers Thessaloniens furent amenés à juger, à la lumière de la vérité divine, toute leur vie mondaine ; et non seulement à la juger, mais à l'abandonner sans réserve. Ce n'était pas un travail à moitié fait. Il n'y avait rien de vague ou d'équivoque dans ce travail. C'était une époque marquante dans leur histoire, un grand tournant dans leur carrière morale et pratique. Ce n'était pas un simple changement d'opinion, ni l'acceptation d'un nouvel ensemble de principes, ni une certaine modification de leurs vues intellectuelles.

C'était bien plus que tout cela. C'était la découverte solennelle que toute leur vie passée n'avait été qu'un grand mensonge, un mensonge monstrueux et ténébreux. C'était la véritable conviction de leur cœur. La lumière divine avait pénétré dans leurs âmes, et, par la puissance de cette lumière, ils se jugeaient eux-mêmes et toute leur histoire antérieure. Ils abandonnaient complètement ce monde qui avait jusque-là gouverné les affections de leur cœur ; pas un seul lambeau de ce monde ne devait en être épargné. Ils ont profondément compris qu'il ne peut y avoir de « copinage » avec « l'Égypte ».

Et qu'est-ce qui produisit ce changement merveilleux ? Simplement la Parole de Dieu qui pénétra dans leurs âmes par la puissance du Saint-Esprit. Nous avons fait allusion au récit inspiré de la visite de l'apôtre à Thessalonique. On nous dit qu'il « **discuta avec eux d'après les Écritures** ». Il chercha à mettre leurs âmes en contact direct avec la Parole vivante et éternelle de Dieu.

Il ne fit aucun effort pour agir sur leurs sentiments, leur imagination ; ou pour les influencer par de la musique ou des attitudes profanes. Tout cela, le bienheureux ouvrier le jugea sans valeur. Il n'avait aucune confiance en elle. Sa confiance était dans la Parole et l'Esprit de Dieu. Il l'assura aux Thessaloniens de la manière la plus touchante, dans 1 Thessaloniens 2 v. 13 : « **C'est pourquoi, dit-il, nous rendons grâce à Dieu sans cesse de ce qu'en recevant la parole de Dieu que nous vous avons fait entendre, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu, qui agit aussi efficacement en vous qui croyez** ».

C'est là ce que nous pouvons appeler un point vital et capital. La Parole de Dieu est seule dans la main puissante du Saint-Esprit. Elle produisit ces grands résultats dans le cas des Thessaloniens ; qui remplirent le cœur de l'apôtre d'une action de grâces sincère envers Dieu. Il se réjouit de ce que les Thessaloniens ne soient pas liés à lui, mais au Dieu vivant lui-même, par le moyen de sa Parole.

C'est un lien impérissable. Il est aussi durable que la Parole qui le forme. **La parole de l'homme est aussi périssable que lui-même, mais la Parole du Seigneur dure pour toujours.** L'apôtre, en véritable ouvrier, comprenait et ressentait tout cela, d'où sa sainte jalousie, dans tout son ministère, de peur que les âmes auxquelles il prêchait ne s'appuient, d'une manière ou d'une autre, sur lui, au lieu de s'appuyer sur Christ, dont il était le messager et le ministre.

Écoutez ce qu'il dit aux Corinthiens : « Pour moi, frères, lorsque je suis allé chez vous, ce n'est pas avec une supériorité de langage ou de sagesse que je suis allé vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. J'étais auprès de vous dans la faiblesse, dans la crainte, et dans un grand tremblement. Ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'Esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1 Corinthiens 2 v. 1 à 5).

Nous avons ici le véritable ministère ; « le témoignage de Dieu » et « la démonstration de l'Esprit », la Parole et le Saint-Esprit. Rien d'autre n'a de valeur. Toute influence humaine, tout pouvoir humain et les résultats produits par la sagesse ou l'énergie humaine sont parfaitement sans valeur, ils sont même absolument néfastes.

L'ouvrier est enflé d'orgueil par les résultats apparents de son travail que l'on exalte. Les pauvres âmes qui sont influencées par cette fausse influence sont trompées et conduites dans une position et une profession de foi totalement fausses. En un mot, tout cela est désastreux à l'extrême.

Il n'en est pas de même lorsque la Parole de Dieu, dans sa puissante morale et l'énergie du Saint-Esprit, agissent sur le cœur et la conscience.

C'est alors que nous voyons des résultats divins, comme dans le cas des Thessaloniens.

Alors, il devient évident, sans l'ombre d'un doute, que l'ouvrier n'est pas Paul, ni Apollos, ni Céphas, mais Dieu lui-même. L'œuvre de Dieu se propage et demeure éternellement, à la gloire de son saint nom. L'apôtre n'avait pas besoin de rendre compte et de publier les résultats de son travail à Thessalonique : « *Il parlait de lui-même !* »

Cette œuvre était authentique. Elle portait, avec une netteté indubitable, l'empreinte de Dieu, et cela suffisait amplement à Paul ; et c'est amplement suffisant pour tout ouvrier sincère et désintéressé. Paul prêchait la Parole, et cette Parole était apportée aux cœurs des Thessaloniens **par l'énergie vivifiante du Saint-Esprit**. Il tomba dans une bonne terre, prit racine et donna du fruit en abondance.

Remarquons maintenant le fruit : « **Vous vous êtes détournés des idoles** ». Nous avons ici, en un mot, la vie entière de tout homme, femme ou enfant inconverti sur la face de la terre. Tout est enveloppé et nous est présenté en une seule expression : « **idoles** ». Il n'est en aucun cas nécessaire de se prosterner devant un cep ou une pierre pour être un idolâtre. Tout ce qui prend la place de Christ dans notre cœur est une idole.

Lorsque nous laissons notre cœur aimer, plus que de raison, quelque chose de ce monde, c'est de l'idolâtrie ; et celui qui s'y soumet ainsi est un idolâtre. Telle est la vérité claire et solennelle, si désagréable qu'elle puisse être pour le cœur humain orgueilleux : « **Petits enfants, gardez-vous des idoles** » (1 Jean 5 v. 21).

Prenez ce grand péché universel et criant qu'est la « convoitise ». Comment l'apôtre inspiré l'appelle-t-il ? Il l'appelle « idolâtrie ». Combien de cœurs sont commandés par l'argent. Combien d'adorateurs se prosternent devant l'idole de l'or. Qu'est-ce que la convoitise ? **Soit le désir d'obtenir davantage, soit l'amour de ce que nous avons.**

Nous avons les deux formes dans le Nouveau Testament. Le grec possède un mot pour représenter les deux. Mais qu'il s'agisse du désir de saisir ou celui d'accumuler, dans les deux cas, il s'agit d'idolâtrie.

Pourtant, ces deux choses peuvent être très différentes dans leur développement extérieur. Le premier, c'est-à-dire le désir d'obtenir davantage, peut souvent être associé à une disposition à dépenser. Le second, au contraire, est généralement lié à un esprit intense d'économie excessive.

Prenons par exemple un homme d'une grande capacité commerciale, un véritable génie commercial, entre les mains duquel tout semble prospérer. Il a un véritable enthousiasme pour les affaires, une soif insatiable de gagner de l'argent. Son seul objectif est d'obtenir davantage, d'ajouter mille à mille, de renforcer ses bases commerciales et d'élargir sa sphère. Il vit, prospère et se complaît dans l'atmosphère du commerce.

Il a commencé sa carrière avec quelques sous en poche et s'est élevé à la fière position d'un riche marchand. Il n'est pas avare. Il est aussi prêt à distribuer qu'à obtenir. Il vit somptueusement, reçoit avec une splendide hospitalité, donne généreusement à de nombreux services publics. Il est admiré et respecté par toutes les classes de la société.

Mais il aime à en avoir toujours plus. C'est un homme cupide, un idolâtre. Il est vrai qu'il méprise le pauvre avare qui passe ses nuits à s'occuper de ses sacs d'argent : « en communion étrange avec son or ». Il réjouit son cœur et régale ses yeux de la seule vue de la poussière fascinante, refusant à lui-même et à sa famille les nécessités courantes de la vie ; qui aime accumuler, non pour le dépenser, mais pour économiser.

Ces deux choses sont apparemment très différentes, mais elles se rejoignent sur un point : elles sont toutes deux cupides et toutes deux idolâtres. Les deux mots grecs auxquels nous avons fait allusion dans le texte sont : (pleonexia - le désir d'obtenir davantage) et (philarguria - l'amour de l'argent). Vous pouvez très bien avoir une situation humble, générer de petits revenus, mais être touché par la cupidité et ses convoitises. Écoutons ce que nous dit encore ce même apôtre :

« ... j'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais vivre dans l'humiliation, et je sais vivre dans l'abondance. En tout et partout j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la disette » (Philippiens 4 v. 11 et 12).

La cupidité apparaît aussi dans Colossiens 3 v. 5 : « **Faites donc mourir les membres qui sont sur la terre, l'impudicité, l'impureté, les passions, les mauvais désirs, et la cupidité, qui est une idolâtrie** ». La cupidité se trouve dans la terrible catégorie des péchés les plus vils qui souillent les pages de l'histoire humaine.

Cela peut paraître dur et sévère, mais c'est la vérité de Dieu, et nous devons nous incliner devant sa sainte autorité. Il est vrai que rien n'est apparemment plus difficile à faire comprendre à la conscience que le péché d'avarice ; ce péché même que le Saint-Esprit déclare être de l'idolâtrie. Des milliers de personnes pourraient le voir dans le cas du pauvre avare dégradé, mais elles seraient néanmoins choquées par son application à un prince marchand ou à un monsieur sans « histoire ».

C'est une chose de le voir chez les autres, et une tout autre chose de le juger chez nous-mêmes. Le fait est que seule la lumière de la Parole de Dieu, qui brille dans l'âme et pénètre dans chaque recoin de notre être moral, peut nous permettre de détecter le péché odieux de la convoitise.

La poursuite du gain, le désir d'avoir davantage, l'esprit de commerce exalté, la capacité de gagner de l'argent, le désir de réussir, tout cela est si hautement estimé parmi les hommes aujourd'hui, que très peu, comparativement, sont prêts à voir que c'est positivement « une abomination aux yeux de Dieu ».

Le cœur naturel est formé par les pensées des hommes. Il aime, adore et se prosterne devant les objets qu'il trouve dans ce monde ; et chaque cœur a sa propre idole. L'un adore l'or, l'autre le plaisir, l'autre le pouvoir ou la gloire, un autre encore les divertissements. Tout homme non converti est un idolâtre ; et même les hommes convertis ne sont pas à l'abri des influences idolâtres, comme le montre l'avertissement lancé par le vénérable apôtre : « **Petits enfants, gardez-vous des idoles** » (1 Jean 5 v. 21).

Lecteur, permettez-nous de vous poser une question claire et précise avant de poursuivre. Êtes-vous converti ? Confessez-vous que vous l'êtes ? Vous présentez-vous comme un chrétien ? Si oui, vous êtes-vous vraiment détourné de toutes vos anciennes idoles ? Avez-vous réellement rompu avec le monde et avec votre ancien « moi » ?

La Parole vivante de Dieu est-elle entrée dans votre cœur et vous a-t-elle amené à juger dans les détails, toute votre vie passée, qu'elle ait été une vie de gaieté et de folie irréfléchie, une vie d'argent, une vie de vices et de méchanceté abominables, ou une vie de simple routine religieuse, une religion sans Christ, sans foi et sans valeur ?

Dites, comment cela va-t-il ? Soyez tout à fait sérieux. Soyez assurés qu'il y a un besoin urgent de sérieux absolu dans cette affaire. Nous ne pouvons pas vous cacher le fait que nous sommes douloureusement conscients du triste manque de décision sérieuse parmi les croyants.

Beaucoup ne se sont pas, avec suffisamment de recherche ou de netteté, « **détournés des idoles** ». Les vieilles habitudes sont conservées, et même christianisées ; les convoitises et les objets d'autrefois dominent le cœur. Le tempérament, le style, l'esprit et le comportement ne témoignent pas d'une véritable conversion. Nous ressemblons malheureusement trop à notre ancien « moi » ; trop aux gens qui nous entourent sont restés ouvertement mondains.

Tout cela est vraiment terrible. Nous craignons que ce ne soit un triste obstacle au progrès de l'Évangile et au salut des âmes. Notre témoignage est sans force aux oreilles de ceux à qui nous parlons, parce que nous ne semblons pas vraiment croire nous-mêmes ce que nous disons. L'apôtre ne peut pas nous dire ce qu'il disait à ses chers convertis de Thessalonique : « **C'est de vous que retentit la parole du Seigneur... de sorte que nous n'avons pas besoin de rien dire** » (1 v. 8). Il y a un manque de profondeur, de force et de netteté dans notre conversion. Le changement n'est pas suffisamment apparent et profond.

S'approcher de Dieu.

Nous considérons ce que nous pouvons appeler le côté positif du grand sujet de la conversion. Nous avons vu qu'il s'agit de se détourner du présent monde mauvais : des idoles – un détournement de tous ces objets qui dominaient nos cœurs et attiraient nos affections – les vanités et les folies, les convoitises et les plaisirs qui constituaient toute notre existence sans Christ et de notre aveuglement.

C'est, comme nous le lisons dans Actes 26 v. 18, un détournement des ténèbres et de la puissance de Satan : « **afin que tu leur ouvres les yeux, pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu** » ; et, comme nous le lisons dans Galates 1 v. 3 et 4 : « **Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, afin de nous arracher du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père** ».

Mais la conversion est bien plus que tout cela. Ce serait, en un sens, une chose bien pauvre si elle consistait simplement à se détourner du péché, du monde et de Satan. C'est sans doute une grande grâce que d'être délivré, une fois pour toutes, de toute la misère et de la dégradation morale de notre vie passée ; de l'effroyable servitude du dieu et du prince de ce monde ; de toute la vacuité et de la vanité d'un monde qui repose dans les bras du malin ; et de l'amour et de la pratique du péché. Nous ne pouvons être trop reconnaissants pour tout ce qui est inclus dans cet aspect de la question.

Mais, répétons-le, il y a bien plus que cela ! Le cœur peut se sentir disposé à se demander : « *Qu'avons-nous obtenu en échange de tout ce que nous avons abandonné ? Le christianisme n'est-il qu'un système de négations ? Si nous avons rompu avec le monde et avec nous-mêmes, si nous avons renoncé à nos anciens plaisirs et divertissements, si, en bref, nous avons tourné le dos à ce qui constitue la vie dans ce monde, qu'avons-nous obtenu à la place ?* »

1 Thessaloniens 1 v. 9 fournit, en un mot, la réponse à toutes ces questions. Une réponse complète, claire, distincte : « **Vous vous êtes tournés vers Dieu...** ».

Réponse précieuse. Oui, indiciblement précieuse pour tous ceux qui en connaissent un peu le sens. Qu'ai-je obtenu à la place de mes anciennes « idoles » ? Dieu ! Au lieu des plaisirs vains et coupables de ce monde ? Dieu ! Au lieu de ses richesses, de ses honneurs et de ses distinctions ? Dieu ! Ô bienheureux, glorieux et parfait substitut !

Qu'a donc reçu et retrouvé le fils prodigue à la place des haillons du pays lointain ? Son père et la plus belle robe de la maison paternelle. Au lieu des cosses de porc ? Le veau gras fourni par le père. Au lieu de la servitude dégradante du pays lointain ? L'accueil du père, son cœur et sa table.

Lecteur, n'est-ce pas là un échange merveilleusement béni ? N'avons-nous pas, dans l'histoire familière, mais toujours charmante de l'enfant prodigue, un exemple des plus touchants et des plus impressionnants de la véritable conversion des deux côtés ? Ne pouvons-nous pas nous exclamer, en contemplant ce tableau inimitable : « *Quelle conversion ! Quel détour et quel retour. Qui peut le dire ?* »

Quelle langue humaine peut décrire justement les sentiments du voyageur lors de son retour, lorsqu'il est pressé contre le sein de son père et baigné dans la lumière et l'amour de la maison paternelle ? Les haillons, les cosses, les pourceaux, l'esclavage, le froid égoïsme, le dénuement, la famine, la misère, la dégradation morale, tout cela a disparu, et disparu pour toujours.

À la place, une joie ineffable d'un foyer lumineux et heureux ; et par-dessus tout, le sentiment exquis que toute cette joie festive qui l'entourait était réveillée par le fait même de son retour : **le père était vraiment heureux de le retrouver !**

Mais on nous dira peut-être que ce n'est là qu'une figure. Oui, mais une figure de quoi ? D'une précieuse réalité divine, une figure de ce qui se produit dans chaque cas de véritable conversion, si seulement on la considère d'un point de vue céleste. Ce n'est pas un simple abandon du monde, avec ses mille et une vanités et folies. C'est cela, sans aucun doute, mais c'est bien plus que cela.

C'est être amené à Dieu, amené à la maison, amené au sein du Père, ramené dans la famille. C'est devenir – non pas dans le langage d'une formule stérile, mais dans la puissance de l'Esprit et par l'action puissante de la Parole – enfant de Dieu, membre du Christ et héritier du royaume.

Voilà, et rien de moins, ce qu'est la conversion. Que le lecteur la discerne clairement et qu'il la comprenne parfaitement. Qu'il ne se contente de rien de moins que cette grande réalité ; ce passage des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan et du culte des idoles à Dieu. Le chrétien est, dans un sens, aussi réellement amené à Dieu que s'il était réellement au ciel. Cela peut sembler fort, mais c'est une vérité bénie.

Écoutez ce que dit l'apôtre Pierre à ce sujet : « **Christ aussi a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous amener ...** » Où cela ? Au ciel lorsque nous mourrons ?

Non, mais « afin de nous amener à Dieu », maintenant, tout de suite. De même, dans Romains 5, nous lisons : « Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. Et non seulement cela, mais encore nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par qui maintenant nous avons obtenu la réconciliation » (Romains 5 v. 10 et 11).

C'est là un principe immense. C'est difficile pour le langage humain d'exposer tout ce que cela implique d'être « converti » ou « amené à Dieu ». Notre adorable Seigneur Jésus-Christ amène tous ceux qui croient en son nom dans la présence de Dieu, dans toute sa parfaite acceptabilité.

Ils viennent avec tout le crédit, la vertu et la valeur du sang de Jésus, et avec tout le parfum de son nom très excellent. Il nous place dans la même position que lui-même. Il nous relie à lui-même et partage avec nous tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, sauf sa divinité, qui est incommunicable. Nous sommes parfaitement identifiés à lui : « Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi » (Luc 15 v. 31).

« Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, car je vis, et vous vivrez aussi » (Jean 14 v. 19). Et encore : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne s'alarme point » (Jean 14 v. 27).

« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite » (Jean 15 v. 11) : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jean 15 v. 15).

De même, dans cette merveilleuse prière de Jean 17, nous lisons : « Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données ; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé. C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi ; et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; et je suis glorifié en eux » (v. 8 à 10).

« Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean 17 v. 14).

« Comme tu m'as envoyé dans le monde, ainsi je les ai aussi envoyés dans le monde » (Jean 17 v. 18).

« Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.

Père juste, le monde ne t'a point connu ; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux » (Jean 17 v. 22 à 26).

Il est absolument impossible de concevoir quelque chose de plus élevé ou de plus béni que cela. Être si complètement identifié au Fils de Dieu, être si complètement un avec lui, au point de partager le même amour dont il est aimé par le Père, de partager sa paix, sa joie, sa gloire. Tout cela implique la plus haute mesure et le plus haut caractère de bénédiction dont une créature puisse être gratifiée.

Être sauvé des horreurs éternelles du gouffre de l'enfer, être pardonné, lavé et justifié, être réintégré dans tout ce qu'Adam a perdu, être admis au ciel, serait une miséricorde, est une bonté et une bienveillance merveilleuses.

De plus, être amené à Dieu dans tout l'amour et la faveur de son propre Fils bien-aimé, être intimement associé à lui dans toute sa position devant Dieu, dans son acceptabilité présentement, dans sa gloire future ; voilà, en vérité, quelque chose que seul le cœur de Dieu peut imaginer et que seule sa puissance immense puisse accomplir.

Eh bien, tout cela est contenu dans la conversion dont nous parlons. Telle est la magnifique grâce de Dieu, tel est l'amour avec lequel il nous a aimés. Même lorsque nous étions morts par nos offenses et nos péchés, ennemis en nous-même par nos mauvaises œuvres, esclaves de diverses convoitises et plaisirs, adorateurs d'idoles, aveugles, esclaves du péché et de Satan, enfants de colère et allant droit à l'enfer.

Le meilleur de tout cela, c'est que cela glorifie à la fois le nom et satisfait le cœur de Dieu de nous introduire dans ce lieu de béatitude, d'amour et de gloire inconcevables. Cela ne satisferait pas l'amour de son cœur de nous donner une place inférieure à celle de son propre Fils. L'apôtre inspiré a pu s'exclamer, en vue de toute cette grâce prodigieuse :

« **Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ ! En lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui, nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, la louange de la gloire de sa grâce qu'il nous a accordée en son bien-aimé. En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce** » (Éphésiens 1 v. 3 à 7).

Quelle profondeur d'amour, quelle plénitude de bénédictions avons-nous ici-bas. Le but de Dieu est de se glorifier lui-même, à travers les siècles innombrables de l'éternité, dans ses relations avec nous. Il manifestera, à la vue de toutes les intelligences créées, les richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous, par Jésus-Christ.

Notre pardon, notre justification, notre sanctification, notre délivrance parfaite, notre acceptation – toutes les merveilleuses bénédictions qui nous sont accordées en Christ – sont destinées à la manifestation de la gloire divine dans le vaste univers pour toujours.

Cela ne répondrait pas aux exigences de la gloire de Dieu, ni aux affections de son cœur, de nous placer dans une autre position que celle de son propre Fils bien-aimé et unique.

Tout cela est merveilleux. Cela semble trop beau pour être vrai. Mais c'est digne de Dieu, et c'est son bon plaisir d'agir ainsi envers nous. Cela nous suffit.

Cela peut nous sembler trop beau pour que nous l'obtenions, mais ce n'est pas trop beau pour que Dieu nous le donne largement. Il agit envers nous selon l'amour de son cœur et sur la base de la dignité de Christ.

Le fils prodigue pourrait demander à être traité comme l'un des serviteurs de son père, mais cela ne pourrait pas être. Ce ne serait pas selon le cœur du Père de l'avoir dans la maison comme serviteur. Il faut que ce soit comme un fils ou pas du tout.

S'il s'agissait d'une question de mérite, nous ne méritons pas plus la place de serviteur que celle de fils. Mais, béni soit Dieu, son accueil n'est pas du tout lié à nos mérites, mais plutôt à l'amour infini de son cœur et à la gloire de son saint nom.

Voilà donc ce qu'est la conversion. Ainsi, nous sommes amenés à Dieu comme des gens de sa propre famille, rien de moins. Nous ne sommes pas simplement détournés de nos idoles, quelles qu'elles soient, mais nous sommes réellement amenés dans la présence même de Dieu.

Nous trouvons notre délice en lui, nous réjouissant en lui pour marcher avec lui ; pour trouver toutes nos sources en lui ; pour puiser abondamment dans toutes ses ressources inépuisables ; pour trouver en lui une réponse parfaite à tous nos besoins, afin que nos âmes soient satisfaites, et cela, pour toujours.

Voulons-nous retourner aux idoles ? Jamais ! Avons-nous le moindre désir de retrouver notre ancienne vie ? Pas si nos cœurs prennent conscience de notre place et de notre part en Christ. L'enfant prodigue avait-il le moindre désir de retrouver les cosses et les pourceaux lorsqu'il était enveloppé de sa belle tunique, dans le sein de son père ; vêtu dans la maison de son père et assis à sa table ?

Nous ne le croyons pas et ne pouvons pas le croire. Nous ne pouvons pas imaginer qu'il ait poussé un seul soupir de regrets – comme les hébreux qui regrettaient certaines choses de l'Égypte – après le pays lointain, lorsqu'il s'est retrouvé dans le cercle sacré de cette demeure lumineuse et bienheureuse de l'amour.

Nous parlons selon la norme divine. Hélas ! beaucoup prétendent être convertis et semblent persévérer pendant un certain temps ; mais très vite, ils commencent à se refroidir, à se lasser et à devenir insatisfaits.

L'œuvre dans leur cœur n'était pas réelle, elle manquait de profondeur. Ils n'étaient pas réellement amenés à Dieu.

Ils ont peut-être abandonné les idoles pendant un certain temps, mais **Dieu lui-même n'a jamais été vraiment recherché avec vérité**. Ils n'ont jamais trouvé en lui une part satisfaisante pour leur cœur ; ils n'ont jamais connu la véritable signification de la communion avec Christ ; ils n'ont jamais goûté la satisfaction du cœur, le repos du cœur en Christ.

C'est pourquoi, au fil du temps, leur pauvre cœur a commencé à désirer à nouveau le monde et ses plaisirs, et ils y sont retournés ; ils se sont plongés à nouveau dans ses folies et ses vanités avec plus d'avidité que jamais. Ou alors, certains ont continué à fréquenter l'Église, mais avec un cœur partagé, désireux d'y faire entrer l'esprit du monde pour jouir : à la fois du monde, et à la fois des bienfaits de Dieu.

De tels cas sont très tristes, très décevants. Ils jettent un grand blâme sur l'Église, et sont souvent utilisés par l'ennemi comme pierre d'achoppement pour celles et ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur.

L'âme qui est vraiment convertie est celle qui n'a pas seulement été détournée de ce présent monde mauvais, de toutes ses promesses et de toutes ses prétentions ; mais qui a été conduite par le précieux ministère du Saint-Esprit, à trouver dans le Dieu vivant et dans son Fils Jésus-Christ, tout ce qu'elle peut désirer pour le temps et l'éternité.

Une telle personne en a fini avec le monde de manière divine. **Elle a rompu en tout point avec lui pour toujours**. Ses yeux se sont ouverts pour discerner toute l'affaire. Elle l'a jugée à la lumière de la présence de Dieu. Cette personne l'a mesurée à l'aune de la personne de Christ, qui fut cloué sur l'arbre maudit afin de le délivrer.

Trouver toutes les ressources en Dieu.

Plus nous nous attardons sur 1 Thessaloniens 1 v. 9, plus nous sommes frappés par sa profondeur, par sa plénitude et sa puissance merveilleuses. C'est comme creuser un puits dans une mine inépuisable. Nous nous sommes un peu attardés sur cette phrase très fructueuse et suggestive : « ... **en abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai...** ».

Que de choses y sont contenues. En comprenons-nous vraiment la force et la plénitude ? C'est une chose merveilleuse pour l'âme d'être amenée à Dieu, de le connaître maintenant comme notre ressource dans toute notre faiblesse et notre besoin. Il est la seule source de toutes nos joies, notre force et notre bouclier, notre guide et notre conseiller, notre tout en tout, nous sommes devenus entièrement dépendants de lui.

Lecteur, sais-tu quelle est la profonde bénédiction que tout cela apporte à ton âme ? Si tu es un enfant de Dieu, une âme vraiment convertie, tu as le privilège de le savoir et tu ne devrais pas te contenter de cela. Si nous sommes « tournés vers Dieu », nous trouvons en lui tout ce dont nous pouvons avoir besoin pour ce temps et l'éternité ?

Rien ne peut jamais satisfaire l'âme humaine, si ce n'est Dieu lui-même. Le monde ne peut pas satisfaire les désirs du cœur. Si nous avons les richesses de l'univers, notre cœur en voudrait toujours davantage ; il y aurait toujours un vide douloureux dans notre cœur, que rien sous le soleil ne pourrait combler.

Regardez l'histoire de Salomon. Écoutez-le raconter sa propre expérience : « Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi d'Israël à Jérusalem. J'ai appliqué mon cœur à rechercher et à sonder par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux : c'est là une occupation pénible, à laquelle Dieu soumet les fils de l'homme. J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent. Ce qui est courbé ne peut se redresser, et ce qui manque ne peut être compté. J'ai dit en mon cœur : Voici, j'ai grandi et surpassé en sagesse tous ceux qui ont dominé avant moi sur Jérusalem, et mon cœur a vu beaucoup de sagesse et de science.

J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître la sottise et la folie ; j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent. Car avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente sa science augmente sa douleur » (Ecclésiaste 1 v. 12 à 18).

« J'ai dit en mon cœur : Allons ! je t'éprouverai par la joie, et tu goûteras le bonheur. Et voici, c'est encore là une vanité. J'ai dit du rire : Insensé ! et de la joie : À quoi sert-elle ? Je résolus en mon cœur de livrer ma chair au vin, tandis que mon cœur me conduirait avec sagesse, et de m'attacher à la folie jusqu'à ce que je visse ce qu'il est bon pour les fils de l'homme de faire sous les cieux pendant le nombre des jours de leur vie.

J'exécutai de grands ouvrages : je me bâtis des maisons ; je me plantai des vignes ; je me fis des jardins et des vergers, et j'y plantai des arbres à fruit de toute espèce ; je me créai des étangs, pour arroser la forêt où croissaient les arbres.

J'achetai des serviteurs et des servantes, et j'eus leurs enfants nés dans la maison ; je possédai des troupeaux de bœufs et de brebis, plus que tous ceux qui étaient avant moi dans Jérusalem. Je m'amassai de l'argent et de l'or, et les richesses des rois et des provinces. Je me procurai des chanteurs et des chanteuses, et les délices des fils de l'homme, des femmes en grand nombre. Je devins grand, plus grand que tous ceux qui étaient avant moi dans Jérusalem.

Et même ma sagesse demeura avec moi. Tout ce que mes yeux avaient désiré, je ne les en ai point privés ; je n'ai refusé à mon cœur aucune joie ; car mon cœur prenait plaisir à tout mon travail, et c'est la part qui m'en est revenue. Puis, j'ai considéré tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et la peine que j'avais prise à les exécuter ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait sous le soleil » (Ecclésiaste 2 v. 1 à 11).

Tel est le commentaire cinglant sur toutes les ressources de la terre, tel qu'il est donné par la plume de quelqu'un qui possédait tout ce que la terre pouvait donner, de quelqu'un à qui il était permis de vider jusqu'à la lie chaque coupe de plaisir humain et terrestre. Et qu'était-ce que tout cela ? « *Vanité et vexation de l'esprit !* »

« Toutes choses sont pleines de travail, l'homme ne peut l'exprimer ; l'œil n'est pas rassasié de voir, ni l'oreille comblée d'entendre » (v. 8). Le pauvre cœur humain ne peut jamais être satisfait des ressources de la terre. Les eaux qui prennent leur source en l'homme ne peuvent jamais éteindre la soif de l'âme immortelle. Les choses matérielles ne peuvent pas nous rendre vraiment heureux, même si elles étaient permanentes. « **Tout est vanité et vexation de l'esprit** ».

La vérité de cette parole doit être prouvée par chaque cœur humain. Tôt ou tard, tous devront la découvrir. Les hommes peuvent faire la sourde oreille à cette parole, refuser d'écouter la voix d'avertissement de l'Esprit de Dieu ; s'imaginer en vain que ce pauvre monde peut leur procurer un

confort et un bonheur substantiels ; ils peuvent s'emparer avec empressement de ses richesses, de ses honneurs, de ses distinctions, de ses plaisirs, de son confort matériel ; mais ils découvriront leur profonde erreur.

« Oh, qu'il est terrible de s'en rendre compte trop tard ! »

Qu'il est terrible d'ouvrir les yeux en enfer, comme l'homme riche de la parabole. Quel langage humain peut décrire les horreurs d'une âme exclue à jamais de la présence de Dieu. Elle est consignée dans les ténèbres extérieures et dans le lieu des pleurs, des gémissements et des grincements de dents ? C'est bouleversant d'y penser.

Que sera-ce de le réaliser ? Que sera-ce que de se retrouver dans les flammes de l'enfer, de l'autre côté de ce gouffre infranchissable, où un seul rayon d'espoir ne pourra jamais percer les ténèbres profondes de l'éternité ?

« Oh ! si les hommes pouvaient penser à tout cela à temps. S'ils pouvaient réfléchir à cela afin de fuir la colère à venir et saisir la bienheureuse espérance qui leur est proposée dans l'Évangile, pour se tourner vers Dieu ! »

Mais hélas ! le dieu de ce monde aveugle leurs esprits : **« pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé l'intelligence, afin qu'ils ne vissent pas briller la splendeur de l'Évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu »** (2 Corinthiens 4 v. 4). Il les accapare par les choses présentes : les affaires, l'argent, les plaisirs, les soucis, les convoitises, tout et n'importe quoi, sauf une seule chose, en comparaison de laquelle toutes les choses terrestres ne sont que la poussière de la balance.

Mais nous nous sommes éloignés de notre thème particulier, auquel nous devons revenir.

Nous tenons particulièrement à souligner au lecteur chrétien l'importance capitale de chercher à trouver toutes ses ressources dans le Dieu vivant. Nous nous sommes écartés de ce point pour un instant, afin de lancer un avertissement à l'oreille de tout inconverti et insouciant, qui s'emparerait de ce document.

Nous prions instamment ce dernier de se tourner vers Dieu, et nous prions le chrétien de chercher à mieux connaître celui vers lequel, par grâce, il s'est tourné. Nous avons ces deux objectifs devant nous en écrivant ces lignes sur le grand sujet de la « conversion ». Nous pouvons vraiment dire que nous désirons voir des âmes précieuses se convertir à Dieu, et que nous désirons voir des âmes converties, être bien plus heureuses en Dieu.

Nous sommes de plus en plus convaincus de l'importance pratique que revêt pour les chrétiens, la preuve dans leur vie quotidienne, qu'ils ont trouvé en Dieu le repos complet de leur cœur. Cela a un poids immense auprès des gens du monde.

C'est un grand point gagné lorsque nous sommes capables, par la grâce, de dire au monde que nous sommes indépendants de lui ; et que la seule façon d'y parvenir est de vivre dans le sentiment permanent de ce que nous avons en Dieu.

Cela donnerait une élévation morale à toute notre vie et à notre caractère. Cela nous délivrerait complètement de cette forte tendance à nous appuyer sur des appuis humains.

Combien nous sommes enclins à rechercher, en toute occasion, la sympathie, le secours et les conseils de nos semblables ; au lieu de nous tourner directement et exclusivement vers Dieu. C'est une grave erreur. C'est en principe abandonner la fontaine d'eau vive et se creuser des citernes crevassées qui ne peuvent retenir l'eau.

« ... mon peuple a commis un double péché : Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau » (Jérémie 2 v. 13).

À quoi pouvons-nous nous attendre ? Quel en sera le résultat ? La stérilité et la désolation. Notre Dieu, dans sa fidélité envers nous, fera en sorte que notre prochain nous trahisse, afin que nous apprenions la folie de nous appuyer sur le bras de la « chair ».

Écoutez ce que dit le prophète sur cette grande question pratique : « Ainsi parle l'Eternel : Maudit soit l'homme qui se confie dans l'homme, qui prend la chair pour son appui, et qui détourne son cœur de l'Eternel ! Il est comme un misérable dans le désert, et il ne voit point arriver le

bonheur ; Il habite les lieux brûlés du désert, une terre salée et sans habitants » (Jérémie 17 v. 5 et 6).

Mais remarquez le contraste. « Béni soit l'homme qui se confie dans l'Eternel, et dont l'Eternel est l'espérance ! Il est comme un arbre planté près des eaux, et qui étend ses racines vers le courant ; il n'aperçoit point la chaleur quand elle vient, et son feuillage reste vert ; dans l'année de la sécheresse, il n'a point de crainte, et il ne cesse de porter du fruit » (Jérémie 17 v. 7 et 8).

Oh ! lecteur, c'est une grande réalité que de s'appuyer sur le bras du Dieu vivant, de trouver en lui notre soulagement et notre ressource à tout moment, en tout lieu et en toutes circonstances. **Il ne déçoit jamais un cœur qui se confie en lui.** Il ne nous décevra jamais. Il peut juger bon de nous faire attendre une réponse à notre prière, mais le temps que nous passons à attendre ne sera pas perdu.

Lorsque la réponse arrive, nos cœurs sont remplis de louanges, et nous pouvons dire : « Oh ! combien est grande ta bonté, que tu tiens en réserve pour ceux qui te craignent, que tu témoignes à ceux qui cherchent en toi leur refuge, à la vue des fils de l'homme ! » (Psaume 31 v. 19).

C'est une grande chose de pouvoir faire confiance à Dieu devant les hommes, de confesser qu'il est capable de répondre à toutes nos requêtes. Mais cela doit être une réalité, et non une simple profession de foi sans fruits. Il ne sert à rien de parler de s'appuyer sur Dieu, alors que, d'une manière ou d'une autre, nous comptons sur nous-même ou sur les hommes pour nous aider. C'est une triste illusion.

Mais, hélas ! combien de fois, nous tombons sous le pouvoir de l'émancipation. Nous adoptons le langage de la dépendance envers Dieu, mais en réalité, nous comptons plutôt sur l'homme et lui faisons connaître nos besoins. Nous nous trompons nous-mêmes et déshonorons Dieu, et le résultat final est la déception et la confusion.

Lecteur, examinons attentivement et honnêtement cette question. Veillons à bien comprendre le sens de ces précieuses paroles : « **Tourné vers Dieu** ». Elles contiennent l'essence même du vrai bonheur et de la vraie sainteté.

Quand le cœur est vraiment tourné vers Dieu, il a trouvé le vrai, le divin secret de la paix, du repos et de la pleine satisfaction ; il trouve tout en Dieu et n'a aucune raison de se tourner vers la créature. Suis-je dans une incertitude quelconque ? Je peux me tourner vers Dieu pour qu'il me guide.

Il a promis de me guider, quelle direction parfaite il nous donne. L'homme peut-il faire mieux pour moi ? Certainement pas. Dieu voit la fin dès le début. Il connaît toutes les orientations, tous les biens, toutes les racines et tous les problèmes de mon cas. Il est un guide infallible. Sa sagesse est infallible et, de plus, il m'aime parfaitement. Où pourrais-je trouver un meilleur guide ?

Suis-je dans le besoin ? Je peux joyeusement m'adresser à Dieu à ce sujet. Il est le possesseur du ciel et de la terre, ne l'oublions pas. Les trésors de l'univers sont à sa disposition. Il peut m'aider s'il juge que cela est bon pour moi ; sinon, la pression négative qu'il exercera sur mon cœur sera bien meilleure pour moi que le soulagement : « ... mon Dieu pourvoira à tous vos besoins selon sa richesse, avec gloire, en Jésus-Christ » (Philippiens 4 v. 19).

N'est-ce pas suffisant ? Pourquoi se détourner d'un tel Dieu et de s'adresser à un être humain pour répondre à nos besoins ? En réalité, c'est abandonner le fondement de la foi, la vie d'une simple dépendance envers Dieu. C'est en fait déshonorer notre Père.

Si je demande de l'aide à mon prochain, cela revient à dire que Dieu m'a abandonné ou qu'il n'est pas vraiment le Créateur de toute chose. C'est en réalité trahir mon Père aimant qui m'a accueilli, corps, âme et esprit, pour subvenir à mes besoins pour ce temps et pour l'éternité. Il s'est engagé à pourvoir à tous mes besoins, si nombreux, si grands, si variés soient-ils : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ? » (Romains 8 v. 32).

Mais nous entendons parfois des gens dire que le Seigneur leur a demandés, ou leur a mis dans le cœur, de s'adresser à une ressource humaine. Cela est possible si la personne en question est un ami de Dieu ; mais dans la majorité des cas, c'est une démarche très discutable.

Il est peu probable que notre Dieu nous conduise un jour à abandonner la source d'eau vive pour nous réfugier dans une citerne crevassée. Sa Parole dit : « **Invoque-moi au jour de la détresse ; je te délivrerai, et tu me glorifieras** » (Psaume 50 v. 15).

Certes, Dieu utilise la créature pour répondre à nos besoins, mais c'est une tout autre affaire. L'apôtre béni pouvait dire : « **Dieu qui console ceux qui sont abattus nous a consolés par la venue de Tite** » (2 Corinthiens 7 v. 6). Paul cherchait du réconfort auprès de Dieu, et Dieu a envoyé Tite pour le réconforter. Si Paul avait cherché du réconfort auprès de Tite, il aurait été déçu.

Il en est ainsi dans tous les cas. **Notre référence immédiate et exclusive doit être Dieu dans tous nos besoins.** « **Nous nous sommes détournés des idoles vers Dieu** », et c'est pourquoi, dans chaque situation difficile, il est notre ressource sûre. Nous pouvons tous nous tourner vers lui pour obtenir des conseils, du secours et la délivrance, de la sympathie, : « **Oui, mon âme, confie-toi en Dieu ! Car de lui vient mon espérance. Oui, c'est lui qui est mon rocher et mon salut ; ma haute retraite : je ne chancelerai pas** » (Psaume 62 v. 5 et 6).

Cette habitude bénie de ne regarder qu'à Dieu nous amènera-t-elle à sous-estimer les canaux par lesquels sa précieuse grâce coule vers nous ? C'est tout le contraire. Comment pourrais-je sous-estimer celui qui vient à moi directement de Dieu, comme son instrument manifeste, pour répondre à mes besoins ? Impossible.

Mais je l'apprécie comme un canal, au lieu de m'adresser à lui comme une source. Cela fait toute la différence. Nous ne devons jamais oublier que la véritable conversion signifie que nous sommes amenés à Dieu ; et très certainement, si nous sommes amenés à Dieu, c'est pour que nous trouvions en lui un objet parfait pour notre cœur, une ressource parfaite pour toutes nos exigences, du début à la fin.

Une âme vraiment convertie est celle qui s'est détournée de toute confiance dans la créature, des espoirs humains et des attentes terrestres, pour trouver tout ce qu'elle veut dans le Dieu vivant et vrai, et cela, pour toujours.

Servir le Dieu vivant et vrai.

Nous sommes maintenant appelés à considérer un point profondément pratique de notre sujet. Il est contenu dans la phrase : « **Servir le Dieu vivant et vrai** ».

Cette phrase est d'un grand intérêt pour toute âme véritablement convertie, pour tout véritable chrétien. **Nous sommes appelés à « servir »**. Toute notre vie, depuis le moment de notre conversion jusqu'à la fin de notre carrière terrestre, doit être caractérisée par un esprit de renoncement, de service véritable, sérieux et intelligent.

C'est notre grand privilège, pour ne pas dire notre devoir sacré. Peu importe notre sphère d'action, notre ligne de vie ou notre vocation ; une fois convertis, nous n'avons qu'une chose à faire : **servir Dieu**. S'il y a quelque chose dans notre vocation qui soit contraire à la volonté révélée de Dieu, contraire à l'enseignement direct de sa Parole, alors nous devons l'abandonner immédiatement, quel qu'en soit le prix. La toute première étape d'un serviteur obéissant est de sortir d'une fausse position.

Supposons par exemple que le propriétaire d'un débit de boissons se convertisse à Dieu. Que doit-il faire ? Peut-il continuer à exercer une telle activité ? Peut-il demeurer fidèle à un tel appel auprès de Dieu ? Peut-il continuer à vendre ce qui entraîne la ruine, la misère, la dégradation, la mort et la perdition pour des milliers et des centaines de milliers de personnes ? Peut-il servir le Dieu vivant et vrai dans le bar d'un débit de boissons ?

Nous ne pouvons pas le croire. Cela peut paraître dur, sévère et borné. Nous n'y pouvons rien. Nous devons écrire ce que nous croyons être la vérité. Nous sommes persuadés que le premier acte d'un tenancier de café converti, devrait être de fermer son magasin et de tourner le dos, avec une décision sévère, à un métier aussi athée et horrible. Parler de servir Dieu dans une telle occupation est, à notre avis, une misérable illusion.

On peut sans doute dire la même chose de beaucoup d'autres vocations, et le lecteur peut être disposé à se demander : « *Que doit faire un chrétien ? Comment peut-il s'en sortir ?* »

Notre réponse est simple : **nous sommes appelés à servir Dieu, et tout doit être jugé selon ce critère.** Le chrétien doit se poser cette question : « *Puis-je remplir les devoirs de cette situation pour la gloire de Dieu ?* »

Si ce n'est pas le cas, il doit l'abandonner. Si nous ne pouvons pas associer le nom de Dieu à notre vocation dans la vie, alors, assurément, si nous voulons marcher avec Dieu, si nous cherchons à le servir, si notre seul désir est d'être trouvés agréables à ses yeux, alors nous devons abandonner cette vocation et nous tourner vers Christ, pour qu'il nous ouvre un chemin sur lequel nous puissions marcher pour sa louange.

C'est ce qu'il fera, béni soit son nom. Il ne déçoit jamais une âme confiante. Tout ce que nous avons à faire, c'est de nous attacher à lui avec détermination, et il nous ouvrira la voie. Cela peut paraître difficile au début. Le chemin peut paraître étroit, rocailleux, solitaire ; mais notre simple devoir est de rester entièrement pour Dieu, et de ne pas rester une heure en rapport avec quoi que ce soit qui soit contraire à sa volonté révélée.

Une conscience tendre, un œil simple, un cœur dévoué, régleront bien des questions, résoudreont bien des difficultés, supprimeront bien des barrières. En fait, les instincts mêmes de la nature divine, s'ils sont seulement autorisés à agir, guideront bien des incertitudes : « **L'œil est la lampe du corps. Si ton œil est en bon état, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres** » (Matthieu 6 v. 22).

Lorsque le but de notre cœur est de rester fidèle au Christ, fidèle à son nom et à sa cause, fidèle à sa Parole et au service de Dieu ; alors le Saint-Esprit ouvre les précieux trésors de la révélation divine à sa vie. Il déverse alors un flot de lumière vivante sur notre compréhension spirituelle, de sorte que nous voyons le chemin du service aussi clair qu'un rayon de soleil devant nous, et nous n'avons plus qu'à le parcourir d'un pas ferme.

Mais nous ne devons jamais perdre de vue, un seul instant, le grand fait que nous sommes convertis au service de Dieu. Le résultat de notre vie doit toujours prendre la forme du service du Dieu vivant et vrai. À l'époque où nous n'étions pas convertis, nous adorions des idoles et nous nous livrions à diverses convoitises et plaisirs ; maintenant, au contraire, nous

adorons Dieu dans l'Esprit et nous sommes appelés à le servir de toute notre force.

Nous nous sommes tournés vers Dieu pour trouver en lui notre repos et notre parfaite satisfaction. Il n'y a rien dans toute la gamme des besoins d'une créature, pour le temps et l'éternité, que nous ne puissions trouver en notre Dieu et Père, il est très généreux.

Il a accumulé en Christ, le Fils de son amour, tout ce qui peut satisfaire les désirs de la vie nouvelle en nous. C'est notre privilège d'avoir Christ demeurant dans nos cœurs par la foi, et d'être tellement enracinés et fondés dans l'amour, que nous sommes capables de comprendre avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, afin que nous soyons remplis de toute la plénitude de Dieu.

Ainsi remplis, satisfaits et fortifiés, nous sommes appelés à nous consacrer, esprit, âme et corps, au service du Christ, nous sommes morts à nous-même. Nous sommes devenus persévérants par sa grâce, inébranlables, sanctifiés, travaillant toujours de plus en plus à l'œuvre du Seigneur.

Nous ne devrions rien avoir d'autre à faire dans ce monde. Tout ce qui ne peut être fait au service du Christ ne doit pas être fait du tout. Cela simplifie étonnamment la question. C'est notre doux privilège de tout faire au nom du Seigneur Jésus et pour la gloire de Dieu. Nous entendons parfois des gens parler d'un « appel profane », par opposition à ce qui est « sacré ». Nous nous interrogeons sur la justesse d'une telle distinction. Paul a construit des tentes et implanté des églises, mais dans les deux cas, il n'a servi que le Seigneur Christ.

Tout ce que fait un chrétien doit être sacré, car c'est un service rendu à Dieu. Si nous nous en souvenons, nous pourrions relier les plus simples devoirs de la vie quotidienne au Seigneur lui-même, et l'y associer de manière à donner une dignité et un intérêt sacrés à tout ce que nous avons à faire, du matin au soir.

Ainsi, au lieu de considérer les devoirs de notre vocation comme un obstacle à notre communion avec Dieu, nous devrions en faire une occasion d'attendre de lui la sagesse et la grâce pour les accomplir

correctement, afin que son saint nom soit glorifié dans les plus petits détails de la vie pratique.

« Celui qui est fidèle dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes » (Luc 16 v. 10).

Le fait est que le service de Dieu est une chose beaucoup plus simple que certains d'entre nous ne l'imaginent. Il ne consiste pas à faire des choses merveilleuses en dehors des limites de notre sphère d'action désignée par Dieu.

Prenons le cas d'une servante domestique. Comment peut-elle servir le Dieu vivant et vrai ? Elle ne peut pas aller de maison en maison pour rendre visite et parler. Son domaine d'action se situe dans l'ombre et dans la maison de son maître. Si elle devait courir de maison en maison, elle négligerait en fait son travail propre, sa tâche désignée par Dieu.

Écoutez ces paroles saines et saintes : « Exhorte les serviteurs à être soumis à leurs maîtres, à leur plaire en toutes choses, à n'être point contredisants, ne rien dérober, mais à montrer toujours une parfaite fidélité, afin de faire honorer en tout la doctrine de Dieu notre Sauveur » (Tite 2 v. 9 et 10).

Nous voyons ici que le serviteur, par l'obéissance, l'humilité et l'honnêteté, peut orner la doctrine de Dieu aussi efficacement, selon sa mesure, qu'un évangéliste parcourant le monde dans l'accomplissement de sa haute et sainte mission.

Nous lisons encore : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme à Christ, non pas seulement sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais comme des serviteurs de Christ, qui font de bon cœur la volonté de Dieu. Servez-les avec empressement, comme servant le Seigneur et non des hommes, sachant que chacun, soit esclave, soit libre, recevra du Seigneur selon ce qu'il aura fait de bien » (Éphésiens 6 v. 5 à 8).

Que tout cela est beau. Quel beau champ de service nous est ouvert ici. Que cette « crainte et ce tremblement » sont beaux. Où les voyons-nous aujourd'hui ? Où se trouve la sainte soumission à l'autorité, chez les

croyants aujourd'hui ? Où est l'unité d'esprit ? Où est le service d'un cœur bien disposé ?

Hélas ! nous voyons beaucoup d'entêtement et d'orgueil, de volonté personnelle, d'égoïsme et d'intérêt personnel. Combien toutes ces choses doivent-elles déshonorer le Seigneur et attrister son Saint-Esprit. Combien il est nécessaire que nos âmes soient bien réveillées, pour comprendre ce qui convient d'accomplir, en tant que ceux qui sont appelés à servir le Dieu vivant et vrai.

N'est-ce pas une grâce excellente, pour tout vrai chrétien, de savoir qu'il peut servir et glorifier Dieu dans les tâches domestiques les plus banales ? S'il n'en était pas ainsi, que deviendraient alors les quatre-vingt-dix-neuf chrétiens sur cent, qui restent dans l'ombre ?

Nous avons pris le cas d'une domestique ordinaire, pour illustrer cette ligne particulière de vérité pratique qui nous occupe maintenant. N'est-il pas très béni pour nous, de savoir que notre Dieu daigne associer son nom et sa gloire, aux devoirs les plus humbles qui puissent nous incomber dans notre vie domestique ordinaire ?

C'est cela qui confère dignité, intérêt et fraîcheur à chaque petit acte, du matin au soir : « **Tout ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur...** » (Colossiens 3 v. 23). C'est là que réside le précieux secret de toute cette affaire. Il ne s'agit pas de travailler pour un salaire, mais de servir le Seigneur Jésus-Christ là où il nous a placés, et de compter sur lui pour recevoir la récompense de l'héritage.

Oh ! si tout cela était mieux compris et mieux illustré dans le christianisme. Quelle élévation morale cela donnerait à toute la vie de l'Église. Quel beau témoignage cela fournirait à l'incroyant. Quelle réprimande cinglante à tous ses ricanements et à ses chicanes.

C'est bien mieux que dix mille arguments. Il n'y a pas d'argument plus puissant qu'une vie chrétienne remplie de l'Esprit, sincère, sainte, heureuse et dévouée ; et cette vie peut être démontrée par quelqu'un dont la sphère d'action est limitée par les quatre murs d'une cuisine.

Il est remarquable que dans Éphésiens 6 et Colossiens 3, l'adresse aux serviteurs soit beaucoup plus élaborée qu'à toute autre catégorie. Dans

Tite 2, les serviteurs sont spécialement désignés. Il n'y a pas d'adresse aux maris, pas aux maîtres, pas aux enfants.

Nous ne pouvons nous empêcher de le remarquer comme un fait très intéressant ; et très certainement, cela nous enseigne quelle place très importante est attribuée dans le christianisme, à celui qui, dans ces premiers jours de l'histoire de l'Église, occupait la place d'esclave.

Le Saint-Esprit a pris des précautions particulières pour instruire un tel esclave sur la façon dont il devait se comporter dans sa sphère de travail la plus pénible. Le pauvre esclave pourrait se croire exclu du service de Dieu. Loin de là, on lui enseigne avec douceur qu'en faisant simplement son devoir comme pour Dieu, il peut glorifier le nom de Jésus. **Rien ne peut surpasser la grâce qui brille en cela.**

Non seulement la vie pratique d'un vrai chrétien offre la meilleure réponse possible au sceptique et à l'infidèle, mais elle répond aussi de la manière la plus satisfaisante aux objections de ceux qui parlent d'œuvres, et qui insistent pour soumettre les chrétiens à la loi, afin de leur apprendre comment vivre.

Quand les gens nous mettent en cause pour ne pas prêcher les œuvres, nous leur demandons simplement : « *Pourquoi devrions-nous prêcher les œuvres ?* » L'homme inconverti ne peut faire aucune œuvre, sauf « des œuvres mauvaises » ou « des œuvres mortes ».

« **Ceux qui vivent dans la chair** » – les inconvertis (et les chrétiens charnels) – « **ne peuvent plaire à Dieu** » (Romains 8 v. 8). À quoi peut servir de prêcher les œuvres à de telles personnes ? Cela ne peut que jeter de la poussière dans leurs yeux, aveugler leur esprit, tromper leur cœur et les envoyer en enfer avec un mensonge dans leur main droite.

Il faut une conversion authentique à Dieu. **C'est une œuvre divine du début à la fin.** Et que doit faire l'homme converti ? Il n'a certainement pas à travailler pour la vie, car il a déjà la vie éternelle, comme don gratuit de Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur. Il n'a pas à travailler pour le salut, car il est déjà sauvé, sauvé dans le Seigneur d'un salut éternel.

Que doit-il donc faire ? « **Servir le Dieu vivant et vrai** ». Comment ? Quand ? Où ? **En toute chose, en tout temps et en tout lieu.** L'homme converti n'a rien d'autre à faire que de servir Dieu de tout son cœur. S'il

fait autre chose, il est positivement infidèle, infidèle à ce Seigneur et Maître béni, qui, avant même de l'avoir appelé à servir, l'a doté de la vie, de la grâce et de la puissance par lesquelles le service peut être rendu.

Oui, le chrétien est appelé à servir. Ne l'oublions jamais. Il a le privilège d'« offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable » (Romains 12 v. 1). Cela règle toute la question. Cela élimine toutes les difficultés, cela fait taire toutes les objections, cela remet chaque chose à sa juste place.

Il ne s'agit pas de savoir ce que je fais, mais comment je le fais ; non pas où je suis, mais comment je me conduis. Le christianisme tel qu'il est présenté dans le Nouveau Testament, est le résultat de la vie du Christ dans le croyant. C'est le Christ reproduit dans la vie quotidienne du chrétien, par la puissance du Saint-Esprit.

Tout ce que le chrétien touche, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, toute sa vie pratique, du dimanche matin au samedi soir, devrait porter l'empreinte et respirer l'esprit de cette grande clause pratique : « servir le Dieu vivant et vrai ».

Qu'il en soit ainsi de plus en plus pour notre vie ; un service selon Dieu, et non selon nos propres conceptions. Que tout le peuple bien-aimé du Seigneur, partout, soit réellement poussé à rechercher un dévouement plus sincère, plus entier et plus sincère au Christ et à son précieux service.

Attendre le Fils de Dieu des cieux.

Les derniers mots de notre chapitre, 1 Thessaloniens 1, méritent maintenant notre attention. Ils fournissent une preuve très frappante et très convaincante de la clarté, de la plénitude, de la profondeur et de l'étendue du témoignage de l'apôtre à Thessalonique ; ainsi que de l'éclat et de la réalité de l'œuvre accomplie chez les jeunes convertis de cet endroit.

Ce n'est pas seulement qu'ils se sont détournés des idoles pour se tourner vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai : **C'est par la grâce qu'ils l'ont fait**, et cela aussi avec une puissance, une fraîcheur et une ferveur peu commune.

Mais il y avait quelque chose de plus, et nous pouvons affirmer avec toute la confiance possible que si cela avait manqué, il y aurait eu un grand défaut dans la conversion et dans le christianisme de ces disciples bien-aimés. Ils se sont convertis « pour attendre du ciel le Fils de Dieu » (v. 10).

Que le lecteur prête une attention toute particulière à ce fait très important. L'espérance brillante et bénie de la venue du Seigneur faisait partie intégrante de l'Évangile que prêchait Paul, et du christianisme de ceux qui furent convertis par son ministère.

Ce serviteur béni prêchait un Évangile complet. Il déclarait non seulement que le Fils de Dieu était venu dans le monde pour accomplir la grande œuvre de la rédemption, et de poser les fondements éternels de la gloire et des conseils divins ; mais qu'il était retourné aux cieux et avait pris place comme l'homme victorieux, exalté et glorifié, à la droite du trône de Dieu.

Paul prêchait que Jésus-Christ reviendrait. D'abord pour recevoir son peuple auprès de lui, puis le conduire dans le cercle le plus intime de la maison de son Père, le lieu préparé pour lui. Mais aussi pour sortir avec lui afin d'exercer le jugement sur ses ennemis, pour rassembler de son royaume tous les pécheurs et tous ceux qui commettent l'iniquité, et pour établir sa glorieuse domination d'une mer à l'autre et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.

Paul prêchait en incluant tout cela dans le précieux Évangile, et les convertis de Thessalonique le recevaient avec joie. Nous en trouvons une allusion indirecte, mais très intéressante, dans un passage d'Actes 17 ; où l'écrivain inspiré rapporte ce que les Juifs infidèles pensaient et disaient au sujet de la prédication de l'apôtre :

« Mais les Juifs, jaloux prirent avec eux quelques méchants hommes de la populace, provoquèrent des attroupements, et répandirent l'agitation dans la ville. Ils se portèrent à la maison de Jason, et ils cherchèrent Paul et Silas, pour les amener vers le peuple. Ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques frères devant les magistrats de la ville, en criant : Ces gens, qui ont bouleversé le monde, sont aussi venus ici, et Jason les a reçus. Ils agissent tous contre les édits de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus » (Actes 17 v. 5 à 7).

Telles étaient les idées que ces pauvres incroyables ignorants, et pleins de préjugés, tiraient de la prédication des serviteurs bien-aimés du Seigneur. Nous pouvons voir dans ce texte, les éléments de grandes et solennelles vérités : le bouleversement complet du système religieux actuel et l'établissement du royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ : « **J'en ferai une ruine, une ruine, une ruine ! Ceci aussi ne sera plus, jusqu'à ce que vienne celui auquel appartient le juste jugement, et je le lui donnerai** » (Ézéchiel 21 v. 27).

Mais, non seulement la venue du Seigneur et son royaume occupent une place importante dans la prédication de l'apôtre, mais ils brillent aussi avec éclat dans tout son enseignement. Les Thessaloniens ne se sont pas seulement convertis à cette espérance bénie, ils ont été édifiés, affermis et guidés par elle.

On leur a appris à vivre dans sa clarté à chaque heure du jour. Ce n'était pas un dogme sec et stérile, à recevoir et à considérer comme une partie d'une doctrine sans force et sans valeur. C'était une réalité vivante, une puissante force morale dans l'âme, une espérance précieuse, purificatrice, sanctifiante, qui détachait complètement le cœur des choses présentes et terrestres.

Cela incitait les chrétiens à envisager, à chaque instant – oui, nous le répétons avec insistance, à chaque instant – le retour de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous.

Il est intéressant de remarquer que dans les deux épîtres aux Thessaloniens, il y a beaucoup plus d'allusions à la venue du Seigneur que dans toutes les autres épîtres réunies. Cela est d'autant plus remarquable qu'il s'agit des toutes premières épîtres de Paul, et qu'elles ont été écrites à une assemblée très jeune dans la foi.

Si le lecteur jette un coup d'œil rapide sur ces deux précieux écrits, il trouvera l'espérance du retour du Seigneur, introduite dans chacun des huit chapitres, et en rapport avec toutes sortes de sujets. Par exemple, dans 1 Thessaloniens 1, nous la trouvons présentée comme le grand objet que le chrétien doit toujours garder à l'esprit, quelle que soit sa position ou sa relation, la lumière éclatante qui brille à la fin de son long pèlerinage à travers ce monde sombre et pénible : « **Vous vous êtes**

convertis à Dieu, en abandonnant les idoles, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre » : « attendre quoi ? Le moment de leur mort ? »

Rien de tel, aucune allusion à une telle chose. La mort, pour le croyant, est abolie, et n'est jamais présentée comme l'objet de son espérance. Qu'est-ce donc que les disciples de Thessalonique devaient attendre ? Le Fils de Dieu du ciel, que « Dieu a ressuscité, en le délivrant des liens de la mort » (Actes 2 v. 24).

Et puis, remarquez cette belle addition : « Jésus, qui nous a délivrés de la colère à venir » (1 Thessaloniens 1 v. 10). C'est la personne que nous attendons ; notre précieux sauveur, notre grand libérateur. Celui qui a pris en charge notre cas désespéré ; qui a pris en notre faveur, la coupe de colère des mains de son Père, et qui l'a consommée pour toujours. Celui qui a dissipé tout nuage de notre perspective, afin que nous puissions regarder vers le ciel plus loin dans l'éternité, et ne voir que la clarté et la béatitude de son propre amour et de sa propre gloire.

Oh, quelle bénédiction de pouvoir attendre matin, midi et soir, la venue de notre gracieux libérateur. Quelle sainte réalité que d'attendre sans cesse le retour de notre sauveur et Seigneur bien-aimé. Quelle joie et quelle élévation, lorsque nous nous levons chaque matin pour accomplir notre devoir quotidien – quel qu'il soit, qu'il s'agisse de frotter un sol ou de prêcher l'Évangile – de chérir l'espoir lumineux et béni qu'avant que les ombres du soir ne se rassemblent autour de nous, nous serons peut-être appelés à monter dans les plis du nuage de gloire pour rencontrer notre Seigneur à venir.

Est-ce le rêve d'un fanatique sauvage ou d'un visionnaire enthousiaste ? Non, c'est une vérité biblique impérissable qui repose sur le même fondement que celui qui soutient toute la structure de notre christianisme le plus glorieux.

Est-il vrai que le Fils de Dieu a foulé notre terre en la personne de Jésus de Nazareth ? Est-il vrai qu'il a vécu et travaillé ici, au milieu des péchés et des souffrances de la pauvre humanité déchue ? Est-il vrai qu'il a soupiré, pleuré et gémi sous le sentiment de la désolation généralisée que le péché avait provoquée dans ce monde ?

Est-il vrai qu'il est allé à la croix et qu'il s'est offert complètement à Dieu, afin de justifier la majesté divine ; de répondre à toutes les prétentions du

trône de Dieu ; de détruire toutes les œuvres du diable ; d'abolir le péché par le sacrifice de lui-même ; de porter les péchés de tous ceux qui, du commencement à la fin des temps, croiraient par la grâce en son nom ?

Est-il vrai qu'il resta trois jours et trois nuits au cœur de la terre, et que le premier jour de la semaine, il se leva triomphalement du tombeau, comme le chef de la nouvelle création, et monta aux cieux, après avoir été vu par au moins cinq cents témoins ?

Est-il vrai que cinquante jours après sa résurrection, il a envoyé le Saint-Esprit pour remplir et préparer ses apôtres à être ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre ? Est-il vrai que depuis le jour de la Pentecôte jusqu'à cette heure même, il a agi en faveur de son peuple comme un avocat auprès du Père, comme un grand souverain sacrificateur auprès de Dieu ?

Est-il vrai encore que, intercédant pour nous dans tous nos échecs, nos péchés et nos manquements, il s'identifie avec nous dans toutes nos infirmités et dans toutes nos douleurs ; présentant continuellement nos sacrifices de prière et de louange, dans tout le parfum de sa propre personne glorieuse ?

Toutes ces choses sont-elles vraies ? **Oui, grâce à Dieu, elles sont toutes divinement vraies**, toutes exposées dans les pages du Nouveau Testament, avec une plénitude, une clarté, une profondeur et une puissance des plus merveilleuses. Toutes reposent sur le fondement solide de l'Écriture, un fondement que toutes les puissances de la terre et de l'enfer, les hommes et les démons, ne pourront jamais ébranler.

L'espérance bénie de la venue du Seigneur repose donc précisément sur la même autorité. Il n'est pas plus vrai que notre Seigneur Jésus-Christ était couché comme un bébé dans une crèche de Bethléem ; qu'il a grandi jusqu'à l'état d'homme ; qu'il est allé de lieu en lieu faisant le bien ; qu'il a été cloué sur la croix et déposé dans le tombeau ; qu'il est maintenant assis sur le trône de la Majesté dans les cieux ; et qu'il reviendra sûrement pour recevoir son peuple auprès de lui.

Il se peut qu'il vienne ce soir. Personne ne peut dire quand il viendra, mais il peut venir à tout moment. La seule chose qui le retient est sa patience : « **ne voulant pas qu'aucun ne périclite, mais que tous arrivent à la repentance** » (2 Pierre 3 v. 9).

Pendant dix-huit longs siècles, il a attendu dans un amour, une miséricorde et une compassion persistants. Pendant tout ce temps, le salut était prêt à être révélé, et Dieu était prêt à juger ; mais il a attendu, et il attend toujours, dans une grâce patiente.

Mais il viendra, et nous devons toujours vivre dans l'espérance de sa venue. C'est ainsi que l'apôtre enseignait à ses bien-aimés Thessaloniens à vivre. C'est ainsi qu'il vivait lui-même. L'espérance bénie était intimement liée à toutes les habitudes et à tous les sentiments de sa vie quotidienne.

S'agissait-il de récolter le fruit de ses travaux ? Écoutez ce qu'il dit : « Qui est, en effet, notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous aussi, devant notre Seigneur Jésus, lors de son avènement ? » (1 Thessaloniens 2 v. 19). Il les verrait tous à ce moment-là, et là, aucun ennemi ne sera autorisé à faire obstacle à cette rencontre.

« Aussi voulions-nous aller vers vous, du moins moi Paul, une et même deux fois ; mais Satan nous en a empêchés » (1 Thessaloniens 2 v. 18). Très merveilleux ! Très mystérieux ! Et pourtant, c'est ainsi.

Satan a empêché un ange de Dieu (jusqu'à un certain point) de s'acquitter de sa mission aux jours de Daniel ; et il a empêché un apôtre du Christ d'accomplir son désir affectueux de voir ses frères à Thessalonique. Mais, grâce à Dieu, il ne pourra pas empêcher la joyeuse rencontre du Christ et de ses saints que nous attendons.

Quel moment ce sera ! Quelles précieuses retrouvailles ! Quelles douces reconnaissances ! Quelles affectueuses salutations de chers vieux amis ! Mais, bien plus que tout, lui-même ! Son sourire ! Son accueil ! Son émouvant : « *Bravo !* »

Quelle précieuse espérance qui soutient notre âme. Faut-il s'étonner de la place prépondérante qu'elle occupait dans la pensée et dans l'enseignement du bienheureux apôtre ?

Il y revient en toute occasion et à propos de tous les sujets. S'agit-il de progrès dans la vie divine et de vie chrétienne pratique ?

Ainsi s'exprime-t-il : « Que le Seigneur augmente de plus en plus parmi vous, et à l'égard de tous, cette charité que nous avons nous-mêmes pour vous, afin d'affermir vos cœurs pour qu'ils soient irréprochables dans la

sainteté devant Dieu notre Père, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints ! » (1 Thessaloniciens 3 v. 12).

Que le lecteur remarque particulièrement la dernière phrase de cette touchante et belle citation : « Avec tous ses saints ». Quelle admirable sagesse brille ici. L'apôtre allait toucher directement à une erreur dans laquelle les croyants de Thessalonique étaient tombés à propos de leurs amis défunts.

Ils craignaient que ceux qui s'étaient endormis ne participent pas à la joie de la venue du Seigneur. Cette erreur est complètement démolie par cette courte phrase : « Avec tous ses saints ». Pas un ne manquera à cette joyeuse réunion, à cette scène de fête céleste. Assurance bénie !

Réponse triomphante à tous ceux qui voudraient nous faire croire que personne ne partagera la joie de la venue de notre Seigneur, sauf ceux qui voient ceci : « avec tous ses saints » ; malgré leur ignorance et leurs erreurs, leurs errances et leurs trébuchements, leurs manquements et leurs échecs. Notre Sauveur béni, l'éternel aimant de nos âmes, ne nous exclura jamais de ce moment de bonheur.

Toute cette grâce incomparable est-elle destinée à nous rendre insouciants ? Dieu nous en préserve ! Au contraire, c'est le sentiment permanent de cette grâce, qui seul peut nous maintenir en vie dans notre sainte responsabilité de juger tout ce qui, en nous et dans nos voies, est contraire à la pensée du Christ.

Et non seulement cela, mais l'espérance du retour de notre Seigneur, si elle est gardée vive et fraîche dans notre cœur, doit purifier, sanctifier et élever tout notre caractère et notre vie comme rien d'autre ne le peut : « Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur » (1 Jean 3 v. 3).

Il est moralement impossible à quiconque, de vivre dans l'espoir de voir son Seigneur à tout moment, tout en gardant en même temps le cœur fixé sur les choses du monde – l'argent, l'auto-indulgence, le plaisir, la vanité, les divertissements. **Ne nous trompons pas. Si nous attendons chaque jour le Fils de Dieu du ciel, nous devons nous éloigner des choses profanes et idolâtres de ce monde, même en esprit.**

Nous pouvons considérer la doctrine de la venue du Seigneur comme un simple dogme intellectuel ; nous pouvons avoir devant les yeux de notre esprit toute la gamme des vérités prophétiques, sans que cela produise le moindre effet sur le cœur, le caractère ou la vie pratique.

Mais c'est une tout autre chose, que de voir tout l'être moral, toute la carrière pratique gouvernés par l'espoir brillant et béni, de voir celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang très précieux.

Il est à craindre que beaucoup de chrétiens aient perdu la fraîcheur et la force de leur véritable espérance. La vérité de la venue du Seigneur est devenue si familière qu'elle n'est devenue qu'une simple doctrine. Nous en parlons souvent avec trop de désinvolture. Pendant tout ce temps, nos manières, notre comportement, notre esprit et notre tempérament démentent ce que nous professons croire.

Mais nous n'allons pas nous attarder sur ce côté triste et humiliant du sujet. Que le Seigneur nous regarde et nous guérisse, qu'il restaure et élève nos âmes dans sa grâce. Qu'il ravive dans le cœur de tous ses bien-aimés l'espérance chrétienne véritable : *« l'espérance de voir l'étoile brillante du matin. Que la parole de tout notre cœur et de toute notre vie soit : « Viens, Seigneur Jésus ! »*

Nous devons ici terminer cet article. Nous avons espéré parcourir les deux épîtres aux Thessaloniens en compagnie de nos lecteurs, afin de prouver et d'illustrer l'affirmation selon laquelle l'espérance du retour du Seigneur était liée au cœur de l'apôtre, à toutes les scènes, circonstances et associations de la vie chrétienne.

Mais nous devons laisser le lecteur le faire lui-même. Nous pensons que nous en avons suffisamment dit pour montrer que la véritable conversion, selon l'enseignement apostolique, ne peut s'arrêter avant la bienheureuse espérance de la venue du Seigneur.

Une personne véritablement convertie est celle qui s'est détournée des idoles, qui a rompu avec le monde, avec son ancien « moi », qui s'est tournée vers Dieu pour trouver en lui tout ce qu'elle peut désirer pour le temps présent et l'éternité.

Cela, pour le servir, lui et lui seul, et, finalement : **« pour attendre du ciel le Fils de Dieu »** (1 Thessaloniens 1 v. 10).

Telle est, à notre avis, la réponse véritable et appropriée à la question :
« *Qu'est-ce que la conversion ?* »

« *Lecteur, es-tu converti ? Si, non, qu'en sera-t-il de ta vie, et que feras-tu alors ? Si tu l'es, ta vie le prouve-t-elle vraiment ?* »

Chapitre quatre

La sanctification : qu'est-ce que c'est ?

Nous désirons maintenant apporter la paix et le réconfort à ceux, qui, bien que véritablement convertis, n'ont pas saisi le Christ dans sa plénitude, et qui, par conséquent, ne jouissent pas de la liberté de l'Évangile. Tel est le but que nous avons en vue, en examinant le sujet important et profondément intéressant de la sanctification.

Nous croyons que beaucoup de ceux dont nous désirons promouvoir le bien-être spirituel, souffrent d'idées inexactes ou défectueuses sur cette question vitale. En fait, dans certains cas, la doctrine de la sanctification est si complètement mal comprise, qu'elle s'oppose à la vérité de la justification parfaite du croyant devant Dieu.

Par exemple, nous avons souvent entendu des personnes parler de la sanctification comme d'une œuvre progressive, en vertu de laquelle notre vieille nature doit être progressivement améliorée ; et, de plus, que tant que ce processus n'a pas atteint son apogée, tant que notre vieille nature déchue et corrompue, en nous, n'est pas complètement sanctifiée, nous ne sommes pas aptes au ciel.

Or, en ce qui concerne cette vision de la question, nous devons seulement dire que l'Écriture et l'expérience véridique de tous les croyants sont entièrement opposées à elle. La Parole de Dieu ne nous enseigne jamais une seule fois, que le Saint-Esprit a pour objet l'amélioration, graduelle ou autre, de notre vieille nature, cette nature déchue que nous héritons, par naissance naturelle d'Adam.

L'apôtre inspiré déclare expressément que « l'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge » (1 Corinthiens 2 v. 14). Ce seul passage est clair et concluant sur ce point. Si « l'homme naturel » ne peut, ni « recevoir », ni « connaître » « les choses de l'Esprit de Dieu », alors comment cet « homme naturel » peut-il être sanctifié par le Saint-Esprit ?

N'est-il pas évident que, parler de « la sanctification de notre nature », est contraire à l'enseignement direct de 1 Corinthiens 2 v. 14 ?

D'autres passages pourraient être cités pour prouver que le but de l'œuvre de l'Esprit n'est pas d'améliorer ou de sanctifier notre chair, mais il n'est pas nécessaire de multiplier les citations. Une affirmation tout à fait exacte nous dit que : **Une chose ruinée, rejetée de Dieu, ne peut jamais être sanctifiée et utilisée par lui.** Elle est ruinée ; et, très certainement, le Saint-Esprit n'est pas descendu pour sanctifier une ruine, mais pour conduire celui qui est ruiné à Jésus afin qu'il puisse rebâtir sur « d'ancienne ruine » (Ésaïe 58 v. 12).

Loin de toute tentative de sanctifier la chair, nous lisons que « la chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires à ceux de la chair ; et ils sont opposés entre eux » (Galates 5 v. 17). Le Saint-Esprit pourrait-il être représenté comme menant une guerre avec ce qu'il améliore et sanctifie progressivement ? Le conflit ne cesserait-il pas dès que le processus d'amélioration aurait atteint son apogée ? Mais le conflit du croyant cesse-t-il tant qu'il est dans le corps ?

Ceci nous amène à la seconde objection, à la théorie erronée de la sanctification progressive de notre nature, à savoir l'objection tirée de l'expérience véridique de tous les croyants. Le lecteur est-il un vrai croyant ? Si oui, a-t-il constaté une amélioration dans sa vieille nature ?

Est-elle meilleure, maintenant, qu'au début de sa vie chrétienne ? Il peut, par la grâce, la maîtriser plus complètement ; mais elle n'est pas meilleure pour autant. Si elle n'est pas mortifiée (Romains 8 v. 13), elle est tout le temps prête à apparaître dans notre vie, et à se montrer dans toute son impureté : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez ».

La chair d'un croyant n'est en rien meilleure que la chair d'un incroyant. Si l'on oublie cela, si le chrétien ne se souvient pas qu'il doit être jugé sur ce point, il apprendra bientôt par une expérience amère, que sa vieille nature est aussi mauvaise que jamais, même dans les bonnes choses, même dans la religion ; et, de plus, qu'elle sera exactement la même jusqu'à la fin de sa vie.

Il est difficile de concevoir comment quelqu'un qui s'attend à une amélioration graduelle de sa nature, puisse jouir d'une heure de paix. Il ne peut s'empêcher de voir, s'il se regarde à la lumière de la sainte Parole de Dieu, qu'il n'y a pas le moindre changement dans le véritable caractère de son propre cœur ; que son cœur est aussi trompeur et désespérément méchant que lorsqu'il marchait dans les ténèbres morales de son état inconverti.

Même si sa propre condition et son propre caractère ont été, en effet, grandement changés par sa nouvelle naissance, et l'obtention d'une nouvelle nature, oui, d'une « nature divine » par la présence du Saint-Esprit en lui ; dès l'instant où la vieille nature se manifeste, d'une manière ou d'une autre, il la trouve aussi opposée à Dieu que jamais.

Nous ne doutons pas un seul instant qu'une grande partie de la tristesse et du découragement dont tant de chrétiens se plaignent, puisse être attribuée à juste titre, à leur mauvaise compréhension de ce point important de la sanctification. **Ils recherchent ce qu'ils ne peuvent jamais trouver.**

Ils cherchent un fondement de paix dans une nature à sanctifier, plutôt que dans un sacrifice parfait ; dans une œuvre progressive de sainteté plutôt que dans une œuvre parfaitement achevée : « **Tout est accompli...** » (Jean 19 v. 30). Cela veut dire qu'à l'image du salut, la sanctification se reçoit également comme un don gratuit.

Ils jugent présomptueux de croire que leurs péchés sont pardonnés, tant que leur nature mauvaise n'est pas complètement sanctifiée ; et, voyant que ce but n'est pas atteint, ils n'ont aucune assurance ferme du pardon et sont donc malheureux. En un mot, ils recherchent un fondement totalement différent de celui que Dieu dit avoir posé.

La seule chose qui semble leur donner un rayon de réconfort, c'est une apparente réussite dans la lutte pour la sainteté à travers des efforts personnels. Notamment s'ils ont passé une bonne journée, s'ils ont eu la faveur d'un moment de communion favorable avec le Seigneur. Ils jouissent alors d'un cadre spirituel paisible, ils sont même prêts à s'écrier : « **Tu as affermi ma montagne ; je ne serai jamais ébranlé** » (Psaume 30 v. 7). Mais souvent, le jour d'après, pour une raison négative ou pour une autre, ils se retrouvent dans les tourments de leur âme.

Hélas ! ces choses ne fournissent qu'un piètre fondement à la paix de l'âme. Elles ne sont pas le Christ, et tant que nous n'avons pas le Christ, nous n'avons rien ; **mais quand nous l'avons, nous avons tout.**

L'âme qui a réellement saisi le Christ, désire en effet la sainteté ; mais si elle est consciente de ce que le Christ représente pour elle, elle en a fini avec toutes les pensées concernant la nature sanctifiée. Elle a tout trouvé en Christ, et le désir primordial de son cœur est de grandir à sa ressemblance. **C'est cela la véritable sanctification pratique.**

Il arrive souvent que des personnes, en parlant de la sanctification, aient une idée juste, bien qu'elles ne s'expriment pas selon l'enseignement de la Sainte Écriture. Il y en a aussi beaucoup qui voient un seul côté de la vérité en ce qui concerne la sanctification, mais pas l'autre. Bien que nous serions désolés de faire offense à quelqu'un pour une parole, il est toujours très souhaitable, lorsque l'on parle d'un point de vérité, et spécialement d'un point aussi vital que celui de la sanctification, de parler selon l'intégrité divine de la Parole.

Nous allons donc citer pour nos lecteurs quelques-uns des principaux passages du Nouveau Testament, dans lesquels cette doctrine est développée. Ces passages nous apprendront deux choses, à savoir ce qu'est la sanctification et comment elle s'accomplit.

Le premier passage sur lequel nous voudrions attirer votre attention est 1 Corinthiens 1 v. 30 : « **Or, c'est par lui que vous êtes en Jésus-Christ, lequel, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, et justice, sanctification et rédemption** ».

Nous apprenons ici que Christ « **a été fait pour nous** » toutes ces quatre choses. Dieu nous a donné en Christ un coffret précieux. Lorsque nous ouvrons ce coffret avec la clé de la foi, le premier joyau qui brille à nos yeux est la « sagesse », le deuxième est la « justice », le troisième est la « sanctification » et le quatrième est la « rédemption ».

Mais nous les avons tous en Christ. **Lorsque nous en avons un, nous les avons tous.** Et comment en avons-nous un et tous ? Par la foi. Mais pourquoi l'apôtre dit-il que la rédemption est durable ? Parce qu'elle comprend la délivrance finale du corps du croyant de la puissance de la

mortalité ; lorsque la voix de l'archange et la trompette de Dieu le relèveront du tombeau ou le transformeront en un clin d'œil.

Cet acte sera-t-il progressif ? Évidemment non ; il se fera « en un clin d'œil ». Le corps est dans un état maintenant, et « dans un instant » (1 Corinthiens 15 v. 52), il sera dans un autre. Dans le bref instant exprimé par le mouvement rapide d'un cil, le corps passera de la corruption à l'incorruptibilité ; du déshonneur à la gloire ; de la faiblesse à la puissance. Quel changement ! Tout sera immédiat, complet, éternel, puissamment divin.

Mais que pouvons-nous apprendre du fait que la « sanctification » est placée dans le même groupe que la « rédemption » ? Nous apprenons que ce que sera la rédemption pour le corps, la sanctification l'est maintenant pour l'âme. En un mot, **la sanctification, dans le sens où elle est utilisée ici, est une œuvre immédiate, complète, éternelle, divine.** L'une n'est pas plus progressive que l'autre. L'une est aussi immédiate que l'autre. L'une est aussi complète et aussi indépendante de l'homme que l'autre.

Sans aucun doute, lorsque le corps aura subi le changement glorieux, il y aura des profondeurs de gloire à pénétrer, à explorer. Toutes ces choses nous occuperont pendant toute l'éternité. Mais alors, l'œuvre qui doit nous rendre aptes à de telles réalités sera accomplie en un instant. Il en est de même pour la sanctification : les résultats pratiques de la chose se développeront continuellement ; **mais la chose elle-même, comme il est dit dans ce passage, se fait en un instant.**

Quel immense soulagement pour des milliers d'âmes sérieuses, anxieuses et luttantes, de parvenir à une véritable sanctification en Christ « en un instant ». **Combien d'âmes s'efforcent en vain de se sanctifier elles-mêmes.** Elles sont venues à Christ pour la justice après de nombreux efforts infructueux pour obtenir leur propre justice ; mais elles recherchent la sanctification d'une manière tout à fait différente, elles la recherchent comme une œuvre à accomplir.

Elles ont obtenu la « justice sans les œuvres » (Romains 4 v. 5), mais **elles s'imaginent qu'elles doivent obtenir la sanctification par les œuvres.**

Elles ont obtenu la justice par la foi, mais elles s'imaginent qu'elles doivent obtenir la sanctification par l'effort. C'est ainsi qu'elles perdent leur paix, et qu'elles sont spirituellement désorientées.

Elles ne voient pas que nous obtenons la sanctification exactement de la même manière que nous obtenons la justice, dans la mesure où Christ « nous est donné » (Luc 2 v. 11). Obtenons-nous Christ par l'effort ? Non, par la foi. Ceci s'applique à tout l'héritage spirituel que nous recevons en Christ. Nous n'avons aucune raison de différencier la question de la « sanctification », et de la placer sur un pied différent de toutes les autres bénédictions.

Nous n'avons ni sagesse, ni justice, ni sanctification, ni rédemption en nous-mêmes ; nous ne pouvons pas non plus les obtenir par quoi que ce soit que nous puissions faire. Dieu a fait que Christ soit pour nous toutes ces choses par sa propre personne. En nous donnant Christ, il nous a donné tout ce qui est en Christ. **La plénitude de Christ est nôtre, et Christ est la plénitude de Dieu.**

Encore une fois, dans Actes 26 v. 18, il est dit des gentils convertis, qu'ils « reçoivent, par la foi en moi, le pardon des péchés et l'héritage avec les sanctifiés ». Ici, la foi est l'instrument par lequel nous sommes « sanctifiés », car elle nous relie à Christ. Au moment même où le pécheur croit au Seigneur Jésus-Christ, il devient lié à lui avec tout son héritage. Il est rendu un avec lui, complet en lui, accepté totalement en lui.

C'est la véritable sanctification et justification. Ce n'est pas un processus. Ce n'est pas une œuvre graduelle. Ce n'est pas progressif. Ce n'est pas par nos propres efforts. Le mot est très explicite. Il dit : « ceux qui sont sanctifiés par la foi, et ... sont sanctifiés par la foi qui est en moi ». Il ne dit pas : « qui seront sanctifiés » ou « qui sont en train d'être sanctifiés ». Si telle avait été la doctrine, elle aurait été formulée ainsi.

Il ne fait aucun doute que le croyant grandit dans la connaissance de cette sanctification, dans le sens de sa puissance et de sa valeur, de son influence pratique et de ses résultats qu'elle procure.

À mesure que « la vérité » déverse sa lumière divine sur son âme, j'entre dans une compréhension plus profonde de ce qu'implique le fait d'être « mis à part » pour Christ, au milieu de ce monde mauvais. Tout cela est heureusement vrai.

Plus cette vérité sera comprise et illuminée à notre cœur par la lumière de l'Esprit, plus nous expérimentons clairement que la sanctification n'est pas simplement une œuvre progressive, accomplie en nous par le Saint-Esprit. Mais qu'elle est l'un des résultats de notre union avec Christ, par la foi, par laquelle nous devenons participants de tout ce qu'il est, en un instant.

C'est une œuvre immédiate, complète et éternelle : « **J'ai reconnu que tout ce que Dieu fait durera toujours, qu'il n'y a rien à y ajouter et rien à en retrancher, et que Dieu agit ainsi afin qu'on le craigne** » (Ecclésiaste 3 v. 14). Qu'il justifie, qu'il sanctifie ou qu'il nous « enlève », cela se fera en un instant, et durera éternellement. Le sceau de l'éternité est apposé sur chaque œuvre de la main de Dieu : « **rien ne peut y être ajouté** » et, béni soit son nom, « **rien ne peut en être retranché** ».

Il y a des passages qui présentent le sujet sous un autre aspect et qui peuvent nécessiter un examen plus approfondi. Dans 1 Thessaloniens 5 v. 2 et 3, l'apôtre prie pour les saints auxquels il s'adresse : « **Que le Dieu de paix vous sanctifie tout entiers ; et je prie Dieu que tout votre esprit, votre âme et votre corps soient conservés irrépréhensibles pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ** ».

Ici, le mot s'applique à une sanctification qui admet des degrés. Les Thessaloniens avaient, comme tous les croyants, une sanctification parfaite en Christ ; mais quant à la jouissance et à la manifestation pratiques de cette sanctification dans leur vie, elle n'était accomplie qu'en partie, et l'apôtre prie pour qu'ils soient entièrement sanctifiés.

Il est intéressant de remarquer que dans ce passage, il n'est pas question de « la chair ». Notre nature déchue et corrompue est toujours traitée comme une chose irrémédiablement ruinée et morte. Elle a été pesée dans la balance et trouvée insuffisante. Elle a été mesurée selon une règle divine et trouvée insuffisante. Dieu l'a mise de côté. Sa fin est venue devant lui, il l'a condamnée et mise à mort en Jésus-Christ.

Notre chair est crucifiée, impuissante, morte et enterrée avec Christ. Il faudrait un volume pour en apporter les preuves. Devons-nous alors imaginer un instant que le Saint-Esprit soit descendu du ciel dans le but d'exhumer une nature condamnée, crucifiée et enterrée, afin de la sanctifier ?

Il suffit d'énoncer cette idée pour qu'elle soit abandonnée à jamais par quiconque se confie dans l'autorité de l'Écriture. Plus nous étudierons de près la loi, les prophètes, les Psaumes et tout le Nouveau Testament, plus nous verrons de près que la chair est totalement incorrigible. Elle ne sert absolument à rien. **L'Esprit ne la sanctifie pas, mais il rend le croyant capable de la mortifier.**

On nous dit de « nous dépouiller du vieil homme ». Ce précepte ne nous aurait jamais été donné si l'objet du Saint-Esprit était la sanctification de ce « vieil homme : « ... c'est en lui que vous avez été instruits à vous dépouiller, eu égard à votre vie passée, du vieil homme qui se corrompt par les convoitises trompeuses ... » (Éphésiens 4 v. 21 et 22).

Nous espérons que personne ne nous accusera de vouloir abaisser le niveau de sainteté personnelle, ou d'affaiblir les aspirations sincères de l'âme à une croissance dans cette pureté à laquelle tout vrai croyant doit aspirer ardemment. Dieu nous en préserve.

S'il y a une chose que nous désirons encourager en nous-mêmes et chez les autres, c'est une pureté personnelle intense ; un ton élevé de sainteté pratique ; une séparation sincère du mal, sous toutes ses formes. C'est ce que nous désirons ardemment, c'est ce que nous prions, c'est ce que nous désirons développer chaque jour et à chaque instant.

Mais nous sommes pleinement convaincus qu'une superstructure de sainteté véritable et pratique, ne peut jamais être érigée sur une base légale ; c'est pourquoi nous insistons auprès de nos lecteurs sur 1 Corinthiens 1 v. 30. Il est à craindre que beaucoup de ceux qui ont, dans une certaine mesure, abandonné le terrain légal en matière de « justice », s'attardent encore sur ce point pour la « sanctification ».

Nous croyons que c'est l'erreur de milliers de personnes, et nous sommes très désireux de la voir corrigée. Le passage qui nous est présenté corrigerait entièrement cette grave erreur s'il était simplement reçu dans le cœur par la foi.

Tous les chrétiens, murs spirituellement, sont d'accord sur la vérité fondamentale de la « justice sans les œuvres ». Tous admettent librement et pleinement que nous ne pouvons pas, par nos propres efforts, parvenir à la justice devant Dieu. Mais la justice et la sanctification sont placées exactement sur le même terrain dans la Parole de Dieu.

Nous ne pouvons pas plus parvenir à la sanctification qu'à la justice, par nous-même. Nous pouvons essayer, mais tôt ou tard, nous découvrirons que c'est totalement impossible. Notre caractère ne changera pas par nos efforts, mais par l'action de Christ dans notre vie. Nous pouvons faire des vœux, prendre des résolutions, nous faire imposer mille fois les mains ; nous pouvons travailler et lutter ; nous pouvons nourrir l'espoir de faire mieux demain plus qu'aujourd'hui ; en fin de compte, nous serons obligés d'admettre qu'en ce qui concerne la question de la sanctification, nous sommes entièrement sans force. C'est un don de Dieu.

Quel doux soulagement pour celui qui a trébuché sur le chemin de la sainteté personnelle, de découvrir, après des années de lutttes infructueuses, que la chose même à laquelle il aspire, est contenue en Christ et est à sa portée en ce moment même. **Il s'agit d'une sanctification complète dont il peut jouir de suite par la foi, et non par ses œuvres personnelles.**

Il se peut qu'un tel homme ait lutté contre ses habitudes, ses péchés, ses convoitises, son caractère, ses passions. Il a fait les efforts les plus laborieux pour soumettre sa chair et grandir en sainteté intérieure, mais hélas ! il a échoué. Il découvre, à sa grande tristesse, qu'il n'est pas saint, et pourtant il lit que « **sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur** » (Hébreux 12 v. 14).

Remarquez que tout chrétien possède toute chose, dès l'instant où il croit en Jésus-Christ, qu'il le sache ou non, qu'il l'expérimente ou non. La sanctification parfaite est aussi pleinement incluse dans le mot « salut », que « la sagesse, la justice ou la rédemption ». Il n'a pas obtenu Christ par ses efforts, mais par la foi ; et lorsqu'il s'est emparé de Christ, il a reçu tout ce qui est en Christ.

Par conséquent, le chrétien n'a qu'à regarder à Jésus, à se confier en lui, à rechercher tous les jours cette lumière par la foi, pour que Christ soumette lui-même par sa victoire ses convoitises, ses passions, son caractère, ses mauvaises habitudes, les circonstances et les influences. Il doit regarder à Jésus pour tout et tout le temps. Il ne peut pas être victorieux sur une seule convoitise, comme il ne peut effacer la totalité de ses péchés, accomplir une justice parfaite ou ressusciter les morts : « **Christ est tout et en tous** » (1 Corinthiens 15 v. 28).

Le salut est une chaîne d'or qui s'étend d'éternité en éternité, et chaque maillon de cette chaîne représente toutes les vertus de Christ. Tout est la personne de Christ, vivant en nous, du début à la fin de notre marche chrétienne.

Tout cela est aussi simple que possible. La position du croyant est en Christ, et **s'il est en Christ pour une chose, il est en Christ pour toutes choses**. Je ne suis pas en Christ pour la justice, et en dehors de Christ pour la sanctification. Si je suis redevable envers Christ pour la justice, je suis également redevable envers lui pour la sanctification. J'obtiens tout de suite les deux par la grâce, par la foi, et tout en Christ.

Oui, tout, tout est en Christ. Dès l'instant où le pécheur vient à Christ et croit en lui, il est complètement arraché au vieux terrain de sa vieille nature ; il perd son ancienne position et tout ce qui en découle, et est considéré comme étant en Christ. Dieu ne le voit dorénavant qu'en Christ et comme Christ. Il devient un avec Christ pour toujours : « **Tel il est, tels nous sommes dans ce monde** » (1 Jean 4 v. 17).

Telle est notre position absolue, la position stable et éternelle du plus faible des bébés de la famille de Dieu. Il n'y a qu'une seule position pour chaque enfant de Dieu, chaque membre de Christ. Leur connaissance, leur expérience, leur puissance, leur don et leur intelligence peuvent varier, mais leur position est une.

Quelle que soit la justice ou la sanctification qu'ils possèdent, ils la doivent entièrement à leur existence en Christ ; par conséquent, s'ils n'ont pas obtenu une sanctification parfaite, ils n'ont pas non plus obtenu une justice parfaite. Mais 1 Corinthiens 1 v. 30 enseigne clairement que Christ « **est fait** » à la fois l'un et l'autre pour tous les croyants.

Il ne dit pas que nous avons la justice et juste une mesure de sanctification. Nous avons autant d'autorité dans les Écritures pour placer le mot « mesure » avant la justice qu'avant la sanctification. L'Esprit de Dieu ne le place pas avant l'un ou l'autre. Les deux sont parfaits, et nous avons les deux en Christ. Dieu ne fait jamais rien à moitié.

Il n'existe pas de demi-justification. Il n'existe pas non plus de demi-sanctification. L'idée d'un membre de la famille de Dieu, ou du corps de Christ, entièrement justifié, mais seulement à moitié sanctifié, est à la fois

opposée à l'Écriture et révoltante pour toutes les sensibilités de la nature divine.

Il n'est pas improbable que la plupart des malentendus qui ont cours en ce qui concerne la sanctification, soient en fait, dus à l'habitude de confondre deux choses qui diffèrent sensiblement, à savoir la position et la marche, ou la position et la condition.

La position du croyant est parfaite, éternelle, immuable, divine. Sa marche est imparfaite, fluctuante et marquée par une infirmité personnelle. Sa position est absolue et inaltérable. Sa condition pratique peut présenter de multiples imperfections, dans la mesure où il est encore dans son corps ; entouré de diverses influences hostiles qui affectent sa condition morale de jour en jour.

Si donc sa position est mesurée par sa marche, sa position par sa condition, ce qu'il est aux yeux de Dieu par ce qu'il est aux yeux de l'homme, le résultat doit être faux. **Si je raisonne à partir de ce que je suis en moi-même, au lieu de ce que je suis en Christ, je dois nécessairement arriver à une conclusion erronée.**

Nous devrions y prêter attention. Nous avons une grande tendance à raisonner de nous-mêmes vers Dieu, plutôt que de laisser descendre les pensées de Dieu en nous. Nous devrions garder à l'esprit que : « **Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées** » (Ésaïe 55 v. 8 et 9).

Dieu ne peut penser à son peuple, lui parler et agir envers lui, qu'en fonction de sa position en Christ. Il lui a donné cette position. Il l'a fait tel qu'il est. Il est son ouvrage. Par conséquent, parler d'eux comme étant à moitié justifiés serait un déshonneur jeté sur Dieu ; parler d'eux comme étant à moitié sanctifiés serait exactement la même chose.

Cette suite de pensées nous conduit à une autre preuve biblique, à savoir 1 Corinthiens 6 v. 11. Dans les versets précédents, l'apôtre dresse un tableau effrayant de l'humanité déchue, et il dit clairement aux saints de Corinthe qu'ils avaient été exactement comme cela : « **Tels étaient quelques-uns d'entre vous** ».

C'est une manière simple de traiter les choses. Il ne s'agit pas de paroles flatteuses, ni de barbouillages avec du mortier non tempéré, ni de dissimulation de la vérité complète, quant à la ruine totale et irrémédiable de notre vieille nature : « **Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu** ».

Quel contraste frappant entre les deux côtés du « **mais** » de l'apôtre. D'un côté, nous avons toute la dégradation morale de la condition humaine ; de l'autre côté, nous avons toute la perfection absolue de la position du croyant devant Dieu.

C'est vraiment un contraste merveilleux ; et il faut se rappeler que l'âme passe, en un clin d'œil, d'un côté à l'autre de ce « **mais** ». « **Tels étaient quelques-uns de vous ; mais vous, vous êtes** », maintenant, quelque chose de tout à fait différent. Au moment où ils reçurent l'Évangile de Paul, ils furent « lavés, sanctifiés et justifiés ». Ils étaient dignes du ciel ; et s'ils ne l'avaient pas été, cela aurait été une insulte à l'œuvre divine.

« Purifie tout, tu l'as dit, Seigneur ; un seul soupçon subsistera-t-il ? Ta parole est certaine, et ton œuvre est achevée ! »

C'est divinement vrai. Le croyant le plus inexpérimenté est entièrement pur, non pas par une question d'accomplissement, mais par le résultat nécessaire de sa vie en Christ : « **Nous sommes en celui qui est vrai** » (1 Jean 5 v. 20).

Quelqu'un pourrait-il être en Christ et en même temps n'être qu'à moitié sanctifié ? Assurément non. Il grandira sans aucun doute dans la connaissance et l'expérience de ce qu'est réellement la sanctification. Il entrera dans sa puissance pratique, dans ses effets moraux sur ses habitudes, ses pensées, ses sentiments, ses affections et ses relations.

En un mot, les yeux de son cœur s'ouvriront, et il comprendra et manifestera la puissante influence de la sanctification divine dans toute sa vie, sa conduite et son caractère.

Mais alors, il a été aussi complètement sanctifié aux yeux de Dieu, au moment où il s'est lié à Christ par sa nouvelle naissance ; qu'il le sera lorsque viendra le jour de l'enlèvement.

Sa sphère et ses circonstances seront différentes. Ses pieds se tiendront sur le pavé d'or du sanctuaire supérieur, au lieu de se tenir sur le sable aride du désert. Il sera dans un corps de gloire, au lieu d'un corps d'humiliation.

Quant à sa position, son acceptation, sa plénitude, sa justification et sa sanctification, tout fut réglé au moment où il crut au nom du Fils unique de Dieu. Tout cela semble découler comme une déduction nécessaire et irréfutable de 1 Corinthiens 6 v. 11.

Il est de la plus haute importance de saisir clairement la distinction entre une vérité, son application pratique, et le résultat d'une vérité. Cette distinction est toujours maintenue dans la Parole de Dieu : « Vous êtes sanctifiés ».

Voici la vérité absolue concernant le croyant, telle qu'elle est vue en Christ, comme le fruit d'une œuvre éternellement parfaite. « **Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier** » (Éphésiens 5 v. 25 et 26).

« **Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entiers...** » (1 Thessaloniens 5 v. 23). Nous avons ici l'application pratique de la vérité avec ses résultats dans le croyant.

Mais comment cette application est-elle accomplie, comment atteindre un résultat de victoire sur le péché ? **Par le Saint-Esprit, vivifiant la Parole écrite.** C'est pourquoi nous lisons : « **Sanctifie-les par ta vérité** » (Jean 17 v. 17). Et encore : « **Dieu vous a élus dès le commencement pour le salut, par la sanctification de l'Esprit et par la foi en la vérité** » (2 Thessaloniens 2 v. 13).

De même, dans Pierre : « **Élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctification de l'Esprit** » (1 Pierre 1 v. 2). Le Saint-Esprit poursuit la sanctification pratique du croyant sur la base de l'œuvre accomplie de Christ. La manière dont il le fait réside dans l'application au cœur et à la conscience de la vérité, telle qu'elle est en Jésus. Il dévoile la vérité, il nous la révèle par sa vie, en illuminant les « **yeux de notre cœur** » (Éphésiens 1 v. 18) ; quant à notre position parfaite devant Dieu en Christ,

et en dynamisant le nouvel homme en nous. Il nous permet de rejeter tout ce qui est incompatible avec cette position parfaite.

Un homme « lavé, sanctifié et justifié » ne doit pas s'adonner à des colères, des désirs ou des passions impies. Il doit « **se purifier de toute souillure de la chair et de l'esprit** » (2 Corinthiens 7 v. 1). C'est son saint et heureux privilège de rechercher les plus hautes hauteurs de la sainteté personnelle.

Son cœur et ses habitudes doivent être amenés et maintenus sous la puissance de cette grande vérité, selon laquelle, il est parfaitement « lavé, sanctifié et justifié ».

C'est là la véritable sanctification pratique. Il ne s'agit pas d'une tentative d'amélioration de notre vieille nature, ni d'un effort vain pour reconstruire une ruine irréparable. Non, c'est simplement le Saint-Esprit qui applique au quotidien « **la vérité** » à notre cœur, et qui permet à l'homme nouveau ensuite, de vivre, de se mouvoir et d'exister dans la sphère à laquelle il appartient.

Bien sûr, il nous faut rechercher ces choses de la manière dont nous rechercherions un trésor inestimable. Il nous faut demander cette lumière à Dieu sans relâche : « *C'est une véritable quête !* »

Il y aura alors sans aucun doute des progrès. Il y aura une croissance dans la puissance morale de cette précieuse vérité, une croissance dans la capacité spirituelle de soumettre et de maintenir sous son contrôle tout ce qui appartient à notre vieille nature. L'Esprit appliquera la sainteté de Christ à nos vies afin de nous séparer du mal qui nous entoure.

Tout cela se produira par le ministère bienveillant du Saint-Esprit, qui utilise la Parole de Dieu pour révéler à nos âmes la vérité sur notre position en Christ, et sur la marche à suivre qui correspond à cette position.

Mais il nous faut bien comprendre que l'œuvre du Saint-Esprit, dans la sanctification pratique, jour après jour, est fondée sur le fait que les croyants soient illuminés par Dieu ; et ensuite qu'ils deviennent acteurs dans le fait de vouloir l'intervention de Christ sur toutes les manifestations de leur vieille nature. C'est lui qui combat pour nous, à condition que nous désirions voir disparaître les manifestations de notre chair: « **regardez la délivrance que l'Eternel va vous accorder en ce jour ; car les Égyptiens**

que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus jamais. L'Eternel combattra pour vous... » (Exode 14 v. 14).

Le Saint-Esprit a pour but de nous conduire dans la connaissance, dans l'expérience et à la démonstration pratique de ce qui était vrai pour nous en Christ, au moment même où nous avons cru. En ce qui concerne cela, il y a un progrès, mais notre position en Christ est éternellement complète dès le commencement.

« Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité » (Jean 17 v. 17). Et encore : « Que le Dieu de paix vous sanctifie entièrement » (1 Thessaloniens 5 v. 23). Dans ces passages, nous avons le grand côté pratique de cette question. Nous voyons ici la sanctification présentée, non seulement comme quelque chose d'absolument et éternellement vrai de nous en Christ ; mais aussi comme une œuvre réalisée en nous, jour après jour et à chaque heure, par le Saint-Esprit, agissant au moyen de la Parole. Considérée sous cet angle, la sanctification est, de toute évidence, une chose progressive.

Je devrais être plus avancé dans la sainteté personnelle en 1861 qu'en 1860. Je devrais, par la grâce, progresser de jour en jour dans la sainteté pratique. Mais qu'est-ce que cela, permettez-moi de vous le demander ?

Qu'est-ce que cela, sinon l'accomplissement en moi de ce qui était vrai pour moi en Christ, au moment même où j'ai cru ? La base sur laquelle le Saint-Esprit poursuit la sainteté ; œuvre subjective dans le croyant est la vérité objective de sa plénitude éternelle en Christ.

Encore une fois : « Recherchez la paix avec tous, et la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur » (Hébreux 12 v. 14). Ici, la sainteté est présentée comme une chose à « poursuivre » – à atteindre par une poursuite fervente – une chose que tout vrai croyant désirera cultiver.

Que le Seigneur nous conduise dans la puissance de ces réalités spirituelles. Qu'elles ne demeurent pas seulement comme des doctrines et des dogmes dans notre intellect, mais qu'elles pénètrent et demeurent dans le cœur par le Saint-Esprit, comme des réalités sacrées et puissamment influentes, qui nous transforment puissamment.

Puissions-nous connaître la puissance sanctifiante de la vérité (Jean 17 v. 17) ; la puissance sanctifiante de la foi (Actes 26 v. 18) ; la puissance sanctifiante du nom de Jésus (1 Corinthiens 1 v. 30 ; 1 Corinthiens 6 v. 11) ; la puissance sanctifiante du Saint-Esprit (1 Pierre 1 v. 2) ; la grâce sanctifiante du Père (Jude 1).

Et maintenant, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, soient honneur et gloire, puissance, majesté et domination, aux siècles des siècles. Amen.

Chapitre cinq

Le christianisme : qu'est-ce que c'est ?

Nous désirons maintenant défendre le christianisme dans sa beauté divine et son excellence morale, comme l'illustre le passage bien connu de Philippiens 3.

Nous désirons présenter à nos lecteurs, ce qu'est le vrai christianisme et non une forme particulière de religiosité humaine. Nous en sommes profondément reconnaissants. Nous n'osons pas prendre la défense des hommes ou de leurs systèmes. Les hommes se trompent dans leur théologie et échouent dans leur éthique, mais la Bible et le christianisme restent inébranlables.

C'est une miséricorde indescriptible. Qui peut l'évaluer à sa juste valeur ? Être doté d'un modèle parfait de divinité et de morale est un privilège pour lequel nous ne pourrions jamais être suffisamment reconnaissants. Les hommes peuvent se tromper dans leur croyance et se tromper dans leur conduite, mais la Bible reste la Bible et le christianisme reste le christianisme.

Or, nous croyons que ce troisième chapitre de Philippiens nous donne le modèle d'un vrai chrétien, un modèle sur lequel tout chrétien devrait être formé. L'homme qui est ici présenté à notre attention pourrait dire par le Saint-Esprit : « **Frères, soyez tous mes imitateurs** » (v. 17).

Ce n'est pas non plus en tant qu'apôtre qu'il nous parle ici, ni comme quelqu'un doté de dons extraordinaires et ayant le privilège de voir des visions indescriptibles. Ce n'est pas Paul l'apôtre, ni Paul le vase doué que nous écoutons au verset 17 de notre chapitre, **mais Paul le chrétien.**

Nous ne pourrions pas le suivre dans sa brillante carrière d'apôtre. Nous ne pourrions pas le suivre dans son enlèvement au paradis, mais nous pouvons le suivre dans son parcours chrétien dans ce monde.

Il nous semble que nous avons dans notre chapitre une vue très complète de ce parcours, et non seulement du parcours lui-même, mais aussi de la ligne de départ et du but.

En d'autres termes, nous devons premièrement considérer la position du chrétien ; deuxièmement l'objectif du chrétien, et troisièmement l'espérance du chrétien. Que Dieu le Saint-Esprit nous guide pendant que nous nous arrêtons un peu sur ces points très importants et très intéressants !

La position du chrétien.

Premièrement, examinons ce qui concerne la position du chrétien. Ce point est exposé d'une double manière dans notre chapitre. On nous dit, non seulement quelle est la position du chrétien, mais aussi ce qu'elle n'est pas.

S'il n'y a jamais eu un homme qui puisse se vanter d'avoir une justice qui lui soit propre et sur laquelle se tenir devant Dieu, c'était bien Paul : « **Si quelque autre croit pouvoir se confier en la chair, je le puis bien davantage, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu né d'Hébreux ; quant à la loi, pharisien ; quant au zèle, persécuteur de l'Eglise ; irréprochable, à l'égard de la justice de la loi** » (Philippiens 3 v. 4 à 6).

C'est un « pedigree » des plus remarquables qui présente tout ce que l'on peut désirer pour se constituer une position dans la chair. Personne ne pouvait surpasser Saul de Tarse. C'était un Juif, de pure lignée, d'une fraternité disciplinée, d'une marche irréprochable, d'un zèle fervent et d'un dévouement inébranlable. Il était, par principe, un persécuteur de l'Église.

En tant que Juif, il ne pouvait s'empêcher de voir que les fondements mêmes du judaïsme étaient attaqués par la nouvelle économie de l'Église de Dieu. Il était absolument impossible que le judaïsme et le christianisme puissent subsister sur la même scène de vie, ou exercer leur emprise sur le même esprit.

Une caractéristique particulière du premier système était la stricte séparation des Juifs et des gentils ; une caractéristique particulière du second était l'union intime des deux en un seul corps.

Le judaïsme a érigé et maintenu le mur de séparation ; le christianisme a complètement aboli ce mur, sans rejeter personne.

Saül, en tant que Juif fervent, ne pouvait donc être qu'un persécuteur zélé de l'Église de Dieu. Cela faisait partie de sa religion, de celle dans laquelle il surpassait beaucoup ses pairs de sa propre nation, de celle dans laquelle il était « extrêmement zélé ». Tout ce qui pouvait être obtenu sous forme de religiosité, Saül le vivait.

Quelle que soit la hauteur à atteindre, il l'atteindrait. Il ne négligerait aucun effort pour édifier la superstructure de sa propre justice dans la chair, la justice dans l'ancienne création. Il lui était permis de s'approprier tous les attraits de la justice légale, afin de pouvoir les rejeter loin de lui au milieu des gloires plus éclatantes d'une justice divine : « **Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause de Christ. Et même je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout, et je les regarde comme de la boue, afin de gagner Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi...** » (Philippiens 3 v. 7 à 9).

Il faut noter ici que la pensée dominante dans le passage ci-dessus n'est pas celle d'un pécheur coupable, qui s'en remet au sang de Jésus pour obtenir le pardon ; mais plutôt celle d'un légaliste, qui rejette comme de la saleté sa propre justice religieuse, parce qu'il en a trouvé une meilleure.

Il n'est pas nécessaire de dire que Paul était un pécheur – « **le premier des pécheurs** » (1 Timothée 1 v. 15) – et qu'en tant que tel, il s'en remit au précieux sang de Christ et y trouva le pardon, la paix et l'acceptation de Dieu. Cela nous est clairement enseigné dans de nombreux passages du Nouveau Testament, mais ce n'est pas la pensée principale du chapitre qui nous occupe maintenant.

Paul ne parle pas de ses péchés, mais de ses gains. Il ne s'occupe pas de ses besoins en tant que pécheur, mais de ses avantages en tant qu'homme – un homme dans la chair – un homme dans l'ancienne création, un Juif, un légaliste.

Il est vrai que Paul a apporté tous ses péchés à la croix et qu'ils ont été lavés dans le sang expiatoire du sacrifice divin pour le péché.

Mais dans ce noble passage, nous voyons autre chose. **Nous voyons un légaliste rejeter loin de lui sa propre justice** (comme Job, après avoir été éclairé par son Dieu), et l'estimer comme une chose sans valeur et laide. Cela en contraste avec un Christ ressuscité et glorifié, qui est la justice du chrétien, la justice qui appartient à la nouvelle création céleste.

Paul avait des péchés sur lesquels pleurer, et il avait une justice dont il pouvait se vanter. Il avait de la culpabilité sur la conscience, et des lauriers sur le front. Il avait beaucoup de choses dont il pouvait avoir honte, et beaucoup de choses dont il pouvait se glorifier.

Cependant, le point spécial présenté dans Philippiens 3 v. 4 à 8, n'est pas celui d'un pécheur qui obtient le pardon de ses péchés, la purification de sa culpabilité et la couverture de sa honte. Il s'agit plutôt d'un légaliste qui abandonne sa justice, d'un érudit qui jette ses lauriers, et d'un homme qui abandonne sa vaine gloire. Simplement parce qu'il a trouvé la vraie gloire, des lauriers qui ne se fanent pas, et une justice éternelle dans la personne d'un Christ victorieux et exalté.

Ce n'est pas seulement que Paul, le pécheur, avait besoin d'une justice parce qu'en réalité, il n'en avait pas en propre ; mais que Paul, le pharisien, préférait la justice qui lui avait été révélée en Christ, parce qu'elle était infiniment meilleure et plus glorieuse que toute autre.

Paul, en tant que pécheur, avait sans doute besoin, comme tout autre pécheur, d'une justice dans laquelle se tenir devant Dieu, mais ce n'est pas ce qu'il nous présente dans notre chapitre. Nous tenons à ce que le lecteur comprenne clairement ce point. **Ce n'est pas seulement que mes péchés me conduisent à Christ, mais également que ses délicieuses vertus m'attirent à lui.**

Il est vrai que j'ai des péchés, et c'est pourquoi j'ai besoin de Christ. Mais même si j'avais une justice, je la rejetterais loin de moi et me cacherais volontiers « en Christ ». Ce serait une « perte » positive pour moi d'avoir une justice qui m'appartienne, vu que Dieu a gracieusement pourvu à une justice aussi glorieuse pour moi en Christ.

Comme Adam dans le jardin d'Eden, il était nu, et c'est pourquoi il s'est fait un tablier. Mais cela aurait été une « perte » pour lui de garder le tablier après que le Seigneur Dieu lui eut fait un manteau. Il était certainement bien mieux d'avoir un manteau fait par Dieu qu'un tablier fait par l'homme.

Ainsi pensait Adam, ainsi pensait Paul et ainsi pensaient tous les saints de Dieu, dont les noms sont inscrits dans le livre de vie. **Il vaut mieux se tenir dans la justice de Dieu, qui vient par la foi, que de se tenir dans la justice de l'homme, qui vient par les œuvres de la loi.** Ce n'est pas seulement de la miséricorde que de se débarrasser de nos péchés, grâce au remède que Dieu a prévu, mais aussi de se débarrasser de notre propre justice, et d'accepter à la place la justice que Dieu a révélée.

Ainsi donc, nous voyons que la position du chrétien est en Christ : « **trouvé en lui** » (Philippiens 3 v. 9). **C'est la vraie position chrétienne.** Rien de moins, rien de plus, rien de différent. Elle n'est pas en partie en Christ et en partie dans la loi ou dans le monde ; ni en partie en Christ et en partie dans la théologie. Non, elle est « **trouvée en lui** ». C'est la position du christianisme. Si on y touche, ce n'est plus du tout le christianisme. Ce peut être un isme ancien, ou un isme médiéval, ou un isme moderne, mais ce n'est très certainement pas le christianisme du Nouveau Testament, s'il est autre chose que cela : « **trouvé en lui** ».

Nous devons insister sur ce point auprès du lecteur. Nous sentons qu'une responsabilité solennelle repose sur nous en ce moment sur ce point. Nous devons garder les yeux fixés sur l'époque dans laquelle nous vivons, sur la conscience de nos lecteurs. Nous devons réfléchir aux difficultés de l'époque et aux nécessités de la conscience.

Nous devons nous tourner vers Dieu pour qu'il nous donne la bonne chose à dire à nos lecteurs. Nous exhortons donc sincèrement le lecteur à bien considérer ce point, notre premier point : « *C'est en Christ que nous pouvons demeurer fermes !* »

Il est notre justice. Lui-même, le Christ crucifié, ressuscité, exalté, glorifié. Oui, il est notre justice. Se trouver en lui est la véritable position chrétienne. Ce n'est pas le judaïsme, le catholicisme, (NDLR – ou le pentecôtisme), ni dans aucun autre isme. Ce n'est pas être membre de telle ou telle église, ou de telle dénomination. C'est être en un Christ vivant. **C'est le grand fondement du vrai christianisme pratique.** En un mot, c'est la position du chrétien.

L'objet du chrétien.

Considérons maintenant, en second lieu, l'objectif du chrétien. Ici encore, le christianisme nous enferme dans le Christ : « **Afin de connaître Christ** » (Philippiens 3), est le souffle du vrai chrétien. Si « **être trouvé en lui** » constitue la position du chrétien, alors « **le connaître** » est son objectif propre.

La philosophie antique avait une devise qu'elle faisait résonner continuellement aux oreilles de ses adeptes, et cette devise était : « *Connais-toi toi-même !* » Le christianisme, au contraire, a une devise plus élevée, qui pointe vers un objectif plus noble. Il nous dit de connaître le Christ, de faire de lui notre objectif, de fixer sur lui notre regard sincère.

C'est là, et là seulement, le but du chrétien. Tout autre but n'est pas du tout le christianisme. Malheureusement, les chrétiens ont souvent d'autres buts ; ils veulent continuellement servir Christ et accumuler des enseignements, au lieu de chercher à le connaître personnellement. Et c'est précisément la raison pour laquelle nous avons dit, au début de cet article, que c'est le christianisme, et non les voies des chrétiens, que nous désirons présenter à nos lecteurs.

Peu importe quel est le but. Si ce n'est pas le Christ, ce n'est pas le christianisme. Le véritable désir du chrétien sera toujours incarné dans ces mots : « **Afin de connaître Christ, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort...** » (Philippiens 3 v. 10).

Ce n'est pas que je puisse réussir dans le monde, que je puisse gagner de l'argent, que j'atteigne une position élevée, que j'élargisse ma famille, que je me fasse un nom, que je sois considéré comme un grand homme, un homme riche, un homme populaire, un sportif de renom. Non, aucun de ces objectifs n'est un objectif chrétien.

Il peut très bien convenir à un homme qui veut faire de telles choses son objectif. Mais le chrétien, lui, a le Christ. C'est là toute la différence. Il peut être tout à fait normal, pour un homme qui ne connaît pas le Christ comme sa justice, de faire de son mieux pour se faire justice lui-même ; mais pour un homme dont la position est dans le Christ ressuscité, la justice la plus juste qui puisse être produite par des efforts humains, serait une vraie perte. Il en est de même pour tout objectif.

La question n'est pas de savoir quel mal y a-t-il à faire ceci ou à cela ? Mais de savoir s'il s'agit d'un objet à profonde vocation chrétienne.

Il est bon de voir cela. Nous pouvons en être sûrs, cher lecteur, une des grandes raisons de la bassesse qui règne parmi les chrétiens, réside dans le fait que nos regards se détournent vite du Christ, pour se fixer sur quelque chose de terrestre et de profane.

Ce peut être un objet très louable pour un simple homme du monde, pour quelqu'un qui ne voit que sa place dans la société, ou dans l'ancienne création. Mais le chrétien n'est pas comme cela. Il n'appartient pas du tout à ce monde. Il y vit, mais n'en est pas : **« Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde »** (Jean 17 v. 14).

« Notre cité à nous est dans les cieux... » (Philippiens 3 v. 20), et nous ne devrions jamais nous contenter d'un but inférieur à celui du Christ. La position d'un homme n'a aucune importance. Il peut n'être qu'un éboueur ou un prince, ou il peut se situer entre ces deux extrêmes. C'est la même chose, **pourvu que le Christ soit son véritable et unique objet**. C'est l'objet d'un homme, et non sa position, qui lui donne son caractère.

Or, le seul but de Paul était Christ. Qu'il soit stationnaire ou en voyage, qu'il prêche l'Évangile ou ramasse du bois, qu'il implante des églises ou qu'il dresse des tentes, Christ était son seul but. De nuit comme de jour, chez lui ou à l'étranger, sur mer ou sur terre, seul ou en compagnie, en public ou en privé, il pouvait dire : **« Je fais une chose... »** (Philippiens 3 v. 13).

Il ne faut pas oublier que ce n'était pas seulement Paul, l'apôtre travailleur, ou Paul le saint, **« ravi jusqu'au troisième ciel »** (2 Corinthiens 12 v. 2), mais Paul le chrétien vivant, agissant, marchant comme nous aujourd'hui : celui qui nous parle en ces termes : **« Frères, soyez tous mes imitateurs... »** (v. 17).

Nous ne devrions jamais nous contenter de rien de moins que cela. Il est vrai que nous échouons souvent lamentablement, mais gardons toujours le véritable but devant nous. Comme l'écolier qui étudie sa copie, il ne peut espérer réussir qu'en gardant les yeux fixés sur son sujet. S'il a tendance à regarder la dernière ligne qu'il a écrite, chaque ligne suivante sera pire que la précédente.

Cela sera aussi notre cas, si nous détournons notre regard de ce titre divin et parfait, et commençons à nous intéresser à nous-mêmes, à nos propres productions et convoitises, à notre propre caractère, à nos intérêts, à notre réputation. Nous commencerons à penser à ce qui serait cohérent avec nos propres principes, notre profession ou notre position, au lieu de fixer notre regard sur cet unique objet que présente le christianisme, à savoir le Christ lui-même.

Mais certains diront : « *Où trouverons-nous cela ? Où le trouverons-nous parmi les chrétiens d'aujourd'hui ?* » Il est difficile de le savoir.

Néanmoins, nous le trouvons dans le troisième chapitre de l'épître aux Philippiens. Cela nous suffit. Nous avons ici un modèle du vrai christianisme. Si nous nous apercevons que notre cœur court après d'autres choses, jugeons-les et abandonnons-les. Comparons nos lignes avec le titre et efforçons-nous sincèrement d'en produire une copie fidèle.

De cette façon, même si nous devons pleurer sur nos échecs, nous serons toujours occupés par notre objectif propre, et ainsi, nous formerons notre caractère. Car, ne l'oublions jamais, **c'est l'objectif qui forme le caractère**. Si mon objectif est l'argent, mon caractère est avide ; si je suis ambitieux, mon caractère suivra ; si je suis un homme de Christ, je suis chrétien. Il n'est pas ici question de vie ou de salut, mais seulement de christianisme pratique et authentique.

Si l'on nous demandait une définition simple du chrétien, nous dirions immédiatement qu'**un chrétien est un homme qui a le Christ pour seul objectif de sa vie**. C'est très simple. Puisseons-nous entrer dans sa puissance et ainsi faire preuve d'un discipulat plus sain et plus vigoureux ; en ce temps où tant de chrétiens, malheureusement, s'occupent plus de choses terrestres que de Christ.

L'espérance du chrétien.

Nous terminerons cette esquisse hâtive et imparfaite de ce vaste sujet par une ou deux lignes sur l'espérance du chrétien. Ce troisième et dernier point est présenté dans notre chapitre d'une manière tout aussi caractéristique que les deux autres.

La position du chrétien se trouve en Christ ; l'objectif du chrétien est de connaître Christ ; et **l'espérance du chrétien est de ressembler à Christ**. Comme le lien entre ces trois choses est magnifiquement parfait.

À peine je découvre Christ comme étant ma justice, que j'aspire à le connaître comme mon objet principal ; plus je le connais profondément, plus j'aspire à lui ressembler. C'est une espérance qui ne peut se réaliser que par le Saint-Esprit, qui me conduit à le voir réellement tel qu'il est, avec les yeux de mon cœur.

Ayant une justice parfaite et un objet parfait, il me faut simplement une chose de plus : c'est d'en finir avec tout ce qui m'empêche de jouir de cet objet : **« notre cité à nous est dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera le corps de notre humiliation, en le rendant semblable au corps de sa gloire, par le pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses »** (Philippiens 3 v. 20 et 21).

Maintenant, en mettant tous ces éléments ensemble, nous obtenons une vue très complète du vrai christianisme. Nous ne pouvons pas tenter d'approfondir l'un de ces trois points mentionnés ci-dessus, car, on peut le dire à juste titre que chaque point exigerait un volume pour le traiter complètement.

Mais nous demandons au lecteur de poursuivre lui-même ce merveilleux thème avec l'aide de l'Esprit et de la Bible. Élevez-vous au-dessus de toutes les imperfections et incohérences des chrétiens. Contemplez la grandeur morale du christianisme, telle qu'elle est illustrée par la vie et le caractère de l'homme modèle qui nous est présenté dans ce chapitre.

Alors, que le langage de votre cœur soit : *« Que les autres fassent ce qu'ils veulent, quant à moi, je ne veux rien de moins que ce beau modèle, rien d'autre ne satisfera jamais mon cœur. Que je détourne complètement mon regard des hommes, pour le fixer intensément sur le Christ lui-même. Que je trouve tout mon plaisir en lui, comme ma justice, mon objet et mon espérance ! »*

L'apôtre Jean dit dans 1 Jean 2 v. 6 : **« Celui qui dit qu'il demeure en lui doit marcher aussi comme il a marché lui-même »**. Autrement dit, **si nous prétendons être chrétiens, nous devons être semblables à Christ**.

Qu'il en soit ainsi de l'écrivain et du lecteur, pour l'amour de Jésus !

Chapitre six

La perfection chrétienne : qu'est-ce que c'est ?

Il y a peu d'étudiants réfléchis du Nouveau Testament qui n'aient pas, à un moment ou à un autre, été quelque peu hésitants quant à la véritable portée et à l'application du mot « parfait », qui revient fréquemment.

Ce mot est utilisé dans des contextes si divers qu'il est extrêmement important que nous sachions clairement ce que le Saint-Esprit entend par là, dans chaque cas particulier. Nous croyons que le contexte nous guidera, d'une manière générale, pour bien comprendre le sens et l'application du mot dans un passage donné.

Nous savons que le sujet de la « perfection chrétienne », a donné lieu à de nombreuses querelles et controverses théologiques ; mais nous devons d'emblée assurer à nos lecteurs que nous n'avons nullement l'intention d'aborder la question de manière controversée. Nous nous contenterons de signaler les divers passages du Nouveau Testament où le mot « parfait » apparaît, avec quelques-uns des principaux exemples de son utilisation.

Nous ne suivrons pas l'ordre dans lequel le mot apparaît, mais plutôt en fonction du besoin réel de nos vies. De cette façon, nous découvrirons que le premier grand aspect de la perfection chrétienne nous est présenté au neuvième verset du neuvième chapitre de l'épître aux Hébreux, et peut être appelé perfection, quant à l'état de la conscience.

« C'est une figure pour le temps actuel, où l'on présente des offrandes et des sacrifices qui ne peuvent rendre parfait sous le rapport de la conscience celui qui rend ce culte... » (v. 9). L'apôtre, dans ce passage, établit un contraste entre les sacrifices sous l'économie mosaïque et le sacrifice du Christ. Les premiers ne pouvaient jamais donner une conscience parfaite, simplement parce qu'ils étaient imparfaits en eux-mêmes.

Il était impossible que le sang d'un taureau ou d'un bouc ne puisse jamais donner une conscience parfaite. Il pouvait servir pendant un jour, un mois ou une année, mais pas plus longtemps.

Par conséquent, la conscience d'un adorateur Juif n'était jamais parfaite. Il n'avait pas, si nous pouvons employer cette expression, atteint son but moral quant à l'état de sa conscience. Il ne pouvait jamais dire que sa conscience était parfaitement purifiée, parce qu'il n'avait pas encore atteint un sacrifice parfait.

Mais pour le fidèle chrétien, c'est différent. Dieu soit béni. Il a atteint son but moral. Il est arrivé à un point, en ce qui concerne l'état de sa conscience, au-delà duquel il lui est absolument impossible d'aller au-delà du sang de Jésus-Christ. **Il est parfait quant à sa conscience.**

Tel est le sacrifice, telle est la conscience qui repose sur lui. Si le sacrifice est imparfait, la conscience le sera aussi. Ils tiennent ou tombent ensemble. Rien ne peut être plus simple, rien de plus solide, rien de plus consolant pour une conscience éveillée. Ce n'est pas du tout une question de savoir qui je suis ; c'est une question qui a été pleinement et pour toujours réglée.

J'ai été découvert, jugé et condamné en moi-même : « **En moi, c'est-à-dire dans ma chair, n'habite aucun bien...** » (Romains 7 v. 18). Je suis arrivé au bout de moi-même, et là, j'ai atteint le sang de Christ. Que pourrait-on ajouter à ce sang si précieux ? **Rien. Je suis parfait quant à l'état de ma conscience.** Je ne veux pas d'une ordonnance, d'un sacrement, d'une cérémonie pour parfaire l'état de ma conscience. Dire cela, penser cela, ce serait jeter le déshonneur sur le sacrifice du Fils de Dieu.

Le lecteur fera bien de saisir ce point de base. S'il y a quelques obscurités ou incertitudes à ce sujet, il sera totalement incapable de comprendre ou d'apprécier les divers aspects de la « perfection chrétienne », que nous allons maintenant passer en revue. Il est tout à fait possible que de nombreuses personnes pieuses, ne jouissent pas de l'ineffable bénédiction d'une conscience parfaite à cause de leur individualisme.

Elles se regardent en elles-mêmes et n'y trouvent rien sur quoi appuyer leur foi, qui ne l'a jamais fait ? Elles considèrent comme présomptueux de penser être parfaits sous quelque rapport que ce soit. C'est une erreur.

C'est peut-être une erreur pieuse, mais c'est une erreur. Si nous devons parler de la perfection dans la chair (ce à quoi beaucoup, hélas, aspirent en vain), alors oui, en vérité, la vraie piété pourrait reculer avec horreur, devant cette chimère présomptueuse et stupide.

Mais grâce à Dieu, notre thème n'est pas la perfection dans la chair, par un quelconque processus d'amélioration morale, sociale ou religieuse. Ce serait un travail pauvre, ennuyeux et déprimant. Ce serait nous amener à chercher la perfection dans l'ancienne création (notre âme, notre vieille nature), où règnent le péché et la mort.

Chercher la perfection au milieu de la poussière de l'ancienne création serait une tâche sans espoir. Et pourtant, combien de chrétiens sont engagés dans cette voie. **Ils cherchent à améliorer l'homme et à vouloir réparer le monde.**

C'est là notre thèse, et nous voulons que le lecteur anxieux la comprenne dans sa simplicité, afin qu'il puisse voir le fondement solide de sa paix, posé par la main même de Dieu. Nous voulons qu'avant de mettre de côté ces quelques lignes, il entre dans la joie du sentiment de ses péchés parfaitement pardonnés, et de sa conscience parfaitement purifiée par le sang de Jésus.

Toute l'affaire tourne autour de la question du sacrifice. **Qu'a trouvé Dieu dans ce sacrifice ? La perfection.** Eh bien, cette perfection est pour toi, qui est soucieux dans ta conscience. Reçois là comme un don, et tu en jouiras immédiatement et pour toujours.

Rappelez-vous, la question n'est pas de savoir qui vous êtes, ni ce que vous pensez du sang de Christ. Non, la question est : « *que pense Dieu du sang de son propre Fils ?* » Cela rend tout très clair. Il faut que chacun détourne ses yeux de lui-même, pour les fixer sur l'œuvre de Christ.

Dites, est-ce clair pour vous ? Pouvez-vous maintenant vous y reposer ? Votre conscience est-elle libérée par le contact avec un sacrifice parfait ? Oh, qu'il en soit ainsi. Puisse l'Esprit de Dieu vous montrer maintenant la plénitude et la perfection de l'œuvre expiatoire de Christ, avec une telle

clarté, une telle vivacité et une telle puissance, que tout votre être puisse être émancipé, et que votre cœur soit rempli de louanges et d'actions de grâces.

Le cœur du Seigneur saigne, à la pensée des milliers d'âmes précieuses maintenues dans les ténèbres et l'esclavage, alors qu'elles devraient marcher dans la lumière et la liberté qui découlent d'une conscience parfaitement purifiée.

Tant de choses ont été ajoutées au simple témoignage de la Parole et de l'Esprit de Dieu, quant à la valeur de l'œuvre du Christ, qu'il est totalement impossible au cœur d'être libéré. Vous recevrez un peu de Christ et un peu de vous-même ; un peu de grâce et un peu de loi ; un peu de foi et un peu d'œuvres.

Ainsi, l'âme est maintenue en suspens entre la confiance et le doute, entre l'espoir et la crainte, selon que l'un ou l'autre de ces ingrédients prédomine dans sa vie. Combien est rare, une présentation équilibrée du joyau du salut complet, gratuit, présent et éternel. Nous voudrions faire briller ce joyau de tout son éclat, divin et céleste, sous le regard du lecteur en cet instant.

Alors les chaînes de son esclavage spirituel tomberont. Si le Fils le rend libre, il sera réellement libre et pourra ainsi s'élever dans la puissance de cette liberté, et fouler le système juridique de la loi sous ses pieds.

Plus nous réfléchissons à la question qui nous occupe maintenant – et nous avons beaucoup réfléchi sur la question – plus nous sommes convaincus que le véritable secret de toute l'erreur, de la confusion et de la perplexité dans lesquelles tant de gens sont plongés à ce sujet, réside dans le fait qu'ils **ne comprennent pas clairement la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ** : la nouvelle naissance, la nouvelle création.

Si cette grande vérité était seulement saisie avec puissance, elle clarifierait tout quant à l'état de la conscience. **Tant que je cherche à apaiser ma conscience en m'efforçant de m'améliorer moi-même, je serai soit malheureux, soit trompé moi-même.** Peu importe le moyen que j'adopte pour mener à bien ce processus ; le résultat doit être le même.

Si je tente d’embrasser la profession de foi chrétienne dans le but de m’améliorer – d’améliorer ma vieille nature ou de réparer ma condition dans l’ancienne création – je suis totalement ignorant sur la béatitude d’une conscience parfaite : « **Toute chair est comme l’herbe...** » (1 Pierre 1 v. 24).

L’ancienne création (notre vieille nature) est sous l’influence desséchante du péché et de sa malédiction. Le Christ ressuscité est le chef de la nouvelle création : « **la tête du corps de l’Eglise** » ; « **le commencement de la création de Dieu** » ; « **le premier-né d’entre les morts** » (Colossiens 1 v. 18).

Voilà bien la perfection de la conscience. Que me faut-il de plus ? Je vois celui qui fut pendu à la croix, chargé de tout le poids de mes péchés, couronné de gloire et d’honneur à la droite de Dieu, au milieu de la majesté du ciel. Que puis-je ajouter à cela ?

Ai-je besoin d’ordonnances, de rites, de cérémonies ou de sacrements ? Certainement pas. Je n’ose rien ajouter à la mort et à la résurrection du Fils éternel de Dieu. Les ordonnances du baptême et de la sainte cène symbolisent et célèbrent cette grande réalité spirituelle.

Mais quand, au lieu d’être utilisées pour symboliser et célébrer la mort et la résurrection, elles sont utilisées pour les remplacer – utilisées comme des béquilles pour le vieil homme (notre vieille nature) – elles doivent être considérées comme un piège et une malédiction.

Nous aimerions insister sur ce premier point en raison de son importance immense à notre époque, d’ordonnances, de religion traditionnelle et de perfectionnement personnel à coup de doctrine. Nous aimerions le méditer, l’élaborer, l’illustrer et le mettre en valeur, afin que le lecteur puisse en avoir une compréhension claire, complète et audacieuse.

Nous attendons de Dieu le Saint-Esprit, qu’il accomplisse son propre travail dans ce domaine ; et s’il amène gracieusement le cœur sous la puissance de la vérité qui a été si faiblement dévoilée, alors il y aura à la fois la capacité et le loisir d’examiner le deuxième grand aspect de la perfection chrétienne, à savoir la perfection quant à l’objet du cœur.

Ici encore, nous sommes introduits dans la nouvelle création. Le **Christ est mort pour me donner une conscience parfaite**. Il vit pour me donner un objet parfait. Mais il est très clair que tant que je n'aurai pas goûté à la profonde béatitude de la première, je ne pourrai jamais m'occuper convenablement de la seconde.

Il me faut une conscience parfaite avant que mon cœur puisse se consacrer librement à la recherche de la personne du Christ. Combien peu d'entre nous goûtent réellement la douceur de la communion avec un Christ ressuscité. Combien peu d'entre nous connaissent cette fixation du cœur sur lui comme notre objet suprême, absorbant et indivisible. Nous sommes si souvent occupés par nos propres affaires, selon nos propres raisonnements.

Le monde s'insinue, d'une manière ou d'une autre ; nous vivons dans notre vieille nature ; nous respirons l'atmosphère – l'atmosphère sombre, lourde et trouble – de l'ancienne création ; nous nous laissons aller à notre moi ; et ainsi, notre vision spirituelle s'obscurcit. Nous perdons notre sens de la paix, l'âme est troublée, le cœur détraqué, le Saint-Esprit attristé, la conscience troublée.

Dès que notre œil se détourne du Christ, l'obscurité s'installe inexorablement. Une obscurité qui, d'une certaine manière, peut souvent être ressentie. Ce n'est que lorsque l'œil est saint que le corps est rempli de lumière. Et qu'est-ce qu'un œil unique et saint, sinon avoir le Christ pour unique objet ?

C'est ainsi que la lumière divine se déverse en nous, jusqu'à ce que chaque chambre de notre être moral soit illuminée, et que nous devenions des lumières pour les autres.

De cette façon, l'âme est heureusement préservée de l'obscurité, de la perplexité et de l'anxiété. Elle trouve toutes ses sources dans le Christ. Elle est indépendante du monde et peut avancer en chantant :

« Dans ce nom se trouvent le salut, un remède à mon chagrin, à mes soucis et à ma culpabilité ; un baume guérisseur pour chaque blessure : tout, tout ce que je veux est là ! »

Il est impossible de décrire avec des mots la puissance et la bénédiction d'avoir Jésus, toujours présent à notre cœur comme objet. C'est la perfection, comme nous le voyons dans Philippiens 3 v. 15, où l'apôtre dit : « **Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons cette même pensée ; et si vous êtes en quelque point d'un autre avis, Dieu vous éclairera aussi là-dessus** » (Philippiens 3 v. 15).

Lorsque Christ se tient dans notre cœur comme notre seul sujet de recherche, absorbant et satisfaisant, nous avons atteint notre but moral en ce qui concerne un objet. Comment pourrions-nous aller au-delà de la personne du Christ, en qui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, et en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance ?

Impossible. Nous ne pouvons pas aller au-delà du sang du Christ pour la conscience, ni au-delà de la personne du Christ pour le cœur ; nous avons donc atteint notre but moral dans les deux cas ; nous avons la perfection quant à l'état de la conscience et quant à l'objet du cœur.

Ici donc, nous avons à la fois la paix et la puissance, la paix pour la conscience et la puissance sur nos affections. C'est lorsque la conscience trouve un doux repos dans le sang, que nos affections peuvent trouver leur pleine liberté dans la personne de Jésus.

Qui peut dévoiler les puissants résultats moraux de la contemplation du Christ ? « **Nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit** » (2 Corinthiens 3 v. 18).

Avez-vous noté ? « **En contemplant... nous sommes transformés** ». Il n'y a pas d'esclavage religieux, pas d'efforts incessants, pas de labeur anxieux. Nous regardons, et regardons encore, et, que se passe-t-il alors ? Tandis que nous regardons, nous devenons moralement assimilés à l'objet béni, par la puissance transformatrice du Saint-Esprit. L'image du Christ est gravée dans notre cœur et se reflète de mille façons dans notre vie, dans tout notre être, jour après jour.

Lecteur, souviens-toi que c'est là la seule idée vraie du christianisme. **C'est une chose d'être religieux, c'en est une autre d'être chrétien.** Paul était religieux avant sa conversion, mais il est devenu chrétien après.

Il est bon de le concevoir. Il y a beaucoup de religion dans l'Église, de courants de pensées, mais hélas, combien peu de vrai christianisme. Et pourquoi ? Simplement parce que le Christ n'est pas connu comme il le devrait. Il n'est pas aimé par notre obéissance à ses commandements, il n'est pas pris sérieusement en considération. Il n'est pas recherché comme un trésor, comme il se doit.

Et même là où l'on croit à son œuvre pour le salut – là où l'on fait confiance à son sang pour le pardon et la paix – combien on le connaît ou on pense à lui plus que le minimum vital. Nous sommes tout à fait prêts à accepter le salut par la mort de Jésus, mais combien nous nous éloignons après de sa personne bénie, dans une consécration fade de nos vies.

Combien peu il occupe sa véritable place dans nos cœurs. C'est une perte grave. En effet, la pâle lumière vacillante des chrétiens moderne est le fruit de l'éloignement « Laodicéen » du Christ, lui, le soleil central du christianisme. Comment peut-il y avoir de la lumière, de la chaleur ou de la fécondité, si nous errons dans les voûtes sombres et les tunnels obscurs des plaisirs de ce monde, de sa philosophie de vie et de ses divertissements ?

Et même lorsque nous faisons du salut notre objectif – lorsque nous sommes occupés par notre condition spirituelle, nous nourrissant de nos expériences et prenant soin de nos structures religieuses – nous devenons faibles et vils, dans la mesure où ces choses ne sont certainement pas la représentation et la manifestation de la personne vivante de Christ.

Il y a beaucoup de gens qui se sont retirés du monde, qui ont abandonné ses fêtes perverses, ses théâtres, ses expositions, ses concerts, ses expositions de fleurs, ses événements sportifs, ses innombrables et innombrables vanités ; et qui, pourtant, n'ont pas trouvé leur but dans un Christ ressuscité et glorifié.

Ils se sont retirés du monde, mais se sont repliés sur eux-mêmes. Ils cherchent un but dans leur religion et non pas en Christ. Ils s'adonnent à des formes de piétisme émanant de leur propre sagesse. Ils se nourrissent des œuvres d'une conscience morbide ou d'un esprit superstitieux ; ou bien, ils sont nostalgiques de leurs expériences d'hier.

Or, ces personnes sont tout aussi éloignées du bonheur, aussi éloignées de la vraie idée du christianisme, que les pauvres chasseurs de plaisirs de ce monde. Il est tout à fait possible de renoncer à la chasse aux plaisirs et de devenir un religieux morose, un mystique morbide et mélancolique, un pessimiste spirituel.

Qu'est-ce que je gagne à changer ? Rien ; à moins que ce ne soit une énorme illusion. Je me suis retiré du monde qui m'entoure, pour ne pas trouver grand-chose dans le monde intérieur du christianisme légaliste : *« un pauvre et faible échange ! »*

Quelle différence avec le vrai chrétien ? Il est là, une conscience apaisée et le cœur libéré, les yeux fixés sur un seul objet, Christ vivant en lui, qui absorbe toute son âme, toute son énergie.

Parlez-lui des plaisirs de ce monde, même légitime ? Demandez-lui s'il est allé à tel ou tel spectacle, même chrétien ; s'il a fait tel ou tel voyage ; s'il a gagné quelques coupes sportives ? Que vous répond-il avec calme et dignité ? Vous montrera-t-il seulement le péché et le mal dans telles ou telles choses ? Non !

Il vous dira : *« **J'ai tout trouvé en Christ. J'ai atteint mon but moral. Je ne veux plus d'autre chose que Christ. Je suis satisfait, rassasié, pleinement désaltéré aux sources de la vie : « celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Jean 4 v. 14) ! »***

Telle est la réponse du véritable chrétien. C'est une bien mauvaise affaire que de parler du mal de ceci ou de cela. Il arrive souvent que les personnes qui parlent ainsi ne s'occupent pas de Christ, mais de leur propre réputation, de leur caractère, de leur cohérence avec eux-mêmes.

À quoi bon tout cela ? N'est-ce pas une occupation charnelle, après tout ? Ce qu'il faut, c'est garder les yeux fixés sur Christ, le contempler ; alors le cœur suivra les yeux et les pieds suivront le cœur. De cette façon, notre chemin sera comme une lumière resplendissante, brillant de plus en plus jusqu'à se perdre dans l'éclat du jour de gloire parfait et éternel.

« Que Dieu, dans son infinie miséricorde, accorde à l'écrivain et au lecteur de ces pages, de connaître davantage ce que c'est que d'être parvenu à la plénitude, tant pour notre conscience que pour notre cœur ! »

En considérant le sujet de la perfection chrétienne, il pourrait sembler suffisant de dire que le croyant est parfait dans un Christ ressuscité : **Vous avez tout pleinement en lui** (vous êtes rendus accomplis en lui), **qui est le chef de toute domination et de toute autorité** » (Colossiens 2 v. 10).

Cela comprend certainement tout. Rien ne peut être ajouté à la perfection que nous avons en Christ. Tout cela est heureusement vrai ; mais n'est-il pas vrai que les auteurs inspirés utilisent le mot « parfait » de diverses manières ? Et n'est-il pas important que nous comprenions le sens dans lequel ce mot est utilisé ?

Nous présumons que cela ne sera à peine remis en question. Nous ne pouvons pas supposer un seul instant qu'un lecteur sérieux avec la Bible, se contenterait de rejeter la question, sans chercher dans la prière à comprendre la force exacte et la juste application du mot dans chaque passage particulier où il apparaît.

Il est clair que le mot « parfait » dans Hébreux 9 v. 9 n'est pas appliqué de la même manière que dans Philippiens 3 v. 15. Et n'est-il pas juste, n'est-il pas profitable de chercher par la lumière de l'Esprit, à comprendre cette différence ? Pour notre part, nous ne pouvons la mettre en doute ; et dans cette confiance, nous pouvons heureusement poursuivre notre examen du sujet de la perfection chrétienne, en appelant l'attention du lecteur, en troisième lieu, sur la perfection dans le principe de notre marche.

Cela nous est révélé dans Matthieu 5 v. 48 : **« Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait »**. Comment pouvons-nous être parfaits comme notre Père céleste ? Comment pouvons-nous atteindre un niveau aussi élevé ? Nous pouvons comprendre que nous sommes parfaits quant à notre conscience, dans la mesure où cette perfection est basée sur ce que Christ a fait pour nous, et non pas sur nous-même.

Nous pouvons également comprendre que nous sommes parfaits quant à l'objectif de notre cœur, dans la mesure où cette perfection est basée

sur ce que Christ est pour nous. Mais être parfaits comme notre Père céleste, semble entièrement au-dessus de nos forces.

Nous pouvons affirmer que le Seigneur ne nous demande pas des choses impossibles, n'est-ce pas ? Il ne nous donne jamais un ordre sans nous donner la grâce nécessaire pour l'accomplir. C'est pourquoi, lorsqu'il nous demande d'être parfaits comme notre Père, il est évident qu'il nous confère un saint privilège, qu'il nous investit d'une haute dignité, et c'est à nous de chercher à comprendre et à nous approprier l'un et l'autre.

Que signifie alors le fait que nous soyons parfaits comme notre Père céleste ? Le contexte de Matthieu 5 v. 48 fournit la réponse : « **Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes... Soyez donc parfaits, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait** ».

Nous avons ici une belle démonstration de la perfection chrétienne, à savoir la perfection dans le principe de notre marche. Nous sommes appelés à marcher dans la grâce envers tous, et ce faisant, à devenir des imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés. Notre Père envoie son soleil et ses pluies même sur ses ennemis. Il agit avec grâce envers tous, c'est notre modèle. Sommes-nous alors fermement formés sur lui ?

Cherchez et voyez. Êtes-vous parfait dans ce même principe dans votre marche chrétienne ? Agissez-vous avec grâce envers vos ennemis et ceux qui vous sont redevables ? Ou alors, exigez-vous fermement vos droits ? Ou alors, prenez-vous par principe, votre prochain à la gorge et dites-vous : « **Paye-moi ce que tu me dois** » (Matthieu 18 v. 28). Si c'est le cas, vous n'êtes pas « **parfait comme votre Père** ».

Il agit avec grâce avec vous, et vous agiriez avec justice pour les autres ? S'il agissait à votre égard comme vous agissez pour votre prochain, le jour de la grâce se terminerait et le jour de la vengeance s'ouvrirait.

S'il avait agi envers vous comme vous le faites maintenant envers les autres, vous seriez depuis longtemps dans une situation de désespoir.

Réfléchissons à cela. Veillons à ne pas dénaturer notre Père céleste. Aspirons à la perfection dans le principe de notre marche quotidienne. Cela nous coûtera quelque chose, bien sûr. Cela videra peut-être notre porte-monnaie, mais remplira notre cœur ; cela rétrécira peut-être nos ressources pécuniaires, mais cela élargira notre cercle spirituel.

« Si quelqu'un veut plaider contre toi, et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau. Si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui » (Matthieu 5 v. 40).

Cela nous rapprochera de notre Père céleste. Si seulement nous en ressentions plus profondément la valeur. Si seulement nous ressentions davantage la dignité qui nous est conférée par notre appel à représenter, dans ce monde mauvais, égoïste et ténébreux, notre Père céleste, qui déverse avec profusion ses bénédictions sur les ingrats et les impies.

Il ne sert à rien de prêcher la grâce si nous ne la mettons pas en pratique. Il ne sert à rien de parler de la miséricorde de Dieu qui agit avec patience, si nous agissons avec une justice autoritaire.

« Mais aimez vos ennemis, faites du bien, et prêtez sans rien espérer. Et votre récompense sera grande, et vous serez fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et pour les méchants » (Luc 6 v. 35).

Mais certains diront peut-être : « *Comment pourrions-nous appliquer un tel principe ? Nous serions volés et ruinés. Comment pourrions-nous faire des affaires si nous ne faisons pas valoir nos droits ? Nous serions exploités et pillés par des gens sans scrupules et des intrigants !* »

Ce n'est pas ainsi que nous parviendrons à une conclusion juste sur le point que nous traitons. Un disciple obéissant ne dit jamais : « Comment ou pourquoi ? » La question est : « *Le Seigneur Jésus m'appelle-t-il à être parfait comme mon Père céleste est parfait ?* » Assurément.

Eh bien, est-ce donc ce que j'espère, lorsque je convoque mon prochain devant la justice ? Est-ce être comme mon Père ? Est-ce comme cela qu'il a agi ? Non ; béni soit son nom !

Il est sur un trône de grâce. Il réconcilie le monde. Il n'impute pas les offenses. C'est assez clair. Il suffit d'une soumission totale du cœur. **Inclinons nos âmes sous le poids de cette vérité très glorieuse.** Puissions-nous contempler cet aspect le plus charmant de la perfection

chrétienne et chercher à y parvenir. Pour cela, il est vrai qu'il nous faut toute la grâce de Dieu.

Si nous nous arrêtons pour raisonner sur les conséquences, nous n'atteindrons jamais la vérité. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un cœur qui possède pleinement la puissance et l'autorité de la Parole. Alors, même s'il peut y avoir des échecs dans les détails, nous avons toujours une pierre de touche pour tester nos voies, et une norme à laquelle rappeler notre cœur et notre conscience.

Mais si nous raisonnons et argumentons, si nous nions que c'est notre privilège d'être parfait au sens de Matthieu 5 v. 48, nous ne pourrions jamais être affranchis par la vérité. Notre Père, lui, n'a pas recours à la justice, mais agit dans la grâce la plus absolue. Trop souvent, dans les petites ou plus grandes choses de nos vies, nous nous privons de ce modèle parfait, sur lequel notre caractère et nos voies devraient toujours être formés.

Que Dieu le Saint-Esprit nous permette de comprendre ce principe parfait, de nous y soumettre et de le mettre en pratique par sa force, dans notre vie de tous les jours. Il est très déplorable de voir les enfants de Dieu adopter dans la vie quotidienne, une ligne de conduite qui est à l'opposé de celle adoptée par leur Père céleste.

Nous devons nous rappeler que nous sommes appelés à être ses représentants vertueux. Nous sommes ses enfants par la régénération spirituelle, mais nous sommes appelés à être ses fils par l'assimilation morale à son caractère : « **Faites du bien à ceux qui vous haïssent... afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux** ».

Des paroles frappantes. Pour que nous soyons moralement et typiquement les fils de Dieu, nous sommes appelés à faire du bien à nos ennemis. C'est ce qu'il fait, et nous sommes appelés à lui ressembler.

Le temps et l'espace nous manqueraient pour nous attarder, comme nous le voudrions, sur cette partie profondément pratique de notre sujet. Nous devons donc passer, en quatrième lieu, à l'examen de la perfection dans le caractère de notre service.

« **Sois vigilant, et affermis le reste qui est près de mourir ; car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu** » (Apocalypse 3 v. 2).

Le lecteur doit être informé que le mot rendu ici par « parfait » n'est pas le même que celui utilisé dans les trois passages déjà mentionnés.

Il est généralement traduit par « accompli » ou « fini ». Son utilisation en référence aux œuvres de l'église de Sardes nous enseigne une leçon profondément solennelle, et qui nous fait réfléchir. Les œuvres n'étaient pas accomplies sous l'œil immédiat de Dieu. Il n'y a rien de plus dangereux pour un chrétien.

Bien des professeurs sont tombés à cause de leur réputation. Bien des serviteurs utiles ont été détruits à force de s'efforcer de conserver leur réputation. Si je me suis fait une réputation dans un domaine quelconque – comme évangéliste actif, enseignant doué, écrivain clair et attrayant, homme de prière, homme de foi, personne d'une sainteté remarquable ou d'un grand dévouement personnel, personne bienveillante – bref, je suis en danger imminent de faire naufrage.

L'ennemi me conduira de toutes ses forces à faire de ma réputation et de ma popularité, mon objectif, au lieu de placer Christ dans la pleine lumière. Je m'efforcerai de conserver un nom, un système, une dénomination, au lieu de la gloire de Christ. Je m'occuperai des pensées des hommes au lieu d'accomplir tout mon travail sous l'œil immédiat de Dieu.

Tout cela exige une vigilance intense, et une censure rigoureuse de ma part, sur l'activité de ma vieille nature religieuse. Je peux accomplir les œuvres les plus excellentes, mais si elles ne sont pas accomplies dans la sainte présence de Dieu, elles se révéleront être un véritable piège du diable.

Je peux prêcher l'Évangile, visiter les malades, aider les pauvres, entreprendre toute la gamme des activités du christianisme, et ne jamais être en présence véritable de Dieu. Je peux le faire pour une dénomination, pour ma propre satisfaction. Je peux le faire parce que d'autres le font ou s'attendent à ce que je le fasse. C'est très grave.

Cela exige une prière réelle et sincère, un renoncement à soi-même sans équivoque, une proximité et une dépendance envers Dieu de chaque instant ; un objectif unique et une sainte consécration à Christ. **Notre moi s'immisce continuellement en nous, nous devons le savoir, surtout dans nos activités pour Dieu.**

Oh ce moi, ce moi non crucifié, qui veut gouverner et organiser, même dans les choses les plus saintes ; et pendant tout ce temps, nous pouvons donner l'apparence d'être très actifs et très dévoués. Misérable illusion. Nous ne connaissons rien de plus terrible que d'avoir un nom religieux sans vie spirituelle, sans Christ, sans le sentiment de la présence de Dieu qui possède toute notre vie.

Lecteur, examinons cela de près. Commençons, continuons et terminons notre travail sous le regard de Jésus-Christ. Cela donnera à notre service une pureté et une élévation morale inestimables. Cela ne paralysera pas notre énergie, mais tendra à élever et à intensifier notre action. Cela ne nous coupera pas les ailes, mais guidera nos mouvements.

Cela nous rendra indépendants des pensées des hommes et nous délivrera complètement de l'esclavage de la recherche d'un nom ou d'une réputation. Misérable et dégradant esclavage que cela ! Que Dieu nous en accorde une pleine délivrance : « *Qu'il nous donne la grâce d'accomplir nos œuvres, quelles qu'elles soient, peu ou beaucoup, petites ou grandes, en sa présence bénie !* »

Après avoir dit tout cela à propos du caractère de notre service, nous terminerons par quelques lignes sur la perfection de notre équipement de service.

« **Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre** ». L'homme qui connaît la Parole de Dieu et qui s'y soumet est prêt « **à toute bonne œuvre** ». Il n'a pas besoin d'aller se renseigner pour trouver une occasion favorable, de consulter ses autorités, de se faire une opinion sur tel ou tel sujet.

Il est prêt maintenant. Si une personne tourmentée vient, il est prêt ; si une personne curieuse vient, il est prêt ; si un sceptique vient, il est prêt ; si un infidèle vient, il est prêt. En un mot, il est toujours prêt. Il est parfaitement équipé par Dieu pour chaque occasion : « **Il est propre à toute bonne œuvre** ».

Que le Seigneur soit loué pour tous ces aspects de la perfection chrétienne. Que voulons-nous de plus ? La perfection dans la conscience ;

la perfection dans l'objet ; la perfection dans la marche ; la perfection dans le caractère du service ; la perfection dans notre équipement.

Que reste-t-il ? Qu'attendons-nous ? Rien que cela : la perfection dans la gloire, la parfaite conformité en esprit, en âme et en corps, à l'image de notre chef glorifié dans le ciel.

Que le Seigneur travaille dans nos cœurs par son Esprit, produisant ce qui est agréable à ses yeux, afin que nous puissions demeurer « *parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu !* »

Chapitre sept

Persévérance finale : qu'est-ce que c'est ?

La question de la persévérance finale, bien que très simple à notre avis, a laissé perplexe un grand nombre de personnes. Nous sommes toujours heureux de faire profiter d'autres personnes de toute la lumière que le Seigneur peut nous avoir accordé, en ce qui concerne des sujets d'intérêt commun à tous les amoureux de la vérité.

Nous avons trois choses à faire :

- Premièrement, établir la doctrine de la persévérance finale, ou en d'autres termes, la sécurité éternelle de tous les membres du Christ.
- Deuxièmement, répondre aux questions, que nous considérons comme celles que posent habituellement ou fréquemment les adversaires de la doctrine.
- Troisièmement, exposer les critères dans lesquels beaucoup semblent trouver des difficultés considérables.

Que le Saint-Esprit soit notre maître et notre guide, et qu'il nous donne un esprit entièrement soumis à l'Écriture, afin que nous puissions former un jugement sain sur la question qui nous est maintenant posée.

La doctrine de la persévérance finale.

Cette doctrine nous paraît extrêmement claire et simple, si nous la considérons en rapport direct avec le Christ lui-même. C'est en effet la seule façon de considérer une doctrine. Le Christ est l'âme, le centre et la vie de toute doctrine. Une doctrine séparée du Christ vivant devient un dogme sans vie, même si elle est correcte ; elle devient sans force, sans valeur, une simple idée dans l'esprit, un simple élément du credo.

C'est pourquoi nous devons considérer chaque vérité en rapport avec le Christ. Nous devons faire de lui notre seul point de réflexion.

Ce n'est qu'en restant tout près de lui, et en considérant toutes les questions à partir de ce grand point unique, que nous pouvons avoir une vue correcte sur n'importe quelle autre interrogation. Si, par exemple, je fais de mes propres raisonnements mon point de vue, en considérant la question de la persévérance finale, je suis sûr d'avoir une vue complètement fautive ; il ne pourrait s'agir alors que de ma persévérance personnelle. Nous savons que tout ce qui émane de la sagesse de notre vieille nature doit nécessairement être douteux.

Mais si, d'un autre côté, je prends Christ comme point de vue et que je considère le sujet à partir de lui, par la lumière de son Esprit, je serai sûr d'avoir une vue correcte. **En fixant nos regards sur la persévérance du Christ, je suis tout à fait sûr de persévérer.**

Aucune puissance du monde, de la chair ou du diable, ne pourra jamais empêcher sa propre persévérance divine de se manifester dans le salut de ceux qu'il a rachetés par son propre sang ; car « **il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui** » (Hébreux 7 v. 25).

C'est là, assurément, la persévérance finale. Peu importe la difficulté ou la puissance hostile : « **Il peut sauver parfaitement** ». Le monde, avec ses dix mille pièges, est contre nous ; mais il en est incapable. Le péché qui habite en nous, avec ses dix mille opérations sournoises, est contre nous ; mais il en est incapable. Satan, avec ses dix mille ruses et tentations, est contre nous ; mais il en est incapable.

En un mot, c'est la capacité du Christ, non la nôtre. C'est la fidélité du Christ qui compte, non la nôtre ; c'est la persévérance finale du Christ qui compte, non la nôtre. Tout dépend de lui, dans cette affaire importante, et de la liberté que nous lui laissons, pour vivre sa propre vie céleste en nous.

Il a racheté ses brebis, et il les gardera sûrement du mieux qu'il peut ; et, vu que tout pouvoir lui a été donné dans le ciel et sur la terre, ses brebis sont parfaitement, et pour toujours, en sécurité : « **Jésus, s'étant approché, leur parla ainsi : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre** » (Matthieu 28 v. 18).

Il est donc extrêmement important de considérer la question de la persévérance finale, en lien indissociable avec le Christ. En lui, les difficultés disparaissent, les doutes et les craintes sont chassés. Le cœur

devient affermi, la conscience soulagée, l'intelligence éclairée. Il est impossible que celui qui fait partie du corps du Christ, ne puisse jamais périr.

Le croyant est celui-ci : « **Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os** » (Éphésiens 5 v. 30). Chaque membre du corps du Christ était écrit dans le livre de l'Agneau immolé, avant la fondation du monde ; et rien ni personne ne peut jamais effacer cette écriture.

Écoutez ce que notre Seigneur Jésus-Christ dit en référence à ceux qui sont siens : « **Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent... Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père** » (Jean 10 v. 27 et 29).

Nous avons donc ici, assurément, la persévérance finale, et de plus, non seulement la persévérance des saints, mais celle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Oui, cher ami, c'est ainsi que nous voudrions que vous considériez cette grande question.

En fait, c'est la persévérance finale de la sainte trinité. C'est la persévérance du Saint-Esprit à ouvrir les oreilles des brebis. C'est la persévérance du Fils à recevoir tous ceux dont les oreilles sont ainsi ouvertes. Et enfin, c'est la persévérance du Père à garder, par son propre nom, le troupeau racheté par le sang dans le creux de sa main éternelle.

Cela est assez clair. Nous devons soit admettre la vérité – la vérité consolatrice et réconfortante de la persévérance finale – soit succomber à la proposition blasphématoire, selon laquelle, l'ennemi de Dieu et de l'homme peut faire valoir son autorité contre la sainte et éternelle trinité.

Nous ne voyons pas de terrain d'entente : « **Le salut vient du Seigneur** » (Psaume 37 v. 39), du début à la fin de notre marche chrétienne. C'est un puissant salut gratuit, inconditionnel et éternel. Il atteint le pécheur dans toute sa culpabilité, sa ruine et sa dégradation, et le porte jusqu'à Dieu dans toute sa sainteté, sa vérité et sa justice.

Il dure pour toujours. **Dieu le Père en est la source, Dieu le Fils en est le canal, et Dieu le Saint-Esprit est la puissance d'application et de jouissance.** Il est tout de Dieu, du commencement à la fin, de la fondation à la pierre angulaire, d'éternité en éternité.

S'il n'en était pas ainsi, ce serait une folie présomptueuse de parler de persévérance finale ; mais, puisqu'il en est ainsi, ce serait une incrédulité présomptueuse de penser à une autre finalité.

Il est vrai que les difficultés sont nombreuses et variées, avant et après la conversion. Les adversaires sont nombreux et puissants, mais c'est précisément pour cette raison que nous devons garder la question de la persévérance finale entièrement séparée de nous-mêmes, et de tout système religieux, et **la faire reposer essentiellement et simplement, sur Dieu.**

Peu importent les difficultés ou les adversaires, car la foi peut toujours demander avec triomphe : « **Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?** » (Romains 8 v. 31).

Et encore : « **Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Selon qu'il est écrit : C'est à cause de toi qu'on nous met à mort tout le jour, qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.**

Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur » (Romains 8 v. 35 à 39).

Ici encore, la persévérance finale nous est enseignée de la manière la plus claire et la plus forte possible : « **Aucune créature ne pourra nous séparer...** ». Ni notre moi, ni notre vieille nature sous toutes ses formes ; ni Satan, dans toutes ses ruses et ses machinations ; ni le monde, dans toutes ses séductions ou tout son mépris ; ne peuvent jamais séparer le « **nous** » de Romains 8 v. 39, et de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur.

Il est certain que des personnes peuvent être trompées et qu'elles peuvent tromper les autres. Des cas inexacts peuvent survenir ; des conversions contrefaites peuvent avoir lieu. Des personnes peuvent sembler bien se porter pendant un certain temps, puis s'effondrer.

Les fleurs du printemps peuvent ne pas être suivies des fruits mûrs de l'automne.

De telles choses peuvent arriver ; et de plus, les vrais croyants peuvent se laisser distancer par beaucoup de choses, ils peuvent trébucher et s'effondrer dans leur course. Ils peuvent avoir de nombreuses raisons de se juger eux-mêmes et de s'humilier dans les détails pratiques de la vie.

Mais, en laissant la plus grande marge possible à toutes ces choses, la précieuse doctrine de la persévérance finale demeure inébranlable – oui, intacte – sur son propre fondement divin et éternel : « **Je suis le bon berger. Je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis** » (Jean 10 v. 14 et 15).

Et encore : « **Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle** » (Matthieu 16 v. 18). Les gens peuvent argumenter comme ils le veulent, fonder leurs arguments sur des cas qui leur sont venus à l'esprit ; mais, en considérant le sujet d'un point de vue divin et en basant nos convictions sur la parole sûre et infaillible de Dieu, nous maintenons que tous ceux qui appartiennent au « **nous** » de Romains 8, aux « **brebis** » de Jean 10, et à « **l'Église** » de Matthieu 16, sont aussi en sécurité que le Christ peut les assurer.

Nous concevons que c'est là la somme et la substance de la doctrine de la persévérance finale qui ne périra jamais.

Voici maintenant la réponse à quelques questions.

1. « Un croyant sera-t-il sauvé, quelle que soit la voie du péché dans laquelle il tombe et dans laquelle il meurt ? »

Un vrai croyant sera infailliblement sauvé ; mais nous considérons que le salut comprend, non seulement la délivrance complète des conséquences futures du péché, mais aussi de la puissance et de la pratique présente de celui-ci. Et donc, si nous trouvons une personne vivant dans le péché, et pourtant parlant de son assurance du salut, nous la considérons comme un « antinomiste » (doctrine qui enseigne, au nom

de la suprématie de la grâce, l'indifférence à l'égard de la loi), et non comme une personne sauvée du tout :

« Si nous disons que nous sommes en communion avec lui et que nous marchons dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean 1 v. 6). Le croyant peut tomber, mais il sera relevé ; il peut être défait, mais il sera restauré ; il peut errer, mais il sera ramené, parce que Christ est capable de sauver jusqu'au bout, et aucun de ses petits ne périra.

2. « *Le Saint-Esprit demeurera-t-il dans un cœur où les pensées mauvaises et impies sont présentes ; le corps du croyant étant le temple du Saint-Esprit (1 Corinthiens 6 v. 19) ?* »

Cette précieuse vérité est le fondement de l'exhortation à la pureté et à la sainteté du cœur et de la vie. On nous exhorte à ne pas attrister le Saint-Esprit : « **N'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption** » (Éphésiens 4 v. 30). Les pensées mauvaises et impies ne font pas du tout partie de la marche chrétienne. Le chrétien peut être assailli, attristé et harcelé par des pensées mauvaises, et dans un tel cas, il n'a qu'à regarder à Christ pour avoir la victoire.

La marche chrétienne appropriée est ainsi exprimée dans la première épître de Jean : « **Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche point ; mais celui qui est né de Dieu se garde lui-même, et le malin ne le touche pas** » (1 Jean 5 v. 18).

C'est le côté divin de la question. Hélas ! nous savons qu'il y a aussi le côté humain ; mais nous jugeons le côté humain par le divin. Nous n'abaïssons pas le divin pour faire plaisir à l'humain, mais nous visons toujours le divin malgré l'humain.

Nous ne devrions jamais nous contenter de quelque chose de moins que ce que dit 1 Jean 5 v. 18. C'est en gardant ce vrai standard que nous pouvons espérer élever notre moralité. Parler d'avoir l'Esprit, de parler des profondeurs de l'Esprit, et pourtant, avoir des pensées mauvaises et impies, c'est, à notre avis, l'ancien nicolaïsme (Apocalypse 2 v. 6 et 15),

ou l'antinomisme moderne (doctrine fautive selon laquelle les chrétiens sont libérés par la grâce, de la nécessité d'obéir à la loi mosaïque).

3. « *S'il en est ainsi, les hommes ne diront-ils pas qu'ils peuvent vivre comme ils veulent ?* »

Eh bien, comment un vrai chrétien aime-t-il vivre ? En ressemblant au maximum, par le Saint-Esprit, à Christ. Si quelqu'un avait posé cette question à Paul, quelle aurait été sa réponse ?

2 Corinthiens 5 v. 14 et 15 et Philippiens 3 v. 7 à 14, nous fournissent la réponse.

« Car l'amour de Christ nous presse, parce que nous estimons que, si un seul est mort pour tous, tous donc sont morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux ».

« Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause de Christ. Et même je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout, et je les regarde comme de la boue, afin de gagner Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi, afin de connaître Christ, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort, pour parvenir, si je puis, à la résurrection d'entre les morts.

Ce n'est pas que j'aie déjà remporté le prix, ou que j'aie déjà atteint la perfection ; mais je cours, pour tâcher de le saisir, puisque moi aussi j'ai été saisi par Jésus-Christ. Frères, je ne pense pas l'avoir saisi ; mais je fais une chose : oubliant ce qui est en arrière et me portant vers ce qui est en avant, je cours vers le but, pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ ».

Il est à craindre que les personnes qui posent de telles questions ne connaissent que peu de choses du Christ vivant et ressuscité. Nous pouvons tout à fait comprendre qu'une personne se laisse empêtrer dans les mailles d'un système théologique unilatéral, et soit perplexe devant les

dogmes contradictoires de la divinité systématique ; **mais nous croyons que l'homme qui invoque la liberté, la souveraineté et la stabilité éternelle de la grâce de Dieu, pour continuer à pécher librement, ne connaît rien du christianisme.** Il n'a aucune part ni aucun lot dans cette affaire, mais il se trouve dans une condition vraiment terrible et dangereuse.

« ... afin que vous puissiez distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, ce qui est impur de ce qui est pur, et enseigner aux enfants d'Israël toutes les lois que l'Eternel leur a données par Moïse » (Lévitique 10 v. 10 et 11).

« Ils enseigneront à mon peuple à distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, ils lui feront connaître la différence entre ce qui est impur et ce qui est pur » (Ézéchiel 44 v. 23).

« Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile ; tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par quoi que ce soit » (1 Corinthiens 6 v. 12).

J'ai entendu citer un cas : celui d'un jeune homme qui entendit un ministre déclarer dans son sermon : « *Enfant une fois, enfant toujours !* », et qui saisit cette occasion pour s'enfoncer et continuer à pécher ouvertement...

Nous croyons que le ministre avait raison dans ce qu'il disait, mais que le jeune homme avait tort dans ce qu'il faisait. Juger les paroles du premier par les actes du second est totalement faux. Que penserais-je de mon fils s'il disait : « *Fils une fois, fils toujours, et par conséquent je peux briser les vitres de mon père et faire toutes sortes de méfaits* » ?

Nous jugeons la déclaration du ministre par la Parole de Dieu et la déclarons vraie. Nous jugeons la conduite du jeune homme par la même règle et la déclarons fautive. La question est tout à fait simple. Nous n'avons aucune raison de croire que le malheureux jeune homme ait jamais réellement goûté la vraie grâce de Dieu, car s'il l'avait fait, il aimerait, cultiverait et manifesterait la sainteté.

Le chrétien doit lutter contre le péché par la force de Christ en lui, lutter contre lui et s'y complaire sont deux idées totalement différentes. Dans le premier cas, nous pouvons compter sur la sympathie et la grâce du Christ ;

dans l'autre, nous blasphémons en fait son nom en insinuant qu'il est le ministre du péché.

Nous considérons comme une grave erreur de vouloir juger la vérité de Dieu par les actions des hommes. Tous ceux qui agissent ainsi arrivent forcément à une fausse conclusion.

La vraie voie consiste simplement à inverser l'ordre. Saisissez d'abord la vérité de Dieu, puis jugez tout selon elle. **Établissez la norme divine et testez tout par elle.** Établissez la balance publique et pesez-y la charge de chacun. La balance ne doit pas être réglée selon la charge de chacun, mais la charge de chacun doit être testée par la balance.

Même si dix mille professeurs devaient tomber, vivre et mourir dans le péché, cela n'ébranlerait pas notre confiance dans la doctrine divine de la persévérance finale. La même parole qui prouve que la doctrine est vraie, prouve qu'elle est fausse : « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous, mais cela est arrivé afin qu'il fût manifeste que tous ne sont pas des nôtres » (1 Jean 2 v. 19).

« Néanmoins, le solide fondement de Dieu reste debout, avec ces paroles qui lui servent de sceau : Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent ; et : Quiconque prononce le nom du Seigneur, qu'il s'éloigne de l'iniquité » (2 Timothée 2 v. 19).

Examen de différents passages.

Nous allons maintenant examiner les divers passages de l'Écriture qui sont généralement invoqués par ceux qui cherchent à renverser la doctrine de la persévérance finale.

Mais, avant de le faire, nous estimons important d'établir le principe fondamental suivant, qui, à notre avis, sera très utile pour l'interprétation de l'Écriture en général. Le principe est très simple.

Aucun passage de l'Écriture sainte ne peut, en aucune façon, en contredire un autre. Si donc il y a une contradiction apparente, elle doit provenir de notre manque d'intelligence spirituelle. Ainsi, par exemple, si quelqu'un citait Jacques 2 v. 24 pour défendre la doctrine de la justification par les œuvres, je ne serais peut-être pas en mesure de lui répondre.

Il est tout à fait possible que des milliers de personnes, comme Luther, aient été tristement perplexes devant ce passage. Ils peuvent ressentir la plus complète et la plus claire assurance qu'ils sont justifiés, et cela non par des œuvres qu'ils auraient faites, mais simplement « par la foi en Jésus-Christ », et pourtant être totalement incapables d'expliquer ces paroles de Jacques : « **Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ?** »

Or, comment peut-on faire face à une telle difficulté ? Nous ne comprenons pas vraiment l'apôtre Jacques. Perplexe devant la contradiction apparente entre Jacques et Paul, que doit-on faire ? Nous devons simplement appliquer le principe énoncé ci-dessus. **Aucun passage de l'Écriture ne peut en contredire un autre.**

Nous pouvons tout aussi bien appréhender une collision entre deux corps célestes, alors qu'ils se déplacent sur leurs orbites divinement désignées, que deux écrivains inspirés pourraient s'opposer dans leurs déclarations.

Je lis dans Romains 4 v. 5 des mots aussi clairs que ceux-ci : « **... à celui qui ne fait point d'œuvre, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice** ». Ici, je trouve que les œuvres sont entièrement exclues comme base de justification, et que seule la foi est reconnue.

De même, dans Romains 3 v. 28, je lis : « **Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi** ».

Et encore : « **Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ** » (Romains 5 v. 1).

L'enseignement de l'épître aux Galates est exactement semblable, car nous y lisons des paroles aussi claires que celles-ci : « **Néanmoins, sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus-Christ, nous aussi nous avons cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi, parce que nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi** » (Galates 2 v. 16).

Dans tous ces passages, et dans bien d'autres qui pourraient être cités, les œuvres sont soigneusement exclues comme fondement de la

justification, et cela, dans un langage si clair que nous ne pouvons pas nous tromper.

Si donc nous ne pouvons pas expliquer Jacques 2 v. 24, nous devons soit nier son inspiration, soit recourir à notre principe, à savoir qu'aucun passage de l'Écriture sainte ne peut en contredire un autre. Ainsi, nous demeurons avec une confiance inébranlable et un repos imperturbable, nous réjouissant de la grande vérité fondamentale de la justification par la foi seule, indépendamment de la loi et des œuvres.

Après avoir attiré l'attention du lecteur sur le célèbre passage de Jacques 2, il ne serait peut-être pas superflu de lui offrir, en passant, un mot ou deux d'explication qui l'aideront à le comprendre.

Il y a un petit mot au verset 14 qui fournira la clé de tout le passage. Le mot important « **dire** » élimine complètement toute difficulté et dévoile, de la manière la plus simple possible, le point que l'apôtre a à l'esprit. Nous pourrions le remplacer par : « *Que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a dix mille livres sterling par an, s'il ne les a pas ?* »

Or, nous savons que le mot « **dire** » est constamment omis dans les citations de Jacques 2 v. 14. Certains ont même osé affirmer qu'il ne figure pas dans l'original. Mais quiconque sait lire le grec n'a qu'à regarder le passage, et il verra le mot « *legee (dire)* » placé là par le Saint-Esprit ; et laissé là par tous nos principaux rédacteurs et critiques bibliques.

Nous ne pouvons pas concevoir un mot d'une importance plus vitale dans un passage. Son influence, croyons-nous, se fait sentir dans tout le contexte dans lequel il apparaît : « *Il ne sert à rien qu'un homme dise simplement qu'il a la foi ; mais s'il l'a vraiment, cela lui « profite » pour le temps et l'éternité. Cela, dans la mesure où ceci le relie au Christ et le met en possession complète et inaliénable de tout ce que le Christ a fait et de tout ce qu'il est pour nous devant Dieu !* »

Ceci nous amène à un autre point, qui contribuera grandement à dissiper la contradiction apparente entre les deux apôtres inspirés, Paul et Jacques. Il y a une différence très importante entre les œuvres de la loi et les œuvres de la vie. **Paul exclut jalousement les premières, Jacques insiste tout aussi jalousement sur les secondes.** Mais, notons bien que Paul exclut seulement les premières, tout comme Jacques insiste sur les secondes.

Les actes d'Abraham et de Rahab n'étaient pas des œuvres de la loi, mais des œuvres de la vie. C'étaient les véritables fruits de la foi, sans lesquels ils n'auraient possédé aucune vertu justificatrice.

Il est digne de remarquer que, dans l'histoire qui s'étend sur quatre mille ans, le Saint-Esprit a choisi deux œuvres telles que celle d'Abraham dans Genèse 22 et celle de Rahab dans Josué 2. Il ne cite pas quelques actes de charité ou de bienfaisance, bien qu'il aurait pu certainement en choisir beaucoup parmi la masse immense de documents qui lui étaient présentés.

Mais, comme s'il anticipait l'usage que l'ennemi ferait du passage qui nous est maintenant présenté, il prend soin de choisir deux illustrations de sa thèse qui prouvent, sans l'ombre d'un doute, qu'il insiste sur les œuvres de la vie et non sur les œuvres de la loi. Il laisse entièrement intacte la doctrine inestimable de la justification par la foi, en dehors des œuvres de la loi.

Enfin, si quelqu'un se sent disposé à s'interroger sur la différence entre les œuvres de la loi et les œuvres de la vie, la réponse est simple : *« les œuvres de la loi sont celles qui sont faites pour obtenir la vie ; les œuvres de la vie sont les fruits authentiques de la vie que nous possédons ! »*

Comment obtenons-nous la vie ? En croyant au Fils de Dieu : *« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie »* (Jean 5 v. 24).

« Nous devons avoir une vie abondante avant de pouvoir faire quoi que ce soit ; et nous obtenons la vie, non pas en « disant » que nous avons la foi, mais en l'ayant réellement ; et quand nous l'aurons, nous en manifesterons les précieux fruits, à la gloire de Dieu ! »

Ainsi, non seulement nous croyons implicitement que Paul et Jacques doivent s'harmoniser, mais nous pouvons clairement voir qu'ils le sont vraiment.

Après avoir ainsi cherché à définir et à illustrer notre principe, nous vous laisserons le soin de l'appliquer dans les divers cas de difficulté et de perplexité qui se présentent aux lecteurs dans l'étude des Écritures.

Autres passages.

1. La première citation est tirée de la deuxième épître de Pierre : « Il y a eu parmi le peuple de faux prophètes, et il y aura de même parmi vous de faux docteurs, qui introduiront des sectes pernicieuses, et qui, reniant le maître qui les a rachetés, attireront sur eux une ruine soudaine » (2 Pierre 2 v. 1).

La difficulté de ce passage vient, supposons-nous, de l'expression : « reniant le maître qui les a rachetés ». Mais il n'y a en réalité aucune difficulté dans ces mots. Le Seigneur a un double droit sur chaque homme, femme et enfant, qui se trouve sous la voûte céleste. Il a un droit fondé sur la création, et un droit fondé sur la rédemption.

C'est à ce dernier que l'apôtre fait référence. Les faux docteurs ne renieront pas simplement le Seigneur qui les a créés, mais même le Seigneur qui les a rachetés. Il est important de comprendre cela.

Cela aidera à dissiper de nombreuses difficultés. Le Seigneur Jésus a un droit acquis sur chaque membre de la famille humaine. Le Père lui a donné pouvoir sur toute chair. De là, le péché de ceux qui le renient. Ce serait un péché de le nier comme Créateur ; c'est un péché plus grand de le nier comme Rédempteur.

Il ne s'agit pas du tout de régénération. L'apôtre ne dit pas : « Reniant le Seigneur qui les a vivifiés ». Ce serait en effet une difficulté, mais tel que le passage est rédigé, il laisse entièrement intacte la vérité de la persévérance finale.

2. Le deuxième passage se trouve à la fin du même chapitre, aux versets 20 et 22 : « En effet, si, après s'être retirés des souillures du monde, par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y engagent de nouveau et sont vaincus, leur dernière condition est pire que la première... Il leur est arrivé ce que dit un proverbe vrai : Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi, et la truie lavée s'est vautrée dans le borbier ».

La diffusion de la connaissance des Écritures et de la lumière évangélique, exerce souvent une influence étonnante sur la conduite et le caractère de personnes, qui n'ont jamais connu le salut de l'Évangile du Christ.

En fait, il est difficile de prêcher un Évangile gratuit, sans produire des résultats qui se révéleront être bien loin de la vérité issue de la nouvelle naissance.

On peut abandonner bien des habitudes grossières, mettre de côté bien des souillures charnelles, sous l'influence d'une connaissance intellectuelle du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ; et en même temps, avoir un cœur qui n'a jamais été réellement atteint en profondeur de manière salutaire.

Or, on constatera invariablement que, lorsque les personnes se débarrassent de l'influence de la lumière de Dieu, elles sont sûres de plonger dans des profondeurs de mal plus grandes, et dans des excès de mondanité et de folie plus grands que jamais ; « leur fin est pire que la première ».

D'où l'urgente nécessité d'insister auprès de tous ceux avec qui nous avons affaire, sur l'importance de faire en sorte que la connaissance de la vérité n'affecte pas seulement leur conduite extérieure, mais atteigne surtout le cœur ; et leur communique cette vie qui, une fois possédée, ne peut jamais être perdue.

Il n'y a rien dans ce passage qui puisse effrayer les brebis de Christ ; mais surtout pour avertir ceux qui, même s'ils peuvent revêtir pendant un temps l'apparence extérieure de moutons, n'ont jamais été, intérieurement, autre chose qu'un pécheur qui doit se repentir.

3. Ézéchiel 18 v. 24 et 26 : « Si le juste se détourne de sa justice et commet l'iniquité, s'il imite toutes les abominations du méchant, vivra-t-il ? Toute sa justice sera oubliée, parce qu'il s'est livré à l'iniquité et au péché ; à cause de cela, il mourra...

« Si le juste se détourne de sa justice et commet l'iniquité, et meurt pour cela, il meurt à cause de l'iniquité qu'il a commise ».

Nous pouvons relier à cela votre référence à 2 Chroniques 15 v. 2 : **« L'Éternel est avec vous quand vous êtes avec lui ; si vous le cherchez, vous le trouverez ; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera ».**

Ces passages de l'Écriture, ainsi que d'innombrables autres passages de l'Ancien Testament, ainsi que des passages similaires du Nouveau Testament, nous dévoilent le sujet profondément important du gouvernement moral de Dieu.

Or, être simplement un sujet du gouvernement de Dieu est une chose ; être un sujet de sa grâce immuable en est une autre. Nous ne devrions jamais les confondre.

Développer ce point et renvoyer aux divers passages qui l'illustrent et le renforcent demanderait un volume entier. Nous ne voulons ici qu'ajouter notre pleine conviction que personne ne peut comprendre la Parole de Dieu, s'il ne fait pas une distinction précise entre l'homme sous le gouvernement, et l'homme sous la grâce.

Dans le premier cas, on le considère comme marchant ici-bas, dans la position de responsabilité et de danger ; dans l'autre, on le considère comme associé au Christ dans la position de privilège inaliénable et de sécurité éternelle. Ces deux passages de l'Ancien Testament sont entièrement gouvernementaux, et, par conséquent, n'ont rien à voir avec la question de la persévérance finale.

4. Matthieu 12 v. 45 : « Il s'en va, et il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; ils entrent dans la maison, s'y établissent, et la dernière condition de cet homme est pire que la première. Il en sera de même pour cette génération méchante ».

La dernière phrase de ce passage explique parfaitement tout le contexte. Notre Seigneur décrit la condition morale du peuple juif. L'esprit d'idolâtrie avait quitté le peuple juif, mais seulement pour un temps, et pour revenir avec une énergie et une intensité sept fois supérieures, rendant leur dernier état pire, de loin, que tout ce qui s'est produit jusqu'à présent dans leur histoire la plus merveilleuse.

Ce passage, pris d'une manière secondaire, peut être très intelligemment appliqué à un individu qui, après avoir subi un certain changement moral et montré une certaine amélioration dans sa conduite extérieure, retombe ensuite en arrière et devient plus ouvertement corrompu et vicieux que jamais.

5. 2 Jean 1 v. 8 et 9 : « Prenez garde à vous-mêmes, afin que vous ne perdiez pas le fruit de votre travail, mais que vous receviez une pleine récompense. Quiconque va plus loin et ne demeure pas dans la doctrine de Christ n'a point Dieu ; celui qui demeure dans cette doctrine a le Père et le Fils ».

Au verset 8, l'apôtre exhorte la dame élue et ses enfants à prendre garde à eux-mêmes, de peur qu'il ne perde, d'une manière ou d'une autre, quelque chose du fruit de son ministère.

Ils devaient faire partis de sa récompense au jour de gloire à venir, et il désirait les présenter sans faute, en présence de cette gloire, afin que sa récompense soit complète.

Le verset 9 n'a pas besoin d'explication, il est solennellement clair. Si l'on ne demeure pas dans la doctrine de Christ, nous n'avons rien. Laissez échapper la vérité concernant Christ, et vous n'avez aucune sécurité pour quoi que ce soit. Le chrétien a très certainement besoin de marcher avec vigilance, afin d'échapper aux multiples pièges et tentations qui l'entourent.

Mais est-ce que cette vigilance est mieux favorisée en posant ses pieds sur le sable mouvant de ses propres actions, ou en les fixant fermement sur le roc du salut éternel de Dieu ? Suis-je dans une position plus favorable pour exercer la vigilance et la prière, tout en vivant dans le doute et la crainte perpétuels, ou en me reposant dans une confiance naïve dans l'amour immuable de mon Dieu Sauveur ?

6. Apocalypse 3 v. 11 : « Je viens bientôt. Retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne ».

Deux choses doivent être considérées ici, à savoir, premièrement, qu'il s'agit d'un discours à une assemblée ; et, deuxièmement, il n'est pas dit : « Que personne ne prenne ta couronne de vie ! »

Un serviteur peut perdre sa récompense ; mais un enfant ne peut jamais perdre sa vie éternelle. Si l'on tient compte de cela, on élimine une foule de difficultés. La filiation est une chose ; le discipulat* en est une autre. La sécurité en Christ est une chose ; le témoignage pour Christ en est une autre.

**NDLR : « Un disciple se définit par le fait de marcher sur les traces d'un d'autre, qui adhère à sa vision par toute sa vie, et qui l'aide à la répandre. Le discipulat chrétien est le processus par lequel les disciples du Seigneur Jésus-Christ apprennent à ressembler davantage à leur Maître. Ils sont équipés par le Saint-Esprit, qui demeure dans leur cœur, pour résister aux pressions et épreuves de la vie présente. Pour cela, nous devons nous soumettre à l'appel du Saint-Esprit à examiner nos pensées, nos paroles et nos actes à la lumière de la Parole de Dieu. Nous devons porter notre croix et renoncer à nous-même : « Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Matthieu 16 v. 24) ! »*

Si notre sécurité dépendait de notre témoignage, notre filiation de notre discipulat, où serions-nous ? Il est vrai que plus je connais ma sécurité et que je jouis de ma filiation, plus mon témoignage sera efficace et plus mon discipulat sera fidèle, mais ces choses ne doivent jamais être confondues.

En conclusion, que le Seigneur établisse nos âmes de plus en plus fermement dans sa propre vérité, et nous préserve dans son royaume céleste, à la gloire de son saint nom !

Chapitre huit

Notre norme et notre espoir : qu'est-ce que c'est ?

Les versets d'Apocalypse 3 v. 3 à 11 contiennent deux principes très importants, profondément intéressants ; mais clairs, simples, faciles à saisir et pleins de puissance lorsqu'ils sont compris. **Il s'agit de deux choses distinctes qui caractérisent le vainqueur.** Le premier est la vérité qui nous a été communiquée et le second, l'espérance qui nous est proposée.

« Rappelle-toi donc comment tu as reçu et entendu, et garde, et repens-toi. Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi. Cependant tu as à Sardes quelques hommes qui n'ont pas souillé leurs vêtements ; ils marcheront avec moi en vêtements blancs, parce qu'ils en sont dignes. Celui qui vaincra sera revêtu ainsi de vêtements blancs ; je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises !

Ecris à l'ange de l'Eglise de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint, le Véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre, et personne ne fermera, celui qui ferme, et personne n'ouvrira : Je connais tes œuvres. Voici, parce que tu as peu de puissance, et que tu as gardé ma parole, et que tu n'as pas renié mon nom, j'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer.

Voici, je te donne de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui mentent ; voici, je les ferai venir, se prosterner à tes pieds, et connaître que je t'ai aimé. Parce que tu as gardé la parole de la persévérance en moi, je te garderai aussi à l'heure de la tentation qui va venir sur le monde entier, pour éprouver les habitants de la terre. Je viens bientôt. Retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne ».

Ces deux réalités sont illustrées dans l'histoire d'Israël et dans l'histoire de l'Église de Dieu. Elles doivent former votre caractère et le mien. Nous ne devons pas nous laisser influencer par le caractère du monde qui nous entourent, ni par la condition présente du peuple de Dieu.

Nous devons plutôt être influencés par ce que Dieu a donné et ce qu'il donnera. Nous sommes susceptibles d'être découragés par l'état des choses qui nous entourent, et de tout abandonner à cause de la ruine, et ainsi de nous retrouver paralysés. Mais si vous vous emparez de ces deux choses, la vérité et l'espérance ; ou plutôt si elles vous saisissent, elles vous permettront d'endiguer toutes les tempêtes, et d'être un vainqueur. Vous devez vous souvenir de ce que vous avez reçu et entendu, et chérir l'espérance de la gloire.

Il faut toujours faire la distinction entre une œuvre de l'Esprit de Dieu, et l'état de choses qui résulte de l'intervention de l'homme, de sa gestion humaine, de ses systèmes terrestres, qui stéréotype la forme lorsque la puissance de Dieu a disparu. La Réforme était une œuvre distincte de l'Esprit de Dieu, une vague de puissance spirituelle. Le protestantisme est la forme humaine impuissante, qui, à cause de la faiblesse humaine et des ruses de Satan, est apparue après la visitation divine. Lorsque les hommes prennent en main l'œuvre de Dieu, les choses sont dénaturées.

Combien de mouvements très contraire à l'Esprit de Dieu, ont attiré de nombreuses personnes hors des clôtures de la chrétienté centrée uniquement sur Christ.

Mais quel usage en a-t-on fait ? Lorsque l'énergie d'un mouvement de l'Esprit a disparu, que s'est-il passé dans de nombreux cas, à différentes époques ? Les gens ont glissé dans ce qu'on pourrait appeler une fraternité morte, car gouvernée par la chair des hommes. Il n'y a rien de pire que cela, car la corruption de la meilleure chose est la pire des corruptions.

Quelle est notre protection morale ? **Simplement tenir ferme ce que nous avons reçu directement de Jésus-Christ, et vivre dans la bienheureuse espérance de la venue du Christ.** Cela pour que se réalise dans nos propres vies, la puissance de ce que Dieu a donné et de ce qu'il donnera.

Nous trouvons des exemples de cela dans l'Ancien Testament. Tous les grands mouvements de réforme en Israël étaient caractérisés par ce même principe. Il en fut de même au temps de Josaphat et au temps d'Ezéchias. Le Seigneur rappelle à son peuple de revenir au modèle originel, à ce qu'il avait reçu au début. Ezéchias se réfère à Moïse, qui lui donne l'autorité de maintenir le modèle divin dans la célébration de la Pâque. Beaucoup auraient pu dire : « *Oh, tout est sans espoir ; votre unité nationale est perdue !* »

Même Salomon avait laissé des abominations derrière lui. **Le diable suggère toujours d'abaisser le niveau spirituel à cause des difficultés et de la ruine du peuple de Dieu** ; mais Ezéchias n'écoula pas cela. Il était un vainqueur. Une marée de bénédictions déferla, telle qu'on n'en avait pas connu depuis l'époque de Salomon (2 Chroniques 30).

De même, aux jours de Josias : un enfant était sur le trône, une femme remplissait la fonction prophétique, et Nébucadnetsar était presque aux portes. Que fit Josias ? On lut le livre de la loi. Au lieu d'abaisser là encore le niveau d'obéissance à cause de l'état des choses, il agit selon la Parole de Dieu. C'était sa responsabilité d'action, et il célébra la Pâque au premier mois. Le résultat fut qu'il n'y avait pas eu de Pâque pareille depuis l'époque de Samuel.

Il en fut de même pour Ézéchias et Josias, et nous en avons un exemple encore plus beau dans Esdras et Néhémie. En ces jours-là, on célébra une fête qui n'avait pas été observée depuis l'époque de Josué, fils de Nun. Il fut réservé à ce pauvre petit reste de célébrer cette fête. Ils furent vainqueurs parce qu'ils retournèrent à Dieu dans une obéissance absolue, à ce qu'il leur avait donné au commencement.

Daniel, Schadrac, Méschac et Abed-Nego remportèrent une victoire éclatante en refusant de manger la viande du roi. Ils ne cédèrent pas un seul cheveu. N'étaient-ils pas vainqueurs ? Ils auraient pu dire : « *Dieu, dans son gouvernement, nous a envoyés en captivité ; pourquoi refuserions-nous de manger la viande du roi. Nous n'avons pas le droit de jouer les super spirituels, il faut se faire tout à tous ?* »

Mais non ! et ils furent capables de soutenir l'étendard de Dieu au milieu des ruines qui les entouraient.

Il en fut de même pour Daniel. Il resta ferme dans sa fidélité et remporta une victoire éclatante. Ce n'était pas pour faire étalage qu'il ouvrait ses fenêtres et priait en direction de Jérusalem, mais pour maintenir la vérité de Dieu. Il priait en direction du centre de Dieu et il fut appelé le serviteur du Dieu vivant. Si ceux-ci s'étaient rendus, quelles que soient les raisons, ils auraient perdu leur victoire et Dieu aurait été déshonoré.

Tout cela nous concerne d'une manière très particulière, nous qui sommes au milieu du protestantisme. Cela donne à la Parole de Dieu une valeur indescriptible pour nous. Il ne s'agit pas d'établir notre propre opinion ou notre propre autorité, **mais nous sommes appelés à maintenir la vérité de Dieu, et rien d'autre** ; et si vous ne vous en emparez pas, vous ne savez pas où vous en êtes.

On aurait pu dire à Josias, lorsqu'il démolit les hauts lieux construits par Salomon (2 Rois 23 v. 13) : « *Qui es-tu pour t'élever contre Salomon et contre les institutions établies par un grand homme comme lui ?* » Mais il ne s'agissait pas de Josias et Salomon, mais de Dieu et de l'erreur.

Maintenant, en ce qui concerne notre second grand principe, à savoir que notre caractère doit aussi être formé par ce qui est devant nous, la venue du Seigneur. Remarquez dans notre texte que l'Église de Sardes, au lieu d'être encouragée par l'espérance propre à l'Église, l'étoile brillante du matin, est avertie : « **Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi** ».

C'est ainsi que le Seigneur viendra sur le monde, comme un voleur. Nous appartenons à la lumière ; notre espérance propre est l'étoile du matin, qui n'est vue que par ceux qui veillent pendant la nuit. La raison pour laquelle Sardes est avertie, au lieu d'être encouragée par l'espérance de sa venue, c'est qu'elle est tombée au niveau du monde : un christianisme bas, sans vie, sans sève ; et elle sera surprise comme un voleur.

C'est de cela que toutes les branches du christianisme sont menacées, si vous vous laissez emporter par le courant du laxisme et du relativisme, comme un poisson mort. Le Seigneur éveille le cœur de son peuple à un sens plus profond de cela. Il leur fait voir que rien ne peut y faire, sauf la réalité, la vérité. Si nous n'avons pas cela, nous n'avons rien.

C'est une chose d'avoir des doctrines dans son cerveau, et une tout autre chose d'avoir Christ régnant dans son cœur et dans sa vie.

Il vient me chercher et je dois guetter l'étoile brillante du matin. Que mon cœur s'élève maintenant et surmonte l'état des choses qui nous entourent. Si je trouve des saints dans cet état, je cherche à les en faire sortir. Si vous voulez instruire les saints, vous devez les ramener à la vérité que vous avez reçue, ce que Dieu a donné au commencement.

Construisez sur ce que Dieu vous a donné et sur l'espérance qui est placée devant vous. Je trouve que c'est une bonne chose de dire à quelqu'un : **Êtes-vous prêt à abandonner tout ce qui ne résiste pas à l'épreuve de la Parole de Dieu**, et à prendre position sur cela ?

Tenez fermement l'étendard de la vérité de Dieu et n'acceptez rien de moins, même si vous êtes seul. Si un régiment est réduit en pièces et qu'il ne reste qu'un seul homme, s'il porte les couleurs, la dignité du régiment est maintenue.

Ce n'est pas une question de résultats, mais d'être résolument fidèle au Christ, d'être vraiment vivant dans une Église caractérisée par le fait de passer « **pour être vivant, et tu es mort** ». Nous voulons quelque chose de plus qu'une simple profession de foi. Même la fraction du pain peut devenir une formalité vide de sens.

Nous voulons plus de puissance et de fraîcheur, plus de dévouement vivant à la personne du Christ. Nous sommes appelés à vaincre. L'oreille attentive ne se trouve que chez le vainqueur.

Que nos cœurs soient alors poussés à le désirer plus que nos propres vies.

Fin

« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »

Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26